



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







G213/10



LE  
*VOYAGEUR*  
FRANÇOIS.



*Tome X.*

A



LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS,

O U  
LA CONNOISSANCE  
DE L'ANCIEN  
ET DU NOUVEAU MONDE,  
*Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.*

QUATRIEME ÉDITION,  
*Revue, corrigée & augmentée.*

---

TOME X.

---

Prix 3 liv. relié.



A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,  
au Palais, & rue Dauphine.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi*





LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS.



LETTRE CXI.  
LA LOUISIANE.

PRÈS bien des fatigues, dont  
le détail n'a pourtant rien de  
remarquable, je suis enfin  
arrivé, Madame, dans la  
capitale de la Louisiane. La fonda-  
tion en est, comme vous savez, très-  
nouvelle. Les François ne pensoient  
pas à faire des découvertes dans ce  
pays, lorsqu'ils y furent attirés par  
leurs guerres avec les sauvages. Un  
missionnaire récollet fut pris & em-  
mené chez les Illinois; comme il  
savoit un peu de chirurgie, il se

A iiij

## 6 LA LOUISIANE.

rendit utile à ces peuples , & en fut bien traité. Il parcourut leurs bourgades , & suivit assez long-temps ce fleuve fameux , qui a été depuis si connu en France sous le nom de Mississipi. On lui avoit donné , par flatterie , celui de Colbert ; ensuite , par dévotion , celui de saint Louis ; mais son premier nom a prévalu. Le récollet , à son retour à Quebec , y fit le détail le plus avantageux de ce qu'il avoit vu. En conséquence le chevalier de la Salle partit avec un détachement , entra chez les Illinois , prit possession du pays au nom de Louis XIV , l'appella Louisiane , en l'honneur de ce prince , & y construisit un fort ; les Espagnols y eussent bâti une église ; les Anglois une taverne.

La guerre que la France avoit alors à soutenir , & les besoins de l'état absorboient sans cesse l'attention des ministres , & leur permettoient peu de penser à cette nouvelle acquisition. Ce que l'on crut pouvoir faire de mieux , fut de la donner en concession à quelque riche particulier , qui , trouvant son intérêt à la mettre en valeur , fît le bien de l'état en tra-



vaillant au sien propre. En conséquence la Louisiane fut cédée à M. Crozat, & passa ensuite à la compagnie des Indes. La Nouvelle Orléans, que l'on commençoit à bâtir, & qui fut ainsi nommée pour faire sa cour à M. le duc d'Orléans, régent, en devint la capitale. La compagnie, fondant de grandes espérances sur ce pays, s'occupait à le peupler. Elle y envoya un vaisseau chargé de filles, enrôlées de force, sans lesquelles elle jugea qu'il étoit impossible de faire aucun établissement solide. Dès qu'elles furent débarquées, on les logea toutes dans une même maison, avec une sentinelle à la porte. Il étoit permis de les aller voir le jour, & de choisir, entr'elles, celles qu'on vouloit épouser; mais dès que la nuit étoit venue, l'entrée étoit interdite à toutes sortes de personnes. Ces filles ne tardèrent pas à être pourvues; mais cette première cargaison ne suffisoit pas pour le nombre des prétendants qui se présentèrent; car celle qui resta la dernière excita une querelle très-sérieuse entre plusieurs jeunes gens qui se battirent pour l'avoir, quoiqu'elle eût

A iv

## 8 LA LOUISIANE.

plus l'air d'un grenadier , que d'une Hélene.

Une seconde cargaison de pareille marchandise arriva l'année suivante ; mais la fureur de se marier étoit si ralentie , qu'on ne se pressoit plus d'en demander. Enfin il en débarqua une troisieme ; mais celle-ci étoit plus distinguée. On les appelloit les filles de la cassette , parce qu'à leur départ de France , elles avoient eu , de la libéralité de la compagnie , une petite cassette de linge & d'habits. D'ailleurs elles étoient conduites par des religieuses ; aussi ne tarderent-elles pas à trouver des maris. Elles n'en avoient pas moins été amenées de force , excepté une seule , qu'on appelloit la demoiselle de bonne volonté. Le nombre de ces différents envois se montoit à plus de huit cents filles. Les unes s'établirent dans la capitale ; d'autres formerent des habitations chez les Natchés , où plus de vingt ans auparavant on avoit eu le projet de fonder la métropole , sous le nom de Rosalie , qui étoit celui de Madame la Chanceliere de Pontchartrain.

La Nouvelle Orléans , cette ville si fameuse dans l'histoire de la régence , la première qu'un des plus grands fleuves du monde ait vu bâtir sur ses bords , la capitale enfin d'un pays plus vaste , plus étendu que la France , contient à peine deux cents maisons , dont les unes sont de briques , les autres de bois. Elle est située sur la rive orientale du Mississipi ; & suivant le plan donné par l'ingénieur qui en a tracé le dessein , les rues doivent être tirées au cordeau ; on n'y voit presque encore , que des barraques dispersées sans beaucoup d'ordre. Elles sont habitées par des François , des negres & quelques sauvages esclaves , qui tous ensemble ne montent pas , à ce qu'il m'a paru , à plus de douze cents personnes.

M. le marquis de Vaudreuil , qui y commande , doit , dit - on , recevoir vingt - quatre compagnies de marine d'augmentation. On parle aussi de nouvelles recrues de filles , enrôlées en France , pour venir peupler ces climats. On donnera le congé aux soldats laborieux qui voudront les épouser. Le roi leur accordera un certain nombre d'arpents de terre à défricher , les

A v

nourrira pendant trois ans , & leur fournira de la poudre , du plomb , du bétail , un fusil & des instruments de labourage. Je dirai , en passant , que la table de ce gouverneur est d'une très-grande ressource pour les nouveaux débarqués , & qu'il en fait les honneurs avec autant de générosité que de noblesse.

Ce pays est peuplé de marchands , d'artisans & d'étrangers. C'est un séjour enchanté pour la salubrité de l'air , la fécondité du terroir , & la beauté de sa position. Il n'y a d'ailleurs rien à voir dans la ville , rien sur-tout qui puisse mériter votre attention & piquer votre curiosité. L'idée la plus juste que vous puissiez vous en former , c'est de vous figurer douze cents personnes envoyées pour fonder une cité , campées sur le bord d'un grand fleuve , où elles n'ont songé qu'à se mettre à couvert des injures de l'air. Jugez , Madame , des sociétés qu'on y trouve , par celle qui fait ici toute ma ressource : c'est celle des capucins , dont le gardien a vu jeter les premiers fondemens de cette capitale. Il m'a appris , en style de son couvent , qu'il est né à Pontoise , & se nomme pere Jérôme ; qu'à seize ans il

J'étoit ceint du cordon de son ordre ; qu'il a fait ses vœux à dix-sept, & quitté la France à vingt-six, de dépit contre ses supérieurs, qui affectoient de l'éloigner de Paris. " Ce mal , ajouta-t-il avec humilité , a certainement produit le plus grand de tous les biens ; car Dieu qui fait faire servir les plus vils instruments à sa gloire , a permis que je fusse nommé à cette mission , où mes succès ont passé mes espérances. Depuis que la ville est fondée , je travaille au salut de ces pauvres sauvages. J'étois du débarquement qui se fit en 1722 ; & j'ai la gloire d'être un des premiers capucins de la Louisiane ; mais les progrès de la colonie n'ont pas égalé ceux de l'évangile. En considérant la situation de cette ville , à trente lieues de la mer , & sur un fleuve navigable , la fertilité de son terroir , la douceur & la bonté de son climat , l'industrie de ses habitants , le voisinage du Mexique , où l'on peut aller en quinze jours , celui de la Havane & des colonies Angloises , qui en sont encore moins éloignées ; en rapprochant , dis-je , tous ces avantages , j'en avois conçu des idées plus

A vi

## 12 LA LOUISIANE.

flatteuses. Rome & Paris n'ont pas été bâtis sous des auspices si heureux ; & leurs fondateurs n'ont rencontré , ni sur la Seine , ni sur le Tibre , ce que nous avons trouvé près du Mississipi , en comparaison duquel ces deux rivières ne sont que des ruisseaux ; mais la rosée du ciel n'est pas encore tombée sur ce beau pays , qui , plus qu'un autre , continua le père capucin , peut se vanter d'avoir en partage la graisse de la terre.

„ J'étois à la Nouvelle Orléans , lorsqu'un sauvage des environs assassina l'abbé de Saint-Côme , missionnaire de cette colonie. M. de Bienville , qui commandoit dans le pays , vengea sa mort sur toute la nation , & la contraignit à lui demander la paix. Le gouverneur l'accorda , à condition qu'on lui apporteroit la tête du meurtrier ; ce qui fut accepté ; & les députés vinrent présenter à M. de Bienville le calumet. Dans ces occasions , ils sont parés de ce qu'ils ont de plus beau à leur goût. Il n'y avoit pas plus de cent pas , de l'endroit où ils débarquerent , jusqu'à la cabane du gouverneur ; cependant ce peu de terrain suffit , pour les tenir

en chemin pendant près d'une demi-heure ; ils marchaient sur une même ligne , à la suite l'un de l'autre , en chantant la chanson du calumet , qu'ils agitoient au vent , suivant toujours la mesure & la cadence qui les régloient. Ils ne cessèrent cette musique que lorsqu'ils furent auprès du commandant. Ce fut alors que le porte-parole lui dit : te voilà donc , & moi avec toi. Ils s'assirent ensuite par terre , appuyèrent leur visage sur leurs mains ; l'orateur , pour se recueillir , avant que de prononcer sa harangue ; les autres pour garder le silence ; tous pour reprendre haleine , suivant leur coutume. Un moment après , le porte-parole se leva avec deux autres ; l'un remplit de tabac la pipe du calumet ; l'autre apporta du feu ; l'orateur fuma , & présenta la pipe à M. de Bienville pour en faire autant. Tous les assistants les imiterent ; & la cérémonie achevée , un député prit le calumet , le donna au gouverneur afin qu'il le gardât ; alors le porte - parole resta seul debout ; les autres députés s'assirent auprès des présents qu'ils avoient apporté

## 14 LA LOUISIANE.

tés ; ils consistoient en quelques pelletteries toutes passées en blanc , en signe de paix. Vous ne serez peut-être pas fâché d'entendre une partie du discours qui fut prononcé à cette occasion.

„ Que mon cœur & mes yeux sont contents de te voir aujourd'hui , dit l'orateur à M. de Bienville , de te parler moi - même à toi - même , sans craindre que le vent emporte nos paroles en chemin ! Nos présents sont petits ; mais nos cœurs sont grands pour obéir à ta parole. Quand tu parleras , tu verras nos jambes courir & sauter comme celles des cerfs , pour faire ce que tu voudras. Ah ! que le soleil est beau aujourd'hui , en comparaison de ce qu'il étoit quand tu étois fâché contre nous ! Qu'un méchant homme est dangereux ! Tu fais qu'un seul a tué le François , dont la mort a fait tomber avec lui nos meilleurs guerriers ; il ne nous reste plus que des vieillards , des femmes & des enfants. Tu as demandé la tête du méchant homme , pour avoir la paix ; nous te l'avons envoyée. Auparavant , le soleil



étoit rouge ; les chemins étoient remplis de ronces & d'épines ; les nuages étoient noirs ; l'eau étoit trouble & teinte de notre sang ; nos femmes pleuroient sans cesse ; nos enfants crioient de frayeur ; le gibier fuyoit loin de nous ; nos maisons étoient abandonnées , & nos champs en friche ; au moindre cri des oiseaux de nuit , tous nos guerriers étoient sur pied ; ils ne dormoient que les armes à la main ; les serpents siffoient de colere en allongeant leurs dards ; les oiseaux sembloient , par leurs tristes ramages , ne chanter que des chansons de mort. Aujourd'hui le soleil est brillant ; le ciel est serein ; il n'y a plus de nuages ; les chemins sont couverts de fleurs ; l'eau est si claire , que nous voyons notre image ; les serpents fuient devant nous ; les oiseaux nous charment par la douceur & l'harmonie de leurs chants ; le gibier revient ; nos femmes dansent jusqu'à oublier de manger ; nos enfants sautent comme de jeunes faons de biche ; le cœur de toute la nation rit de joie , de voir qu'aujourd'hui nous marcherons par le même chemin que

vous tous , François ; le même soleil nous éclairera ; nous n'aurons plus qu'une même parole ; nos cœurs n'en feront plus qu'un ; nous mangerons ensemble comme freres. Cela ne sera-t-il pas bon ? Qu'en dis-tu , mon pere ?

„ Le gouverneur répondit à ce discours en peu de mots, fit dîner avec lui les députés , mit , en signe d'amitié , sa main dans celle de l'orateur , & les renvoya très-satisfaits.

„ Pendant leur séjour à la Nouvelle-Orléans , continua le pere Jérôme , ces députés venoient souvent visiter notre maison , & m'avoient pris en amitié. Ils me proposerent de les accompagner dans leur bourgade ; & je m'y déterminai d'autant plus volontiers , que c'étoit une occasion d'apprendre plus facilement la langue du pays. Les femmes ne furent effrayées , ni de mon habit , ni de ma barbe , qui , à la vérité , n'étoit ni aussi longue , ni aussi épaisse , ni aussi grise que vous la voyez ; vous eussiez ri de les entendre se disputer entr'elles , à qui me témoigneroit le plus d'attachement. Ce qu'on raconte des soins attentifs d'une dévote pour

son directeur, n'est qu'une foible image de leur empressement à me servir. Les unes m'adoptèrent pour leur fils, les autres pour leur neveu, pour leur cousin, les plus jeunes pour leur pere ou pour leur oncle, & toutes pour leur compatriote, pour leur ami; elles exigèrent de moi, que je me laisserois imprimer, sur la cuisse gauche, la marque d'un écureuil, symbole de cette nation, pour me servir comme de lettres de naturalité. Je me prêtai avec grace à cette opération, qu'elles voulurent faire elles-mêmes; & il n'y en a pas une qui ne regardât comme un honneur, un devoir & un plaisir, d'assister à cette cérémonie. Elles me firent asseoir sur une peau de chevreuil; & après avoir brûlé de la paille, dont elles délayerent la cendre avec de l'eau, elles se servirent de cette composition très-simple, pour tracer sur ma cuisse, la forme de l'écureuil. Elles suivirent le dessein avec une grosse aiguille, en me piquant la chair jusqu'au vif; le sang, mêlé avec cette cendre noire, laisse une empreinte qui ne s'efface jamais. Je ne puis vous exprimer com-

bien cette opération est douloureuse. J'ai fait tous mes efforts pour n'en rien témoigner ; je plaisantois au contraire avec ces femmes ; & les spectateurs admirant mon insensibilité, pouffoient des cris de joie , en dansant autour de moi. On étendit des peaux blanches , sur lesquelles on me fit marcher ; & l'on me dit que je pouvois aller chez tous les peuples alliés de la nation , montrer mon écureuil ; que je serois bien reçu par-tout , & que si quelqu'un me faisoit du mal , on lui en feroit à lui-même. J'ai acquis , par cette adoption , la qualité de noble sauvage , qui donne , dans ce pays-ci , un nouveau lustre à la noblesse que j'avois déjà eu le bonheur de recevoir de la nature & de mon ordre. Cette marque d'honneur , que je porte sur ma cuisse , ajouta-t-il en la découvrant , pour me la faire voir , m'est plus précieuse que les croix & les cordons de tous nos ecclésiastiques d'Europe ; & il ne faut peut-être pas avoir moins de mérite pour l'obtenir. On ne parvient à cette distinction , que par des actions éclatantes ; & si quelque sauvage s'avisait

de se faire piquer, sans s'être rendu digne de porter sur lui ce glorieux caractère, il seroit dégradé & déclaré infame, comme un officier François, qui oseroit prendre de lui-même la croix de saint Louis. J'ai vu un de ces Indiens, qui, sans s'être jamais signalé pour la défense de son pays, se fit graver sur le bras ce signe d'honneur, dans l'intention d'épouser une des plus jolies filles d'un village voisin. Il favoit qu'elle ne vouloit accorder sa main, qu'à quelque brave décoré de cette marque. Comme il étoit sur le point de conclure avec les parents, les guerriers, indignés de voir un poltron faire trophée d'un ornement qui n'est dû qu'au mérite, ordonnerent entr'eux, qu'il auroit l'empreinte arrachée, c'est-à-dire, la peau écorchée, & la chair enlevée jusqu'à l'os, & qu'on en feroit autant à tous ceux qui se trouveroient dans le même cas. Si l'espoir d'un mariage avantageux engage jamais quelque François à faire une pareille sottise, la conduite des sauvages servira de regle pour le châtiment. Quoi qu'il en soit, je suis d'autant plus flatté du

titre d'honneur que j'ai acquis parmi eux, qu'il m'a mis à portée de travailler plus efficacement à leur conversion.

„ Je fis mon noviciat dans la carrière apostolique, chez les Natchés, peuple sauvage, autrefois fort nombreux, qui habitoit sur la droite du fleuve, à plus de cent cinquante lieues de son embouchure, dans un des plus beaux & des plus fertiles climats de l'univers. Ils furent longtemps nos alliés ; mais la tyrannie d'un commandant François les ayant poussés à bout, ils firent main-basse sur tous ceux de nos gens qu'ils purent attraper, & les massacrèrent inhumainement. On s'en est vengé par la destruction presque totale de leur nation, dont il ne reste plus qu'un très-petit nombre. Vous avez sans doute appris en France cet événement, mais les circonstances n'en ont été connues que de très-peu de personnes.

„ Ce malheur arriva, comme je l'ai dit, par la faute d'un officier qui commandoit un fort chez les sauvages, où il exerçoit mille injustices. Ces peuples

virent , avec indignation , qu'il voulût forcer le chef d'un village à quitter le lieu où il étoit , pour aller s'établir ailleurs , afin de s'emparer lui-même de son habitation. Les vieillards s'assemblent , tiennent conseil entr'eux ; & il est arrêté que tous les François de la Louisiane périront le même jour & à la même heure. Ils envoyèrent des députés chez toutes les nations où nous étions établis , leur remirent des paquets de buchettes , en leur recommandant d'en jeter une tous les jours dans le feu ; & lorsqu'on se trouveroit à la dernière , ce seroit l'instant marqué pour le massacre. Les Natchés en conserverent un pareil nombre ; mais la mere du grand chef , qui aimoit les François , chercha à découvrir la conspiration , & tint à son fils le discours suivant.

„ Ouvre tes oreilles pour m'entendre , lui dit-elle ; je ne t'ai jamais appris à mentir ; & je t'ai toujours dit , au contraire , qu'un menteur ne méritoit pas d'être considéré comme un homme ; mais qu'un pareil vice étoit digne du mépris même des femmes ;

ainsi je crois que tu diras la vérité. Dis-moi donc, les enfants du soleil ne sont-ils pas tous frères ? leurs intérêts ne doivent-ils pas être communs ? Cependant tous les chefs se cachent de moi, comme si mes lèvres étoient coupées, & comme si je ne pouvois pas retenir mes paroles. Me connois-tu femme à parler en dormant ? Je suis au désespoir de me voir méprisée de mes frères, mais encore plus de l'être de mon fils. Quoi donc ! n'es-tu pas sorti de mes entrailles ? N'as-tu pas sucé mon sein, pour te nourrir du plus pur de mon sang ? Est-ce que ce sang ne coule pas encore dans tes veines ? Serois-tu prince, si tu n'étois pas mon fils ? As-tu déjà oublié que, sans mes soins, tu serois mort il y a long-temps ? Tout le monde t'a dit, & moi aussi, que tu es le fils d'un François ; mais mon propre sang m'est beaucoup plus cher que celui des étrangers. Je marche aujourd'hui près de toi, de même qu'une chienne, sans être regardée. Je m'étonne que tu ne me repousses pas avec le pied. Je ne suis point surprise de voir que les autres se cachent de moi ;



les vieillards ont coutume de mépriser les femmes qui ne leur sont plus bonnes à rien. Mais toi, qui es mon fils, tu te cache de moi ! As-tu jamais vu, dans notre nation, un enfant mépriser sa mere ? Quoi ! tant de mouvements parmi nous, sans que j'en sache la raison ! As-tu peur que je te trompe, & que je te fasse esclave des étrangers, contre lesquels vous agissez ? Ah ! que je suis lasse d'être ainsi méprisée, & de marcher avec des hommes ingrats !

„ Le fils, pénétré de ce discours & des larmes de sa mere, lui découvrit toutes les circonstances de la conspiration, & les mesures qu'on alloit prendre pour exécuter ce complot. Elle mit en vain tout en usage pour en arrêter les effets. Elle savoit que plusieurs filles sauvages avoient de nos officiers pour amants ; elle imagina de se servir d'elles, pour faire passer secrètement ses avis au commandant, avec expresse défenses de jamais dire que c'étoit par son ordre qu'elles agissoient. Un lieutenant vit un jour arriver chez lui sa maîtresse toute en pleurs, & apprit d'elle, que les Nat-

chés devoient faire main-basse sur tous nos gens. Etonné de ce discours, & attendri par ses larmes, il questionna cette amante éplorée. Ses réponses simples & naïves, sa terreur tendre, ne permirent pas de douter de la vérité du complot. Il alla sur le champ en faire part au commandant du fort, qui lui ordonna les arrêts, pour avoir voulu lui donner une fausse alarme. Sept habitants, instruits par la même voie, étant venu lui demander la permission de prendre les armes pour éviter toute surprise, furent mis aux fers.

„ La mere du grand chef vit, avec douleur, que ses soins pour la conservation des François, étoient inutiles; elle voulut les servir malgré eux. Elle n'avoit qu'un moyen; c'étoit d'en laisser périr une partie pour sauver l'autre. Elle entra dans le lieu où les buchettes étoient enfermées, & en jeta plusieurs dans le feu. Les Natchés qui ne s'en apperçurent pas, se trouverent à la dernière avant leurs alliés, & massacrèrent les François qui étoient chez eux. Les autres peuples sauvages qui l'apprirent avant  
que

que le temps fut arrivé , se crurent trahis & avouèrent tout. Le gouverneur de la Louisiane marcha contre eux , & les défit. La plupart furent tués ou faits prisonniers ; & cette nation , comme je l'ai dit , ne forme plus aujourd'hui qu'un très - petit peuple. On attribue encore cette extrême diminution à des maladies contagieuses, qui , dans ces dernières années , ont causé parmi eux de grands ravages. Une troisième cause est que leur chef ayant droit de leur enlever tout ce qu'ils possèdent , ils ne résident pas volontiers près de lui , & vont former d'autres habitations dans des terres plus éloignées. Ainsi ce qu'on appelloit de mon temps le grand village , se trouve réduit à un petit nombre de cabanes , faites en forme de pavillons carrés , fort basses & sans fenêtres ; le faite est arrondi à-peu-près comme un four , & elles sont couvertes de feuilles & de pailles de maïs.

„ Lorsque j'exerçois chez les Natchés le ministère évangélique , cette nation comptoit encore plus de vingt villages. C'étoit la seule , dans cette partie de l'Amérique , qui parût avoir

un culte réglé ; il approchoit assez de celui des anciens Romains ; on y voyoit un temple rempli d'idoles , pour lesquelles ces sauvages avoient la plus grande vénération , & qu'ils adoroient sous différents attributs. La forme de ce temple , comme celle des cabanes , ressembloit à un four , & avoit près de cent pieds de circonférence. On y entroit par une porte très-basse , très-étroite & sans fenêtres ; il y avoit , aux deux extrémités , comme deux girouettes de bois , qui représentoient assez grossièrement la figure de deux aigles ; au-devant de la porte étoit une espèce d'appentis , où le gardien du temple avoit son logement , & tout autour régnoit une enceinte de palissades , sur laquelle étoient exposés les crânes de toutes les têtes que les guerriers rapportoient des combats.

„ Dans l'intérieur du temple , on voyoit des tablettes posées à certaines distances , les unes sur les autres. Là étoient placés des paniers , qui renfermoient les os de leurs anciens chefs & à côté , ceux des victimes qui s'étoient immolées , pour

suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée portoit des corbeilles peintes, où se conservoient les idoles. C'étoient, ou des figures d'hommes & de femmes; faites de pierre & de terre cuite; ou des têtes & des queues de serpents, des animaux empaillés, des mâchoires de grands poissons, &c.

„ On avoit soin d'entretenir au milieu du temple un feu continuel, par lequel on ne pouvoit se servir que du bois d'un seul arbre; & si par malheur, il venoit à s'éteindre, la nation étoit consternée, & les prêtres punis de mort; ce qui arrivoit très-rarement, les gardiens pouvant aisément le renouveler, en se faisant apporter de quoi allumer leur pipe; car il étoit défendu d'employer le feu sacré à cet usage. Trois pièces de bois également écartées les unes des autres, mais réunies par une des extrémités, brûloient lentement: le gardien s'occupoit à les attiser. S'il faisoit froid, il pouvoit avoir son feu à part; mais il ne lui étoit pas permis de se chauffer à celui qui brûloit à l'honneur du soleil. Les anciens étoient

28 LA LOUISIANE.

obligés de porter, chacun à leur tour, une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des gardiens étoit fixé, & ils servoient par quartier. Celui qui étoit en exercice, placé en sentinelle sous l'appentis, examinoit si le feu n'étoit pas en danger de s'éteindre.

„ De toutes les femmes il n'y avoit que les sœurs du grand chef qui eussent la liberté d'entrer dans le temple ; la porte en étoit également interdite au menu peuple, lors même qu'il apportoit à manger aux manes de ceux dont les cendres reposoient dans des corbeilles, auprès de celles de leurs maîtres. Les mets se donnoient au garde-feu, qui les plaçoit à côté du mort ; & après un certain temps, on les mettoit sur les palissades de l'enceinte, où ils étoient abandonnés aux bêtes fauves.

„ Le soleil est le principal objet de la vénération des Natchés ; & leur chef, qui prend la qualité de frere de cet astre, en porte l'image sur sa poitrine. Le culte que lui rendoient ces sauvages avoit quelque chose d'auguste. Le grand chef dévançoit

son lever , & marchoit à la tête du peuple d'un pas grave , tenant un calumet qui ne servoit qu'en cette occasion. Il se tournoit vers l'orient , hurloit trois fois en se prosternant jusqu'à terre , & offroit au soleil les trois premières gorgées de fumée qu'il tiroit de sa pipe ; puis se retournant de l'est à l'occident , il lui enseignoit la route qu'il devoit tenir dans sa course. Pendant ce temps-là il s'élevoit un hurlement général de tout le peuple , qui contemploit cet astre les bras levés vers le ciel. Les meres amenoient leurs enfants , & les faisoient tenir dans une posture religieuse.

„ Le grand chef des Natchés , appelé communément le Soleil , jouit d'une autorité despotique sur tout son peuple. Ce sont toujours les enfants mâles de sa plus proche parenté qui lui succèdent ; & jamais son propre fils. Cette politique est fondée sur la connoissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes , lesquelles , comme ailleurs , ne se font point de scrupule de mettre des enfants étrangers dans la famille de leur mari. On donne à la mère de l'héritier présomptif de la puissance

B iij

### 30 LA LOUISIANE.

suprême , le nom de Femme-chef , ou la Soleille , & quoique pour l'ordinaire elle se mêle peu du gouvernement , on ne laisse pas de lui rendre de grands honneurs. Elle a même , ainsi que le chef , droit de vie & de mort sur les particuliers. Dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre , ils ordonnent à leurs gardes de le tuer. Va me défaire de ce chien , disent-ils , & ils sont obéis sur le champ. Leurs sujets ne les abordent jamais , sans les saluer trois fois par un cri , qui est une espece de hurlement. On doit faire la même chose en se retirant , & observer de ne jamais leur tourner le dos. Lorsqu'on les rencontre , il faut s'arrêter , se ranger du chemin , & jeter les mêmes cris , jusqu'à ce qu'ils soient éloignés. On est obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes , dans le produit de la pêche & de la chasse , & dans le butin fait sur l'ennemi. Enfin personne , pas même leurs plus proches parents , lorsqu'ils mangent avec eux , n'ont droit de mettre la main au même plat , ni de boire dans le même vase.

La cabane du grand chef , ou



Soleil , est placée sur une élévation , & domine sur toutes celles du village. A droite est le lit du maître , orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une natte , avec une bûche qui sert de chevet. Au milieu de la chambre est une petite borne , dont il faut avoir fait le tour , avant que de s'approcher du lit. Ceux qui entrent , saluent par un hurlement , & avancent jusqu'au fond de la cabane , sans jeter les yeux du côté droit. Ensuite on fait une seconde salutation , en élevant les bras au-dessus de la tête , & en poussant trois hurlements. Si c'est une personne que le maître considère , il répond par un petit soupir , & lui fait signe de s'asseoir : on le remercie de sa politesse par un autre hurlement. A toutes les questions qu'il fait , on hurle une fois avant que de lui répondre ; & quand on prend congé de lui , on fait traîner le dernier hurlement , jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

Les chefs , en mourant , se faisoient accompagner au tombeau par leurs officiers & leurs domestiques. Pour

## 32 LA LOUISIANE.

vous former une idée de cette étrange cérémonie, vous saurez que dès qu'il naissoit un Soleil, c'est-à-dire, un héritier présomptif, chaque famille qui avoit un fils à la mamelle devoit lui en faire hommage. On choisissoit, parmi tous ces enfants, un certain nombre qu'on destinoit à son service; & dès qu'ils étoient dans l'âge compétent, on leur donnoit un emploi conforme à leurs talents. Les uns passaient leur vie à la chasse ou à la pêche pour l'entretien de sa table. Les autres étoient employés à l'agriculture; d'autres ne servoient qu'à composer son cortège. Ils obéissoient si aveuglément à ses volontés, qu'il n'y en avoit pas un qui osât lui refuser sa tête s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur religion étoit d'honorer ses funérailles, en mourant avec lui, pour l'aller servir dans l'autre vie, où ils espéroient jouir d'un suprême bonheur. Ils se revêtoient de leurs plus beaux ajustements, & se rendoient près du temple, où le peuple assemblé les attendoit. Après avoir dansé & chanté assez long-temps, ils passaient

une corde à leur cou avec un nœud coulant ; & aussi-tôt les ministres proposés à cette exécution venoient les étrangler , en leur recommandant d'aller joindre le prince , pour reprendre auprès de lui dans l'autre monde , des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupoient dans celui-ci.

„ Après cette expédition on décharnoit leurs os ; on les faisoit sécher pendant une couple de mois ; on les renfermoit dans des corbeilles , & on les plaçoit dans le temple , à côté de leur maître. Cette même cérémonie s'observoit également à la mort des freres & des sœurs du grand chef. Les femmes se faisoient toutes étrangler pour les suivre , & regardoient comme un grand honneur , la permission qu'elles avoient obtenue de s'offrir en sacrifice. Elles s'y prenoient quelquefois dix ans auparavant , pour mériter cette grace , & il falloit que celles à qui elle étoit accordée , filassent elles-mêmes la corde qui devoit être l'instrument de leur mort.

„ On m'a pourtant raconté l'histoire d'un sauvage qui ne fut pas

B v

# 34 LA LOUISIANE.

d'humeur de se soumettre à cette loi , & ne crut pas , comme ces femmes courageuses , qu'il fût de sa gloire d'accompagner son épouse au tombeau. Il s'étoit marié avec une parente du grand chef. Cette femme tomba malade , & dès qu'il vit qu'elle tournoit à la mort , il prit la fuite , se rendit à la Nouvelle-Orléans , & se mit sous la protection du gouverneur , qui étoit M. de Bienville , en offrant d'être son chasseur. Celui-ci accepta son service , & s'intéressa en sa faveur auprès des Natchés , qui déclarerent qu'il n'avoit plus rien à craindre , la cérémonie étant faite & la femme entermée. Rassuré par cette promesse , le sauvage osa reparoître dans sa nation. Il y fut à peine arrivé , que le frere de son épouse mourut , & , comme beau-frere , on résolut de lui faire payer une dette dont il ne s'étoit point acquitté comme mari. Quand il se vit avec les autres victimes , il s'abandonna à la douleur la plus profonde. La veuve du défunt , qui devoit être aussi immolée , témoin de

ses gémissements , lui dit : tu es un guerrier , & tu pleures ! Puisque la vie t'est si chere , il ne convient pas que tu viennes avec nous , va-t-en avec les femmes , & que ton cœur reste derriere toi sur la terre. L'Indien ne se fit pas répéter cet ordre : il disparut comme un éclair , & trois vieilles douairieres , dont deux étoient ses parentes , s'offrirent de mourir à sa place. Elles furent expédiées le soir même ; l'une devant la porte du défunt , & les deux autres sur la place du temple. On leur passa la corde au cou , & huit hommes de leurs parents les étranglerent. Il n'en falloit pas un si grand nombre ; mais comme on acquiert la noblesse en faisant ces sortes d'exécutions , il s'en présente toujours plus qu'il n'en faut. La générosité de ces femmes racheta la vie à notre sauvage , qui fut tranquille depuis , & profitant des lumieres qu'il avoit acquises pendant son séjour chez les François , il s'en servit pour duper ses compatriotes. Il se fit jongleur , c'est-à-dire , prêtre & médecin , deux qualités plus analogues à la timidité de son caractère ,

Bvj

que celle d'homme de guerre, qui avoit été sa première profession.

„ La jeune veuve, qui l'avoit jugé indigne de mourir avec elle, montra un héroïsme qui ne peut être trop exalté. Elle fit venir ses enfants, & leur dit : Voici le jour où je dois m'arracher de vos bras, pour courir sur les pas de votre père qui m'attend au pays des esprits. Ce seroit blesser mon devoir & mon amour que de céder à vos larmes. J'ai assez fait pour vous, de vous porter dans mon sein, de vous allaiter de mes mamelles. Issus de mon sang, nourris de mon lait, comment osez-vous verser des pleurs ? Vous devez des exemples de fermeté & de valeur à toute la nation. Allez, mes enfants, j'ai pourvu à tous vos besoins, en vous ménageant des amis. Je vous laisse au milieu des François ; ils sont généreux, rendez-vous dignes de leur estime ; traitez toujours avec eux sans détours, & ne les implorez jamais avec bassesse. Et vous, François, ajouta-t-elle, en se tournant vers nos officiers, je vous recommande ces enfants que je laisse orphelins. Ils ne connoîtront

déformais que vous pour peres ; vous devez les protéger. Quand vous les verrez , nobles guerriers , souvenez-vous que vous avez aimé l'auteur de leur vie , & qu'il fut jusqu'au tombeau le véritable & sincere ami de votre nation. Il a plu au grand esprit de vie de l'appeller ; & dans peu j'irai le joindre. Je lui dirai que j'ai vu vos cœurs se ferrer à la vue de son corps mort. Ne vous chagrinez pas ; nous serons plus long - temps amis dans le pays des ames que dans celui - ci , parce que l'on n'y meurt plus.

„ Ces tristes paroles arracherent des larmes à tous les François. Ils firent tout ce qu'ils purent pour la détourner du sacrifice auquel elle se condamnoit volontairement. Elle fut inébranlable , & courut à la mort avec une sérénité , une gaieté même qui les ravit tous d'admiration. On lui fit avaler des boulettes de tabac pour l'étourdir ; on l'étrangla ensuite ; & son corps fut mis sur une natte , à côté de celui de son époux.

„ Toutes les femmes attachées au Soleil par les liens du sang , jouis-

soient de l'heureux privilege de changer de maris tant qu'il leur plaisoit, & de leur donner encore des coadjuteurs. Il est vrai qu'elles n'épousoient jamais que des hommes d'une famille obscure, & n'avoient à la fois qu'un mari en titre; mais elles pouvoient le congédier à leur volonté, & en choisir un autre dans la nation, pourvu qu'il n'y eût entre eux aucune alliance. Si l'époux se rendoit coupable d'infidélité, la femme lui faisoit casser la tête dans l'instant; & elle n'étoit pas sujette à la même loi. Il se tenoit debout en sa présence, dans une posture respectueuse, ne mangeoit pas avec elle, & la saluoit du même ton que ses domestiques; le seul avantage que lui procuroit une alliance si humiliante, c'étoit d'être exempt de travail, & d'avoir autorité sur les valets.

„ Les Natchés, outre le grand chef, en avoient deux autres qui présidoient à la guerre, deux maîtres des cérémonies pour le service du temple, deux officiers pour régler ce qui se pratiquoit dans les traités de paix & de guerre, un qui avoit l'inspection



sur les ouvrages publics, & quatre qui étoient chargés d'ordonner les festins ; c'étoit le chef principal qui nommoit à toutes ces places.

„ La culture des terres & les récoltes se faisoient en commun. Chaque année le peuple s'assembloit pour ensemen-  
cer un vaste champ de bled & de légumes. Il faut auparavant que les grains soient présentés aux génies, avec les cérémonies accoutumées. Dès qu'on approche du temple, on lève les bras par respect ; on pousse trois hurlements ; on se frotte les mains à terre ; & on se relève par trois fois avec autant de hurlements. Quand on ne doit que passer, on se contente de s'arrêter un moment, & de faire une légère inclination, les yeux baissés & les bras levés. Les pères de famille portent au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent : on en use de même de tous les présents qu'on fait à la nation. On les offre d'abord aux esprits ; ensuite on les envoie au chef, qui les distribue comme il lui plaît. Une grande cabane, située dans une prairie est destinée à conserver les récoltes.

„ On célébroit autrefois une fête générale , qui duroit trois jours & trois nuits , & à laquelle chaque particulier contribuoit de sa chasse , de sa pêche & de ses autres provisions. Le Soleil & sa plus proche parente y présidoient dans une loge élevée & couverte de feuillages. On les y portoit dans un brancard ; le premier tenoit en sa main une espee de sceptre orné de plumes de diverses couleurs ; les personnes les plus distinguées les environnoient , & leur marquoient leurs respects & leurs soumissions par une infinité de cérémonies. Le peuple chantoit & dansoit autour d'eux , en témoignage de la joie publique. Le dernier jour , le chef haranguoit l'assemblée , & exhortoit tout le monde à remplir exactement ses devoirs , sur-tout à marquer une grande vénération pour les esprits qui résident dans le temple , & à bien instruire les enfans. Si quelqu'un s'étoit signalé par quelque action de zele , il faisoit publiquement son éloge. Il y a quelques années que le feu du ciel étant tombé sur le tem-

ple , sept ou huit femmes jeterent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiser les génies. A la fête suivante , le Soleil appella ces héroïnes , exalta leur courage , & finit par exhorter les autres meres à imiter , dans l'occasion , un si noble exemple.

„ La personne du grand chef n'étoit pas moins sacrée que celle d'un souverain. Il lui étoit défendu d'exposer sa vie lorsqu'il alloit à la guerre ; & s'il arrivoit qu'il fût tué , les principaux guerriers de son armée devoient être mis à mort à leur retour ; mais ces sortes d'exécutions étoient très-rares , par les précautions que l'on prenoit pour le préserver de ce malheur. Avant que de partir pour la campagne , on faisoit boire à tous les soldats ce qu'on appelle la médecine de guerre. C'est un vomitif composé d'une racine qui a bouilli dans de grandes chaudieres pleines d'eau. On en donnoit à chacun deux pots qu'il falloit avaler tout de suite , & qu'on rendoit presque aussi-tôt avec de violents efforts.

„ Cette nation a , comme toutes les

## 42 LA LOUISIANE.

autres , les médecins , mais en très-petit nombre , parce qu'ils sont toujours aussi près de la mort que leurs malades. Tout l'art de ces charlatans ne consiste qu'en diverses pratiques puériles & superstitieuses. Avec une pierre à fusil , ils font une incision à la partie affligée ; ils en sucent le sang ; & en le rendant dans un plat , ils crachent en même-temps un petit morceau de bois , de paille ou de cuir , qu'ils avoient caché sous leur langue , & qu'ils donnent pour la cause du mal. Ils se font toujours payer d'avance ; mais si le malade meurt , ils sont presque toujours sûrs d'avoir la tête cassée par les parents ou les amis du défunt.

„ Les Natchés ont une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques : ce sont certains vieillards fainéants , qui , pour faire subsister leur famille , sans être obligés de travailler , se vantent de procurer la pluie ou le beau temps , suivant le besoin. Toute la bourgade se cotise , pour acheter d'eux un temps favorable aux biens de

la terre. Si c'est la pluie qu'on demande , ils se remplissent la bouche d'eau ; & avec un chalumeau , dont l'extrémité est percée de plusieurs trous , ils soufflent en l'air du côté où ils apperçoivent des nuages , les invitent , par des cris affreux , à arroser les campagnes de ceux qui les ont payés. S'il est question d'obtenir du beau temps , ils montent sur le toit des maisons , font signe aux nuages de passer outre ; & s'ils se dissipent , ils dansent & chantent autour de leurs cabanes , avalent de la fumée de tabac , & présentent au ciel leurs calumets. Si le village obtient ce qu'ils ont promis , ils reçoivent une double récompense ; mais s'ils ne réussissent pas , ils sont assommés sans miséricorde.

„ Les traités de paix & d'alliance se faisoient ici avec beaucoup d'appareil ; & le Soleil y foutenoit toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il étoit averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs , il donnoit ses ordres au maître des cérémonies , pour les préparatifs de

leur réception. Quand ces députés sont à cinq cents pas du grand chef, ils s'arrêtent & chantent la paix. Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes & de six femmes. Les meilleures voix marchent à la tête, & sont suivies de ceux qui portent le calumet. Ces derniers dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, & font des contorsions & des grimaces épouvantables. Ils recommencent le même manège autour du chef, quand ils sont arrivés auprès de lui, & lui présentent le calumet allumé. Ils fument tous ensemble, poussant vers le ciel la première vapeur du tabac, la seconde vers la terre, & la troisième autour de l'horizon. Ils remettent ensuite la pipe aux chefs subalternes, & vont frotter de leurs mains l'estomac du prince; puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; & l'orateur commence sa harangue, qui est suivie de la réponse du Soleil. Celui-ci offre à son tour un calumet aux ambassadeurs, qui avalent la fumée du tabac. Il leur de-

mande ensuite comment ils se portent. Tous ceux qui assistent à l'audience, leur font la même question; après quoi on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, & où on leur sert un grand repas. Le soir ils reçoivent la visite du grand chef; mais quand ils le savent prêt à sortir de chez lui, pour lui faire honneur, ils vont le chercher, le portent sur leur dos dans leur logis, & le font asseoir sur une peau préparée. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses mains sur ses épaules, & fait mille contorsions ridicules, tandis que ses camarades racontent leurs exploits de guerre. Ces visites recommencent, soir & matin, pendant plusieurs jours; mais à la dernière, le cérémonial change. On plante un poteau au milieu de l'appartement, autour duquel on chante, on danse & l'on vante ses prouesses. On fait ensuite des présents aux députés; & quand ils sont sur leur départ, on leur fournit toutes les provisions nécessaires pour le voyage „

Le pere Jérôme m'a parlé de plu-

46 LA LOUISIANE.

seurs autres usages des Natchés ; mais ils ne different point assez de ceux des sauvages du Canada , pour revenir sur cette matiere.

Je suis , &c.

*A la Nouvelle Orléans , ce 28  
août 1749.*





---

## LETTRE CXII.

### SUITE DE LA LOUISIANE.

**A** PRÈS l'horrible massacre des François, commis par les Natchés, notre capucin passa chez les Illinois, autres sauvages qui, de tout temps, nous ont été attachés.

„ Ce sont les seuls peuples de la Louisiane, dit le pere Jérôme, qui n'aient jamais cherché à se réconcilier avec leurs ennemis à notre préjudice. Il est vrai qu'ils ont toujours compris le besoin qu'ils avoient de nous, pour se défendre contre plusieurs nations qui sembloient avoir conjuré leur perte, & sur-tout contre les Iroquois, qui, à force de les harceler, les ont aguerris. Quoique vivement sollicités par les Natchés, ils restèrent fideles aux François; & à la premiere nouvelle de cette guerre, ils députerent à la Nouvelle Orléans, pour nous offrir leurs services. Le chef de l'ambassade se nommoit Chikagou : il

harangua le commandant avec beaucoup d'assurance & de soumission. C'est le même qu'on a vu à Paris, & à qui Madame la duchesse d'Orléans donna à Versailles une tabatiere magnifique, qu'il a toujours conservée précieusement dans une bourse. Quelqu'offre qu'on lui ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire : attention bien remarquable dans un sauvage, dont le caractère est de désirer passionnément tout ce qu'il voit, & de s'en dégoûter aussi-tôt.

„ Ce que Chikagou! racontoit de la France à ses compatriotes, leur paroissoit incroyable. On t'a payé, lui disoient-ils, pour nous faire accroire toutes ces belles fables. Si tu as vu réellement ce que tu rapportes, il faut qu'on t'ait trompé, & que quelque charme t'ait fasciné les yeux. Lorsqu'il disoit qu'à Paris il y a six à sept cabanes les unes sur les autres, & qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres; qu'il y a autant de monde dans les rues que de brins d'herbes dans les prés; qu'on s'y promène dans des maisons de cuirs, peintes & dorées; qu'il y a d'autres longues cabanes, où les jongleurs

jongleurs remettent des yeux , des bras , des jambes & des dents , sans qu'il y paroisse , à ceux qui en manquent ; ces bonnes gens restoient d'abord étonnés , & finissoient par en rire comme d'un visionnaire. Que penseriez-vous donc , reprenoit Chikagou , si j'ajoutois que j'ai vu à la foire de petites créatures , pas plus grandes que le bras , qui dansoient , chantoient & parloient comme des hommes faits ? Croiriez-vous encore que dans ce pays-là , l'honneur du mari est attaché à la vertu de sa femme , & qu'il est du bon ton , malgré cela , de dire à l'épouse d'un autre qu'on l'aime , qu'on l'adore , & de lui demander qu'elle se déshonore elle & son mari ? Si l'homme trahi par sa femme parle & menace , celle-ci a recours à la loi qui la sépare d'un brutal , qui ne veut pas être à la mode. Le premier mari qui a été outragé s'en est plaint ; le second voyant que cela ne réussissoit pas , s'est vengé sur un troisieme qui a voulu aussi prendre sa revanche ; & ce cercle de vengeances a corrompu toute la nation.

„ Quand Chikagou devint vieux ,  
Tome X. C

& commença à radoter, toutes ces choses lui parurent à lui-même si extraordinaires, qu'il convint avec les autres sauvages, qu'elles ne pouvoient être vraies, & que les François l'avoient enforcélé.

„ Mais pour revenir aux Illinois, ce qui a le plus contribué à les attacher à nos intérêts, c'est l'établissement du christianisme parmi eux, & la sage conduite de quelques officiers François qui ont commandé dans leur pays. Avant la première découverte du Mississipi, à peine connoissoit-on les sauvages dans le Canada. Des François, en descendant ce fleuve, passèrent par leurs villages, y furent bien reçus, & songerent à y faire des entrepôts pour leur commerce; ils y laissèrent un fort, un commandant, une église & un missionnaire: les Anglois en prirent de l'ombrage, & voulurent aussi, de leur côté, y avoir au moins un temple & un ministre. Le gouverneur de Boston leur en fit faire la proposition, qui fut généralement rejetée. Ta parole m'étonne, répondit un des chefs de cette nation; quand

## LA LOUISIANE. 51

tu es venu ici, tu m'as vu long-temps avant les François ; ni ceux qui t'ont précédé, ni tes ministres ne nous ont jamais parlé de religion ni du grand génie ; ils ont vu nos peaux de castor & d'orignac, & c'est à quoi ils ont songé uniquement. Nous ne pouvions leur en fournir assez ; & plus nous en apportions, plus nous étions leurs amis. Le contraire est arrivé avec les François ; en ayant un jour offert à un de leurs missionnaires, il ne daigna pas seulement les regarder ; il me parla d'abord de la priere, qui est la seule voie qui conduit au bonheur ; je l'écoutai avec plaisir ; & je goûtai si fort sa parole, que je restai long-temps pour l'entendre. Je l'engageai à m'instruire ; je lui demandai le baptême ; & je le reçus. Ensuite je retourne dans mon pays ; je raconte ce qui m'est arrivé ; on porte envie à mon bonheur ; on part pour aller trouver la robe noire ; & c'est ainsi que nous sommes devenus chrétiens. Si dès que tu m'as vu, tu m'avois parlé de ta religion, je t'aurois écouté ; car je n'étois pas capable de démêler si elle étoit bonne. J'agréé

C ij

celle des François ; & je la conserverai jusqu'à ce que la terre brûle & finisse.

„ Avant que les Illinois embrassassent le christianisme , il n'y avoit point de sauvages qui eussent moins de bonnes qualités & plus de vices ; ils étoient à la vérité doux & dociles ; mais lâches , traîtres , légers , fourbes , voleurs , sans honneur , sans foi , intéressés , gourmands , & , ce qui surprend de la part d'un peuple grossier & inculte , extrêmement adonnés à ce plaisir monstrueux , que les Grecs & les Romains ne connurent que lorsqu'ils furent civilisés & polis.

„ De pareils alliés sembloient ne devoir pas faire beaucoup d'honneur aux François , ni leur être d'un grand secours ; nous n'en avons pourtant pas eu de plus fideles ; & les missionnaires eurent la consolation de voir , en peu de temps , un troupeau nombreux de ces Indiens , jusques là si décriés par la corruption de leurs mœurs , s'assembler autour d'eux , & renouveler ces grands exemples de vertu , qu'on avoit admirés dans les plus florissantes missions du Canada. Presque

## LA LOUISIANE. 5

tout ce qui reste de cette nation fait aujourd'hui profession du christianisme ; & l'on a compris de quelle importance il étoit d'y attirer les autres sauvages de la Louisiane. Dans ce dessein , on a jeté les yeux sur les capucins de la province de France , comme les plus capables d'adoucir le caractère de ces barbares , de s'insinuer dans leur esprit , & d'étendre la domination du roi dans cette partie du Nouveau Monde. On jugea que la seule présence d'un homme respectable par son état , qui sauroit leur langue , gagneroit leur confiance , observeroit leurs démarches , seroit instruit de leurs desseins , un homme de tête enfin , comme il y en a dans notre ordre , vaut quelquefois mieux qu'une garnison ; il peut du moins y suppléer , & avertir les gouverneurs de prendre des mesures pour déconcerter les ennemis. Témoin ce qui arriva en 1741 , lorsque la guerre fut sur le point de s'allumer entre les puissances de l'Europe. Un gouverneur Anglois , arrivé à Boston , demanda une entrevue aux Illinois , qui y consentirent , & me prièrent de les accompagner.

C'étoit pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur seroient faites, & s'assurer que leurs réponses n'auroient rien de contraire au service du roi, ni au bien de la religion. Je les suivis; & mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le gouverneur. Comme nous approchions de l'endroit assigné, les Anglois nous saluerent par plusieurs coups de canons; & mes Illinois y répondirent par une décharge de leur mousquetterie; ensuite le gouverneur paroissant, les sauvages s'avancèrent avec précipitation; & je me trouvai au milieu d'eux sans y penser & sans le vouloir. Dès qu'il m'apperçut il fit quelques pas au devant de moi; & après les compliments ordinaires, il adressa ce discours aux Illinois.

„ C'est par ordre du roi, mon maître que je viens vous voir; il souhaite que nous vivions en paix. Si quelque Anglois étoit assez imprudent pour vous faire du tort, ne songez pas à vous en venger; mais adressez-moi



vosre plainte, & je vous rendrai une prompte justice. S'il arrivoit que nous eussions la guerre avec les François, ne vous mêlez point de nos différens : les François sont aussi forts que nous ; ainsi laissez-nous vuider ensemble nos querelles ; nous fournirons à tous vos besoins ; nous prendrons vos pelleteries, & nous vous donnerons nos marchandises à un prix modique.

„ Quand il eut cessé de parler, mes sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avoient à faire. Pendant ce temps-là le gouverneur me tira à part, & me dit : Je vous prie de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre. Je lui répondis que ma religion & mon caractère m'engageoient à ne leur donner que des conseils de paix. Je parlois encore, lorsque je me vis tout-à-coup environné de vingt jeunes guerriers, qui craignoient que le gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les anciens s'avancèrent, & l'un d'eux fit la réponse suivante.

„ Grand capitaine, tu nous dis de  
C iv

ne pas nous joindre aux François ; supposé que tu lui declares la guerre. Tu dois savoir que le François est mon frere ; nous avons une même priere lui & moi ; & nous sommes dans une même cabane à deux feux. Si je te vois entrer du côté du feu , où est assis mon frere le François , je t'observe de dessus ma natte , où je suis assis à l'autre feu. Si je m'aperçois que tu portes une hache , j'aurai la pensée : que prétend faire l'Anglois de cette hache ? Je me leve pour lors sur ma natte , pour observer ce qu'il fera. S'il leve la hache pour frapper mon frere le François , je prends la mienne , & je cours à l'Anglois pour le frapper. Est-ce que je pourrois voir frapper mon frere dans ma cabane , & demeurer tranquille sur ma natte ? Non ; j'aime trop mon frere , pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis , grand capitaine , ne fais rien à mon frere , & je ne te ferai rien ; demeure tranquille sur ta natte , & je resterai en repos sur la mienne.

„ Ainsi finit cette conférence ; & peu de temps après nous apprîmes de la

Nouvelle Orléans , que la France étoit en guerre avec l'Angleterre. Aussi - tôt nos sauvages , après avoir délibéré , suivant leur coutume , ordonnerent aux jeunes gens de tuer les chiens pour le festin de guerre. Ce festin se fit ; on leva la chaudiere ; on dansa ; & il se trouva deux cents cinquante hommes sous les armes. Le lendemain les femmes alloient criant par le village : rassemblez-vous , jeunes guerriers ; armez-vous de vos casse-têtes ; courez venger la mort de nos freres ; tuez , saccagez , exterminiez , brûlez leurs ennemis ; amenez des esclaves ; mangez leur cœur ; faites boucaner leur chair ; buvez leur sang ; apportez leur chevelure ; & de leurs crânes faites des tasses , &c.

„ La maniere dont ces peuples font la guerre , rend une poignée de leurs gens plus redoutable , que ne le feroit un corps de deux ou trois mille soldats Européens. Dès qu'ils furent entrés dans le pays ennemi , ils se diviserent en différentes bandes. On dit aux uns : on vous donne ce ha-  
meau à manger ; aux autres , on vous

C v

abandonne ce village. Ensuite on donna le signal pour frapper tous ensemble, & en même temps, dans les diverses contrées. Nos guerriers se répandirent à plus de soixante lieues de pays, & défirent tout ce qu'ils trouverent d'Anglois dispersés dans leurs habitations. Ils en tuèrent plus de deux cents, firent cent cinquante prisonniers, & n'eurent de leur côté que quelques hommes de blessés assez légèrement. Ils revinrent de cette expédition, ayant chacun deux canots chargés de butin. Pendant sept ans que dura cette guerre, ils porterent la désolation dans toutes les terres qui appartenoient aux Anglois. Ils ravagerent leurs villages, leurs forêts, leurs métairies, enlevèrent une infinité de bestiaux, & emmenèrent plus de six cents prisonniers.

„ Enfin, la paix se fit entre les deux couronnes. A la première nouvelle qu'on en reçut d'Europe, le gouverneur de Boston fit dire aux Illinois, que s'ils vouloient s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit, ils conféreroient ensemble sur les af-

faïres présentes. Les sauvages se rendirent dans l'endroit marqué ; & le gouverneur s'adressant à leur chef , lui dit : Je t'apprends que le roi d'Angleterre & le roi de France ne sont plus en colere , & que ce dernier nous abandonne tous les pays qui faisoient le sujet de nos contestations en Amérique. Ainsi , si tu veux , nous vivrons en paix toi & moi. Nous y étions autrefois ; mais les suggestions des François te l'ont fait rompre ; & c'est pour leur plaire que tu es venu nous frapper. Oublions toutes ces méchantes affaires , & jettonslés dans la mer , afin qu'elles ne reparoissent plus , & que nous soyions bons amis.

„ Cela est bien dit , repliqua le chef des sauvages. Que les deux rois soient d'accord , j'en suis bien aise ; & je n'ai pas de peine non plus à être bien avec toi. Ce n'est pas moi qui te frappe depuis sept ans ; c'est le François qui s'est servi de mon bras. J'avois jeté ma hache je ne fais où ; & comme j'étois en repos sur ma natte , ne pensant à rien , le gouverneur de la Louisiane m'envoya une

parole, par laquelle il me disoit : mon fils, l'Anglois m'a frappé ; aide-moi à m'en venger ; prends ta hache, & frappe l'Anglois. Moi qui ai toujours écouté la parole du gouverneur François, je cherche ma hache ; je la trouve enfin toute rouillée ; je l'accommode ; je la pends à ma ceinture, pour te venir frapper. Maintenant le François me dit de la mettre bas ; je la jete bien loin, pour qu'on ne voie plus le sang dont elle est rougie. Mais tu dis que le François t'a cédé divers pays qui sont dans mon voisinage ; il te donnera tout ce qu'il voudra ; pour moi, j'ai ma terre, que le grand génie m'a accordée. Tant qu'il y aura un enfant de ma nation, il combattra pour la conserver. Tout se termina enfin à l'amiable ; le gouverneur Anglois fit servir un grand festin aux sauvages ; & chacun se retira très-content.

„ On ne peut guere imaginer, ni un meilleur, ni un plus beau pays que celui qu'arrose la riviere des Illinois. On ne voit sur ses bords que d'immenses prairies semées de petits bosquets, qui paroissent y avoir été

plantés à la main. Les herbes y sont si hautes qu'on s'y perd ; mais on rencontre par-tout des sentiers aussi battus , qu'ils le pourroient être dans les pays les plus fréquentés ; cependant il n'y passe que des bœufs , & , de temps en temps , des troupeaux de cerfs & de chevreuils. C'est par cette route que j'abordai dans la nouvelle terre , que je venois arroser de mes sueurs.

„ A quelque distance de la rivière , il y a un gros village de François , presque tous Canadiens , qui ont un jésuite pour curé , & y vivent fort à leur aise. A côté , est une bourgade Illinoise , dont les habitants travaillent à la terre , & sont très-laborieux. Ils nourrissent des volailles qu'ils vendent à leurs voisins. Leurs femmes sont assez adroites ; elles filent la laine des bœufs , & la rendent plus fine que celle de nos moutons. Quelquefois même on la prendroit pour de la soie. Elles en fabriquent des étoffes qu'elles teignent de diverses couleurs , & s'en font des robes qu'elles cousent avec du fil de nerf de chevreuil. La maniere dont

elles le font , est très-simple : quand le nerf est bien décharné , elles l'exposent au soleil pendant quelques jours ; & lorsqu'il est sec , elles le battent , & en tirent sans peine un fil aussi blanc , aussi fin , & plus fort que celui de Malines.

„ En arrivant dans ce village , je le trouvai dans la dernière désolation. Un François y avoit apporté la petite vérole : & le mal s'étoit communiqué à toute la bourgade. Le cimetière paroissoit comme une forêt de perches & de poteaux nouvellement plantés , d'où pendoit tout ce qui avoit été à l'usage des défunts. La nuit entière j'entendois pleurer , & pousser d'affreux sanglots. Pour comble de douleur , j'appris que quelque temps auparavant , un parti de sauvages Chicachas s'étoit présenté dans les environs , & avoit causé d'étranges ravages. Jugez de mon embarras & de ma frayeur , lorsque j'aperçus sur une élévation un poteau dressé , que je reconnus être le monument d'une expédition toute récente. Il y avoit deux figures d'hommes sans tête , & quelques-unes dans leur en-



sier. Les premières marquoient les morts , & les secondes les captifs. Un de mes conducteurs m'apprit , à cette occasion , que quand il y a des François parmi les uns ou les autres , on leur appuie les bras sur les hanches , pour les distinguer des sauvages à qui on les laisse pendants. Cette distinction vient de ce que ces peuples ont observé que nous nous tenons souvent dans cette posture , qui n'est point en usage parmi eux.

„ Les Chicachas dont je viens de parler , sont les ennemis mortels & irréconciliables des François & des Illinois. Notre alliance avec ces derniers , les met souvent en guerre avec nous ; & les Anglois de la Caroline ne négligent rien pour entretenir & attiser le feu de la division. Ils ne voient pas sans ombrage notre établissement de la Louisiane : ils le regardent comme une barrière que nous avons mise entre leurs puissantes colonies de l'Amérique septentrionale , & le Mexique. Nous devons nous attendre qu'ils emploieront toutes sortes de moyens pour la rompre : leur liaison avec les

Chicachas leur en fournit continuellement l'occasion. Ce sont les sauvages les plus braves & les plus redoutables de la Nouvelle France. Tous ceux du nord & du sud, & même les François leur ont fait la guerre, sans avoir pu les chasser de leurs terres, qui sont les plus belles & les plus fertiles du continent. Les Anglois ne se sont jamais détachés de ces vaillants guerriers, & ont toujours entretenu commerce avec eux, en pourvoyant à tous leurs besoins. Ces Indiens montent très-bien à cheval, & sont fort experts dans l'exercice des armes & le métier de la guerre. Ils témoignent beaucoup d'indifférence pour les femmes, ne daignent pas manger avec elles, & les aiment cependant avec passion. S'ils en trouvent d'infidèles, ils se contentent de les fustiger avec leur amant, en les faisant courir nus par le village; & l'épouse adultère est renvoyée. Lorsqu'un Chicacha a tué un chevreuil, il dit à sa femme l'endroit où il l'a laissé : elle va le chercher, le dépouille, & le sert à son mari. Les François ont souvent été l'objet de

la fureur & de la vengeance de ces barbares. Ils en brûlerent un jour trente-deux à la fois, parmi lesquels étoient sept officiers, vingt-quatre soldats & un missionnaire. Un sergent, témoin du triste sort de ses camarades, fut réservé pour le dernier ; mais il échappa au supplice par ce stratagème : comme la langue des sauvages lui étoit familière, il s'en servit pour invectiver contre ses bourreaux ; & s'étant détaché de ses liens, il leur jeta à la tête tout ce qui se présenta sous sa main, en leur disant : vous êtes des chiens : puisque vous avez brûlé mes chefs, je veux l'être comme eux. Je ne crains ni le feu ni la mort, parce que je suis un homme. Faites-moi bien souffrir ; c'est ce que je demande. Les Chicachas voyant sa résolution, le prirent pour un homme extraordinaire, & lui accordèrent la vie.

„ La férocité de ce peuple, qui ne m'étoit que trop connue, & les alarmes où je voyois les Illinois, leur chant lugubre, la vue des cadavres exposés ; tous ces objets me représentoient sans cesse à quoi je

devois m'attendre , si j'avois le malheur de tomber entre les mains des Chicachas , & faisoient sur moi une impression dont je n'étois pas le maître. Pendant plusieurs jours je ne dormois point tranquillement. Je n'appréhendois pas , à la vérité , que l'on nous attaquât ouvertement , parce que j'avois avec moi quinze hommes bien armés , & que je l'étois moi-même de pied en cap. Mais nous avions tout à craindre des surprises ; car il n'y a point de ruse dont ne s'avisent les sauvages pour tendre des pièges à leurs ennemis : une des plus ordinaires est de contrefaire le cri d'un animal , ou le chant d'un oiseau ; ils les imitent si parfaitement , que tous les jours on y est trompé. On est campé à l'entrée d'un bois ; on croit entendre un bœuf , un cerf , un canard ; deux ou trois hommes y courent , dans l'espérance de faire une bonne capture ; & souvent ils ne reviennent plus.

„ On ne me fut pas plutôt arrivé dans le village , qu'on vint , de la part du principal chef , m'inviter à un grand repas. Deux sauvages , qui fai-

soient les fonctions de maîtres d'hôtel, distribuerent les mets à toute l'assemblée ; & chaque plat étoit pour deux personnes. Ils mangerent, en s'entretenant ensemble de choses indifférentes ; & quand ils eurent fini, ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avoit de reste dans les plats. Les Illinois ne donnent point de ces festins, où l'on est obligé de manger tout ce que l'on sert, dût-on en mourir. De toutes les nations de la Louisiane, il n'y en a point qui vivent dans une si grande abondance de toutes choses. Leurs rivières sont couvertes de cygnes, d'outardes, d'oyes, de canards & de farcelles. A peine fait-on une lieue, sans trouver une quantité prodigieuse de coqs-d'inde qui vont par troupes. Ils sont plus gros que ceux de France, & il y en a qui pèsent jusqu'à trente livres. Ils ont au col une espece de barbe de crin, longue environ d'un demi-pied. Les plaines & les forêts sont peuplées de bœufs sauvages, qu'on rencontre par bandes. Il n'y a point d'années qu'on n'en tue plus de deux mille. La chair

en est naturellement salée & si légère, que quoiqu'on la mange toute crue, elle ne cause point d'indigestion. Quand les Illinois en ont tué un qui leur paroît trop maigre, ils se contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher de plus gras. Ils ont aussi des bœufs de la même espèce que ceux d'Europe. Ils ne coûtent, pour la plupart, ni soin ni dépense. Ceux qu'on emploie aux travaux de la campagne, paissent dans un champ commun autour du village. Les autres, en bien plus grand nombre, destinés à perpétuer la race, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plusieurs lieues de surface. Ces animaux, qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages; & il faut user d'artifice pour les attraper. Si un habitant a besoin d'une paire de bœufs, il va dans cette presqu'île; & dès qu'il apperçoit un taureau de taille à être domté, il lui jette une poignée de sel, étend une longue corde avec un nœud coulant, & se couche par terre. L'animal friand de sel, s'approche du lacet; & lorsqu'il a le

pied dedans , l'homme aux aguets  
 tire la corde , & la bête se trouve  
 prise. C'est tout ce qu'il en coûte  
 pour avoir une paire de bœufs. On  
 fait la même chose pour les chevaux ,  
 les vaches , les veaux & les poulains.  
 Ces animaux ne sont ici sujets à au-  
 cune maladie , comme ceux d'Euro-  
 pe ; ils vivent long-temps , & ne meu-  
 rent , pour l'ordinaire , que de vieil-  
 lesse.

„ Le climat , sous lequel habitent  
 les Illinois , est à peu près semblable  
 à celui de la France. Les grandes cha-  
 leurs s'y font sentir un peu plutôt &  
 plus vivement ; mais elles ne sont ni  
 constantes , ni durables ; l'hiver est  
 une alternative de froid piquant , &  
 de temps assez doux , selon que ré-  
 gnent les vents du nord ou du midi ,  
 qui se succèdent assez régulièrement ;  
 ce qui nuit beaucoup aux arbres frui-  
 tiers. Il fera chaud dès la mi-février ;  
 les arbres entrent en seve , se cou-  
 vrent de fleurs ; survient un coup  
 du nord , qui détruit les plus belles  
 espérances. Le terroir est fertile ;  
 toute espece de légumes y réussiroit  
 presque aussi bien qu'en France , si

on les cultivoit avec le même soin. Le bled n'y donne cependant, communément, que depuis cinq jusqu'à huit pour un. Il est vrai que les terres sont travaillées très-négligemment ; & depuis trente ans qu'on les laboure, elles n'ont jamais été fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore davantage des brouillards épais, & des chaleurs trop précipitées. Mais en dédommagement, le maïs y croît à merveille, & donne plus de mille pour un. C'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves, & de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Ce n'est qu'au printems que les Illinois sement le bled ; & ils ne lui donnent la dernière façon qu'à la mi-juin ; après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait qu'au mois d'août. Avant que de partir, ils m'envoyoient prier de me rendre à leurs assemblées ; & aussi-tôt que j'y étois arrivé, l'un d'eux me parloit ainsi, au nom de tous les autres : Notre pere, ce que je te dis, c'est ce que disent tous



ceux que tu vois ici. Tu nous connois ; tu fais que nous manquons de vivres ; & nous n'avons d'autre ressource que d'aller chercher des aliments sur le bord de la mer. Il seroit dur pour nous d'abandonner notre priere ; c'est pourquoi nous espérons que tu voudras bien nous accompagner. Tels & tels s'embarqueront ; & ce que tu auras à porter , sera dispersé dans les autres canots. Quand je leur avois accordé leur demande , tous ensemble m'en remercioient par de grands cris.

„ Il y a , dans cette partie de la Louisiane , cinq villages François , & trois d'Illinois , dans l'espace de vingt-deux lieues , située dans une vaste prairie. Des fontaines salées fournissent tout le sel qui s'y consomme. On y trouveroit aussi des mines sans nombre , si l'on étoit en état de les faire ouvrir & exploiter. Quelques particuliers se bornent à tirer du plomb , qui se trouve presque à la superficie , & le vendent aux sauvages du Mississipi & du Missouri.

„ La jonction de ces deux rivières forme peut-être le plus beau con-

finent qu'il y ait dans le monde. Elles sont à-peu-près de la même largeur, chacune d'une demi-lieue; mais le Missouri est plus rapide, & paroît entrer en conquérant dans le Mississipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches jusqu'à l'autre bord, sans les mêler. Il communique ensuite cette couleur à son rival, que celui-ci ne perd plus jusqu'à la mer.

„ Mississipi signifie grand fleuve en langue Illinois; il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le Missouri. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le premier; mais le second lui fournit seul plus d'eau que toutes les autres ensemble: en voici la preuve; leur eau & celle du Mississipi même, sont assez mal-saines; au contraire, celle du Missouri est excellente, & conserve cette qualité, même après son alliance avec le Mississipi; il faut donc que son eau soit dominante. Cependant, comme nos premiers voyageurs ne l'ont découvert qu'après le Mississipi, ce dernier a acquis le surnom de grand au préjudice de l'autre.

„ Le

„ Le roi entretient , à son embouchure , une petite garnison & un pilote , pour recevoir les vaisseaux & les introduire dans le fleuve. La multitude des isles & des bancs , non de sable , mais de vase dont elle est remplie , en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Ces isles se font extrêmement multipliées , par le moyen des arbres que le courant y entraîne , & dont un seul , retenu par ses branches & ses racines , dans un endroit où il y a peu de profondeur , en arrête mille. J'en ai vu des amas , dont chacun auroit rempli tous les chantiers de Paris. Rien alors n'est capable de les détacher. Le limon que charie le fleuve , leur sert de ciment , & les couvre peu-à-peu. Chaque inondation en laisse une nouvelle couche ; & après quelques années , les cannes & les arbrisseaux commencent à y croître. Sur un de ces terrains il se trouve un trou , dont on a plusieurs fois fondé la profondeur , sans qu'on ait jamais pu la connoître. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'en

y mettant une canne longue, droite & pesante par un bout, & qu'en la précipitant ensuite avec force dans cet abyme, elle en sort un quart d'heure après, & s'élance en l'air presque à perte de vue, dit-on, avec autant de rapidité qu'une fleche.

„ La multitude de ces petites isles, formées à l'embouchure de ce fleuve, en rend, comme je vous l'ai dit, la navigation fort dangereuse. Il est question de trouver la passe; & il y a très-peu de gens qui en aient connoissance. Cette belle riviere a plus de sept cents lieues de cours, du nord au sud; ses rives sont bordées de deux lisieres d'épaisses forêts, derriere lesquelles on trouve des pays plus élevés, entrecoupés de plaines & de bois, où les arbres sont presque aussi clair plantés que dans nos promenades publiques. La cause en est, en partie, de ce que les sauvages mettent le feu aux prairies, vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées. La flamme qui s'étend de toutes parts, détruit les jeunes plantes; ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrain

y étant plus bas , & par conséquent plus humide , les herbes conservent plus long-temps leur verdure , & sont moins accessibles aux atteintes du feu.

„ A l'égard des forêts qui couvrent l'intérieur du pays , & en général , presque toute la Louisiane , il n'en est peut-être pas dans la nature , qui leur soient comparables , soit pour la hauteur & la grosseur des arbres , soit pour la variété & l'utilité. La plupart paroissent aussi anciens que le monde. Il y a des cyprières de huit à dix lieues d'étendue , dont tous les cyprès passent ce que nous avons en France de plus grands arbres. Quand j'ai quitté l'Europe , on n'y connoissoit point encore cette espece de laurier toujours verd , que l'on appelle tulipier , à cause de la figure de sa fleur ; il s'élève plus haut que nos marronniers d'Inde , & a la feuille encore plus belle. Le copalme est aussi plus grand & plus gros ; il en distille un baume qui n'est peut-être pas beaucoup inférieur à celui du Pérou. Toutes les especes connues de noyers y sont

D ij

aussi en très-grande quantité , de même que toutes sortes de bois de construction & de charpente : mais pour les mettre en œuvre , il faut avoir attention de ne point prendre ceux qui croissent sur le bord du fleuve , ni dans tout l'espace qu'il inonde par ses débordements , parce qu'ayant continuellement leurs racines dans l'eau , ils feroient trop pesants , & se pourriroient bientôt.

„ Outre le fort de Chartres , qui a été long-temps le lieu de ma résidence , la France possède plusieurs autres postes sur les bords du Mississipi. En remontant le fleuve depuis la Nouvelle Orléans , on rencontre d'abord une petite colonie d'Allemands , qui obtinrent du conseil la permission de s'établir dans cette contrée. Ils y ont tous , par leur application & leur travail , des habitations très-bien cultivées ; aussi peut-on les regarder comme les pourvoyeurs de la capitale. Ils y portent toutes les semaines des fruits , des légumes , du poisson , du gibier & du porc salé. Ils chargent leurs voitures le vendredi au soir , & se mettent seule-

ment deux ensemble sur une pirogue, se laissent aller au courant du fleuve, arrivent le samedi de bonne heure à la Nouvelle Orléans, où ils tiennent leur marché, & regagnent le soir leurs habitations, chargés de provisions & d'argent.

„ Du poste des Allemands, en remontant la rivière, on arrive à la *Pointe-coupée* : on y a construit un fort de pierre, où l'on entretient une petite garnison. Les sauvages des environs nous ont toujours été fort attachés ; un de leurs chefs, qui étoit très-brave, fut blessé dangereusement dans notre expédition contre les Natchés. Sur le compte qui en fut rendu au roi, sa majesté l'honora d'un brevet de brigadier des armées Indiennes, & le décora d'un cordon bleu, d'où pendoit une médaille d'argent qui représentoit la ville de Paris.

„ A cinquante lieues au dessus de la *Pointe-coupée*, est le poste des Natchés. Nous n'y avons plus qu'une garnison, emprisonnée pour ainsi dire dans un fort par la crainte des Chicachas. Il est situé sur une émi-

nence qui domine le fleuve , dont il n'est éloigné que d'une portée de canon. Il croît d'excellent tabac dans cette contrée ; si au lieu de faire venir de l'étranger celui qui se consomme en France , on le tiroit de ce pays-ci ; on en auroit du meilleur ; on épargneroit l'argent qui sort du royaume ; & on alimenteroit des colonies. On pourroit aussi y élever de vers à soie , les bois étant pleins de mûriers , dont les feuilles sont beaucoup plus grandes que celles des nôtres.

„ Plus haut sont les Akanfas, nation sauvage , qui donne son nom à un autre fort , où nous avons une garnison pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. On y comptoit quelques habitants ; mais l'année dernière , les Chicachas ayant attaqué ce poste subitement , y ont tué plusieurs personnes , & en ont emmené treize en captivité. L'arrivée des François chez les Akanfas , y a fait abolir une danse obscène , dont je n'avois point encore vu d'exemple en Amérique. Elle se faisoit clandestinement la nuit , à la lueur d'un grand feu. Tous ceux



qui étoient admis à cette lugubre assemblée , faisoient serment de ne jamais révéler ce qui se pratiquoit dans ce bal dissolu. Les danseurs des deux sexes y paroissoient tout nuds , dans des attitudes & avec des gestes de prostitution , accompagnés de chansons impudiques. Ces peuples ont parmi eux des charlatans , qui étonneroient nos plus fameux joueurs de gobelets. J'en vis un qui me parut avaler une côte de cerf de dix-sept pouces de longueur , & la retirer ensuite de son estomac. C'est ce qu'ils appellent faire la médecine.

„ Des Akanfas jusqu'aux Illinois , on compte plus de cent cinquante lieues ; & l'on ne trouve pas un hamiau dans toute cette étendue de pays. Les sauvages viennent se louer aux François , pour les faire vivre de la chasse pendant la route. On y rencontre des troupeaux de bœufs , de cerfs & de chevreuils , sur-tout dans la saison où les eaux sont basses. Comme ces animaux sont forcés de venir boire le long du fleuve , les chasseurs les tuent à mesure qu'ils se présentent ;

D iv

& le convoi qui suit , embarque dans les bateaux la viande qui est toute préparée sur le rivage. On commence par lever la langue & les filets pour le commandant & les officiers ; un sergent fait ensuite la distribution aux soldats. Quelquefois ils en ont à profusion ; & alors ils en font des consommés ; on est bien dédommagé des fatigues du voyage , par le plaisir de cette chasse. Le gibier est d'ailleurs si commun , qu'il est presque impossible de dormir , à cause de la multitude de cygnes , de grues , d'oies , d'outardes & de canards , qui vont & viennent toute la nuit dans les lieux aquatiques. On voit pendant le jour une si prodigieuse quantité de pigeons ramiers , que je ne crains point d'exagérer , en assurant que leur multitude dérobe quelquefois la clarté du soleil. Il n'est pas rare d'en tuer trente d'un seul coup. J'en vis un jour une si longue file , qu'ayant tiré mon premier coup de fusil , j'eus le temps de le recharger trois fois , & de tirer mes quatre coups avant que toute la file fût passée.

„ La chasse ordinaire de ces oiseaux se fait de la maniere suivante. On remarque dans les bois de haute futaie, l'arbre qui a le plus de branches & au pied duquel il y a le plus de fiente. On s'y rend un peu avant la nuit ; on se munit d'assiettes de terre ; on prend deux onces de soufre en poudre ; on fait apporter plusieurs sacs , & un tison allumé ; on disperse le soufre dans les assiettes placées de distance en distance au dessous de l'arbre ; on met le feu au soufre ; & dans la crainte que cette odeur n'incommode , on se retire du côté que vient le vent. La fumée du soufre s'est à peine élevée au dessus de l'arbre , que l'on entend une grêle de pigeons qui ne cesse de tomber jusqu'à ce que le soufre soit entièrement consumé. On enleve ce gibier ; on en remplit les sacs ; & pour n'en pas perdre dans l'obscurité , on allume des flambeaux de cannes seches , avec lesquels on se procure une lumiere suffisante.

„ Ces animaux se nourrissent de glands ; & je vous dirai à ce propos, qu'étant un jour sur le bord du fleuve, j'entendis un bruit sourd , qui excita

D v

ma curiosité ; je fis quelques pas ; & j'aperçus sur le rivage une colonne grosse & courte ; je m'en approchai d'assez près , pour distinguer que c'étoit une légion de ramiers , qui montoient & descendoient continuellement du haut en bas d'un chêne , sur lequel chacun de ces oiseaux donnoit deux ou trois coups d'aîle , pour en abattre du gland , & descendoit ensuite pour le manger.

„ Après une route assez fatigante , on arrive au fort de Chartres , dans le pays des Illinois. Il est bâti de pierres , & bien fortifié , avec de belles casernes , de grands magasins , & une maison commode pour le commandant. La garnison y est assez nombreuse ; & les habitants , tant François que Canadiens , sont gouvernés pour le spirituel , par les jésuites , qui desservent une belle église , & ont converti au christianisme , presque tous ces sauvages , qui ne composent même plus , pour ainsi dire , aujourd'hui , qu'un même peuple avec nous , par les mariages qui se font entre les deux nations.

„ La politique Espagnole , pour s'af-

furur la possession de ses découvertes en Amérique, détruisit les naturels du pays; les François au contraire se sont établis dans ces climats, par la voie d'insinuation. Ils ont contracté avec les habitants, des alliances qui se sont multipliées par la douceur d'un gouvernement paisible. La solidité de nos établissemens parmi les sauvages, dépend de la conduite des gouverneurs que la cour y envoie. Ces héros du Canada, les la Salle, les Tonty, les Bienville, les Vaudreuil, armés en guerre, présentoient & recevoient par-tout le calumet de paix. De petits présents faits aux chefs des nations chez lesquelles ils passaient, étoient récompensés sur le champ par quantité de vivres. Sans être obligés de se charger de provisions, ils avoient le talent de faire sept à huit cents lieues; parmi des peuples qu'ils s'étoient attachés en les traitant de freres, de cousins, de compères & d'amis. La politique demandoit que nos François prissent leurs filles en mariage; les colonies s'augmentoient plus

## 84 LA LOUISIANE.

promptement ; parce qu'il n'est pas possible d'y envoyer un si grand nombre de femmes que d'hommes. Ces alliances flattoient les Indiens ; & les nouvelles mariées s'accoutumant aux manières & au langage de leurs époux , non-seulement servoient d'interpretes , mais engageoient leurs parents à apprendre le françois , pour négocier plus facilement avec nous.

„ Les Illinois étoient autrefois les peuples les plus nombreux de la Louisiane ; mais leurs guerres continuelles avec les nations du nord , les ont considérablement affoiblis. La haine que leur portent les sauvages du Canada , & spécialement les Iroquois , vient des irruptions fréquentes que les Illinois ont faites sur leurs terres , & de ce que , dans leurs courses , tant de guerre que de chasse , ils ont tué & enlevé les mâles & les femelles de castor , dont la peau étoit pour eux un très - grand objet de commerce.

„ Les mœurs de ces Indiens diffèrent peu de celles des autres sauvages. Comme eux , ils ignorent le secret

de l'écriture, & n'ont conservé leur histoire que par la tradition. Les vieillards en sont les dépositaires ; & comme elle a été assez fidèlement transmise de génération en génération , ils la nomment *l'ancienne parole*. Ce qui contribue à la maintenir dans sa pureté , c'est qu'ils ne l'enseignent point indifféremment à tous les jeunes gens ; ils choisissent ceux en qui ils remarquent le plus de prudence & d'esprit , pour les instruire, & n'en parlent jamais devant les femmes. Ces enfants étant toujours sous leurs yeux , les vieillards sont à portée de les connoître ; car la même cabane renferme ordinairement toute une famille.

„ Ici , comme au Canada , ceux qui lâchent le pied , ou désertent dans une action où il s'agit de l'honneur & de la défense de la patrie , ne sont point punis , mais déshonorés & méprisés des femmes même. Les filles les plus laides les refusent pour maris ; & s'il arrivoit que quelqu'une d'elles en voulût épouser , les parents s'y opposeroient , de peur d'avoir dans leur famille , des hommes sans cœur , & inutiles à la

patrie. Ces fortes de gens sont obligés de laisser croître leurs cheveux, & de porter une petite jupe comme les femmes, jusqu'à ce que, par une action d'éclat, ils aient réparé leur honneur. J'en ai vu un qui, honteux d'être dans cet équipage, partit seul pour aller en guerre contre les Chichas. Il s'approcha d'eux en rampant comme un serpent, resta caché dans des roseaux pendant trois ou quatre jours, & trouvant un Anglois qui étoit à l'écart, lui coupa la tête, & se sauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A son retour, sa nation le réhabilita ; & on lui donna une femme pour avoir des guerriers de sa race.

„ Le chef des Illinois, lorsque j'habitois les environs du fort de Chartres, étendoit sa domination jusques sur les terres des Missouris, où les François avoient un poste. L'officier qui le commandoit, persuada à quelques-uns de ces sauvages, de passer avec lui dans son pays, où il leur feroit voir tout ce qu'il y avoit de plus beau. En même temps il leur raconta mille mer-



veilles de la France ; & à force de promesses & de présents, il vint à bout d'engager onze d'entre eux à le suivre, avec un de leurs chefs & sa fille, qui, disoit-on, étoit la maîtresse de ce commandant.

„ Le voyage étant décidé, il s'embarqua avec ces douze Indiens, & un sergent, nommé Dubois, laissant le gouvernement du fort à son lieutenant. Arrivés en France, ils furent présentés au roi & à M. le régent ; de-là on les fit aller au bois de Boulogne, où ils chassèrent un cerf à la façon de leur pays. Ils revinrent ensuite à Paris, & exécuterent quelques-unes de leurs danses sauvages sur le théâtre de la comédie Italienne. La fille de leur chef, qui se fit chrétienne, fut baptisée à Notre-Dame ; & cette princesse des Missouris, car c'est ainsi qu'on l'appelloit en France, épousa le sergent Dubois, qui, en faveur de cette alliance, passa au grade d'officier. Son pere fut décoré d'une médaille & d'un cordon ; & la princesse reçut des présents de toutes les dames de la cour, & du roi même ;

elle eut entre autres choses , une montre à répétition , garnie de diamants , que les sauvages appelloient un esprit , parce que son mouvement leur paroissoit quelque chose de surnaturel. L'officier , qui l'avoit amenée , resta en France , obtint la croix de saint Louis , & fit nommer le sieur Dubois à sa place , pour commander le fort des Missouris.

„ Le passage de M. & de Mad. Dubois en Amérique , fut très-heureux. Quelle joie pour ces Indiens de revoir leur princesse & leurs camarades , qu'ils avoient cru perdus , revenir riches & comblés de présents ! Il y eut , à leur arrivée , des danses & des divertissemens dans tout le village. Madame la commandante logea dans le fort avec son époux , & alloit de temps en temps rendre visite à sa famille ; mais , soit qu'elle n'aimât point son mari , que son amant lui avoit peut-être fait épouser pour se débarrasser d'elle , soit que la maniere de vivre de sa nation lui convînt mieux que celle des François , à peine les vaisseaux qui les avoient amenés furent-ils partis , que les sauva-

ges massacrèrent le commandant , & égorgerent toute la garnison. La dame Dubois renonça au christianisme , & reprit son premier genre de vie.

„ Les Missouris ont été long-temps les amis des François ; mais nos marchands les ont trompés si souvent , qu'ils ont toujours vécu depuis dans la défiance. Quand ils commencèrent à faire usage de la poudre à canon , ils la prirent pour de la graine , & demanderent à celui qui leur en avoit vendu , comment elle croissoit en Europe. Le François leur fit croire qu'on la semoit en terre , & qu'on en faisoit des récoltes comme du millet. Par cette ruse il se défit de toute sa provision , & reçut en échange des pelleteries. Les Missouris furent bien contents de cette découverte , & ne manquerent pas de semer leur poudre. Ils alloient de temps en temps voir si elle levoit , & avoient soin d'y mettre des gardes , pour empêcher les animaux de ravager le champ & ruiner la moisson. Ils reconnurent enfin la tromperie , & ne chercherent que l'occasion de s'en venger : elle ne tarda pas à se présenter.

Un autre François vint, quelque temps après, exposer chez eux d'autres marchandises; ils apprirent qu'il étoit l'associé de celui qui les avoit attrapés; ils dissimulerent le tour qu'on leur avoit joué, & lui prêterent même la cabane publique, où il étala tous ses ballots. Ils y entrèrent en confusion, & emporterent tous les effets dont ils purent s'emparer. Le marchand se récria contre un pareil procédé; il s'en plaignit au grand chef, qui lui répondit, d'un air grave, qu'il lui feroit rendre justice; mais qu'il falloit, pour cela, attendre la récolte de la poudre que son peuple avoit semée par le conseil de son collègue. Le François courut à son bateau, prit un baril de poudre & un tison allumé, & se mit à crier de toutes ses forces; j'ai perdu l'esprit, je vais faire sauter la cabane; vous viendrez tous avec moi au pays des âmes; les sauvages effrayés ne savoient quel parti prendre. Quelques François, qui étoient là, déclarerent que leur frere ne retrouveroit sa raison, que quand on lui auroit rendu ou payé ses marchan-

difes. Les chefs haranguerent par le village, pour y exhorter les habitants ; le peuple fut ému ; & chacun apporta tout ce qu'il avoit de pelleteries : alors le marchand dit que l'esprit lui étoit revenu. Le chef lui présenta le calumet ; il fuma , versa de l'eau sur la poudre , pour montrer qu'elle ne serviroit plus , ou plutôt pour cacher son jeu ; car le baril ne contenoit que du charbon pilé , & préparé à ce dessein.

„ Ce peuple , dans mille autres occasions , a été la dupe des François , par son ignorance. Un officier , qui favoit la langue du pays , entendit qu'on vouloit lui enlever la chevelure ; comme il portoit perruque , il l'arracha de dessus sa tête , & la jeta par terre , en disant au chef des Missouris : tu veux donc ma chevelure ? ramasse-la , si tu l'oses. Leur étonnement ne peut s'exprimer ; ils demeurèrent pétrifiés : le François s'étoit fait raser la veille. Il ajouta qu'ils avoient d'autant plus de tort de lui faire du mal , que s'il vouloit , il feroit brûler & mettroit à sec leurs lacs &

leurs rivières, & embraseroit leurs forêts. Pour les en convaincre, il se fit apporter une écuelle pleine d'eau-de-vie, & y mit le feu avec une allumette. Les sauvages, qui ne connoissoient point encore cette liqueur, furent étonnés. En même temps il tira de sa poche un verre ardent, qu'il présenta au soleil, & enflamma un morceau de bois sec. Ces peuples ne douterent plus que cet officier n'eût le pouvoir de tarir les lacs & de consumer les forêts. Ils le comblèrent de présents, & le renvoyèrent avec une bonne escorte. Je ne fais si vous avez entendu parler d'un Italien qui mit un petit miroir sur sa poitrine, pour prouver aux Iroquois qui venoient s'y regarder, qu'il les portoit dans son cœur.

„ Mais je reviens à mes Illinois. Ils sont divisés par tribus, & gouvernés par des chefs, qui, en régnant despotiquement, ont le secret de faire aimer leur autorité ; aussi sont-ils regardés comme les pères de leurs peuples ; qualité plus flatteuse pour eux, que tout le faste des tyrans de l'Asie. Le crime de leze-majesté est ignoré chez

ces Américains ; si quelqu'un avoit la témérité d'attenter à la vie de celui qui gouverne , il feroit puni comme un monstre , & toute la famille du parricide exterminée sans miséricorde.

„ A l'égard des chefs de guerre, cette fonction n'est exercée que par ceux qui ont donné dans plusieurs combats des marques signalées de valeur. Comme ils vont nus , ainsi que les autres , les cicatrices qu'ils portent sur leurs corps , sont des signes plus expressifs de vertu militaire que nos croix de S. Louis. Les vieillards , qui ne peuvent plus faire la guerre , ne sont pas pour cela inutiles à la nation ; ils haranguent le peuple , qui les écoute comme des oracles. Tout se fait par leurs conseils ; & les jeunes gens sont persuadés qu'ayant plus vécu , ils ont aussi plus d'expérience. N'étant plus en état de se battre pour la patrie , ils enseignent du moins à la défendre. Si j'étois plus jeune , dit un vieux soldat à la jeunesse qui l'écoute ; si j'étois plus vigoureux , vous me verriez marcher sur la pointe des pieds , pour vous conduire à l'ennemi. Partez ,

mes camarades, en hommes de valeur, ayez le cœur du lion; ne fermez jamais vos oreilles, dormez comme les lievres, marchez comme le chevreuil, jetez-vous dans l'eau comme le canard, & si vous êtes poursuivis, cachez votre retraite, comme le lapin : sur-tout ne craignez point les fleches de l'ennemi, & usez des vôtres, employez le casse-tête; frappez, affommez; il vaut mieux mourir en combattant, que d'être brûlé après la défaite. Les guerriers ne manquent jamais, au retour de leurs expéditions militaires, d'apporter une partie du butin à ces vieux orateurs, qui, par cette mâle éloquence, ont animé leur courage. C'est à eux principalement que l'on donne les prisonniers de guerre, dont ils font des esclaves.

„ Parmi les différents points de la religion des Illinois, il y en a un qui leur apprend que tout le feu qui est sur la terre, est différent de celui du soleil, qu'il n'est pas possible d'attirer jusqu'à nous. M'entretenant un jour sur cette matière avec un des principaux du pays, je lui dis que



rien n'étoit plus aisé que de lui prouver le contraire , & que j'étois en état de faire descendre le feu de cet astre , quand il me plairoit. Sur le champ je pris une loupe ; & l'ayant présentée au soleil , j'allumai un morceau d'amadou , en prononçant ce mot : *viens* , comme si j'eusse commandé au feu de descendre. Le sauvage , saisi d'étonnement & d'épouvante , s'écria : Ah , que cela est extraordinaire ! Il me demanda ensuite , si un autre que moi pourroit se servir également de cette machine. Sur l'affirmative , il se déterminâ , en tremblant , à en faire l'épreuve lui-même ; je lui tins les mains , de peur d'accident ; & toutes choses étant disposées , le sauvage prononça le mot , mais d'un ton si peu assuré , qu'il bégaya plutôt qu'il ne parla. Au même instant le feu parut ; & la loupe lui tomba des mains , comme je l'avois prévu ; je la retins , & eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire. Plein d'admiration de ce qu'il venoit de voir , l'Indien fait assembler les principaux de son village , les entretient de l'effet mer-

veilleux de cet instrument. Ils tiennent conseil entre eux ; & le résultat est qu'on en fera l'acquisition à quelque prix que ce puisse être. Mon homme vient me retrouver , & me dit , en me serrant la main , n'es - tu pas mon vrai ami ? Pour moi , je t'aime plus que tous les autres François , quoique je les aime beaucoup. Voici pourquoi : c'est que la plupart portent tout leur esprit sur la langue , au lieu que tu as le tien dans toute ta tête , & dans tout ton corps. Ouvre donc tes oreilles , pour entendre la parole de ton ami ; ouvre aussi ton cœur , pour recevoir le mien. Les hommes , pour l'ordinaire , ont envie de tout ce qui brille à leurs yeux , sans regarder si ce qu'ils desireront a une certaine valeur ; pour moi je pense tout autrement , & ne veux que les choses utiles. Je m'informe si elles sont nécessaires à celui qui les possède , si elles lui sont chères ; & dans ce cas , je les lui laisse. Si au contraire il paroît n'y être pas trop attaché , je traite avec lui pour les avoir , persuadé qu'il saura bien en trouver d'autres. Ce  
que

que tu m'as montré me paroît une chose extraordinaire , & je ne puis te cacher l'envie extrême que j'ai de la posséder ; mais si je desire ce que j'ai vu , ce n'est pas pour que tu me le donnes sans intérêt ; mets-y le prix que tu voudras , si tu n'en as pas trop besoin ; parce que je le ferai payer à toutes les familles de la nation.

„ J'aimai mieux lui en faire présent ; par - là j'acquérois l'estime & la confiance de ce peuple , deux choses dont un missionnaire doit favoir tirer un égal avantage pour la gloire de la religion & le service du prince. En remettant la loupe dans les mains du sauvage , je lui appris à s'en servir , & le rassurai sur sa frayeur. Dès le jour même il assembla les notables du village , & fit devant eux l'épreuve de la machine si vantée. On fut , faute d'expérience , un peu plus de temps qu'il n'en faut ordinairement ; mais la chose réussit , au grand étonnement de toute l'assemblée , qui ne pouvoit pas concevoir comment on pouvoit arracher du feu du soleil „

Ce que je vous ai dit , Madame ,  
Tome X. E

98 LA LOUISIANE.

jusqu'à présent, est le fruit de mes entretiens fréquents avec le pere Jérôme, l'homme le plus instruit que je connoisse de toutes les affaires de la Louisiane. Je n'ai encore vu, par moi-même, que les pays voisins de la capitale; je me dispose à de nouvelles courses: & à mon retour je vous rendrai compte de tout ce que croirai devoir vous intéresser.

Je suis, &c.

*À la Nouvelle Orléans, ce 2 Septem. 1749.*



## LETTRE CXI.

*SUITE DE LA LOUISIANE.*

J'AI parcouru , Madame , tantôt à cheval , tantôt à pied , le plus souvent par eau , les pays situés entre le Mississipi & la riviere des Allibamons. J'ai d'abord suivi le cours du fleuve , depuis la Nouvelle Orléans , jusqu'à son embouchure dans le golphe du Mexique. A douze lieues de la mer le rivage est tellement nud & découvert , que l'on n'y voit que deux arbres assez éloignés l'un de l'autre. On nomme l'un l'arbre à la bouteille , & l'autre , la potence à Picard ; le premier , parce qu'on y trouva une bouteille qui pendoit à une de ses branches , & dans laquelle étoit une lettre qui marquoit à quelque voyageur , le lieu où ses compagnons étoient allés. A l'égard du second , on raconte qu'un nommé Picard , passant en bateau par cet endroit , dit que si jamais , il étoit con-

E ij

damné à être pendu , il choisiroit cet arbre pour sa potence.

Je côtoyai le golphe jusqu'à l'isle Dauphine , qui fut le premier établissement de la colonie Françoisse dans la Louisiane. Son ancien nom étoit l'isle Massacre , parce qu'en y arrivant , on y trouva beaucoup d'ossements. Je ne vous parle , ni de la Balise , ni du vieux & du nouveau Biloxi , postes établis par les François sur cette côte , & qui n'ont rien de remarquable. Le fort Louis de la Mobile , bâti sur la riviere de ce nom , est plus considérable ; il est construit en brique , & fortifié à quatre bastions , selon la maniere de M. de Vauban , avec des demi-lunes , un fossé , un chemin couvert & un glacis. On y voit un magasin , des casernes pour les soldats de la garnison qui est toujours assez nombreuse , & un pavillon pour le commandant. Cette place parut d'abord comme le chef-lieu de la colonie ; le gouverneur , l'ordonnateur , l'état-major y résidoient ; le conseil supérieur y tenoit ses séances. Les sauvages des environs , amis ou alliés des François , y viennent tous les ans

**LA LOUISIANE.** 101  
recevoir les présents que le roi leur  
fait distribuer par le gouverneur.

Le commandant de la Mobile me  
fit donner une pirogue & deux sau-  
vages , pour me conduire par eau au  
fort Toulouse , dans le pays des Alli-  
bamons ; il nous fallut voguer contre  
la rapidité du courant : & il y avoit  
des jours où nous ne faisions qu'une  
lieue. Je vis des cyprès si gros sur le  
bord de cette riviere , que dix hom-  
mes auroient peine à les embrasser ;  
ce qui prouve la bonté & la fertilité  
du terroir. Un seul de ces arbres sert  
à faire un bateau. Quand l'eau , par  
sa rapidité , en entraîne quelques-uns ,  
les Indiens prennent leur dimension  
pour la longueur & la grosseur ; ils  
mettent du feu sur celui qu'ils ont  
choisi ; & à mesure que l'arbre brûle ,  
ils enlèvent le charbon avec une pierre  
tranchante : & après qu'ils l'ont assez  
creusé , ils le mettent à flot.

Les Allibamons sont doux & affa-  
bles , leurs femmes vives & jolies ; ils  
vinrent me recevoir à mon débarque-  
ment , me donnerent la main , me pré-  
senterent le calumet , me demanderent  
le sujet de mon voyage , le temps que

E iij

j'avois mis en route , si je comptois rester chez eux bien long-temps , si j'avois une femme , des enfans , si le roi leur pere se portoit bien ? Ils m'apporteroient de la sagamité , des poulets d'inde rôtis , des grillades de chevreuil , des beignets frits dans de l'huile de noix , des œufs de poule & de tortue. La politesse de ces sauvages est de vous offrir des filles ; & quand il arrive chez eux des François qu'ils veulent distinguer , les chefs vont le matin haranguer le village. “ Jeunes gens , & vous ,  
 „ braves guerriers , allez à la chasse  
 „ pour faire vivre nos freres & nos  
 „ amis qui nous apportent nos besoins ;  
 „ & vous , jeunes filles , ne soyez ni  
 „ cruelles , ni ingrates de votre corps  
 „ envers les François , pour avoir de  
 „ leur sang ; prêtez - vous de bonne  
 „ grace à leurs embrassemens & à leurs  
 „ caresses : répondez-y de même : &  
 „ songez que par cette alliance nous  
 „ aurons de l'esprit comme eux , &  
 „ que nous ferons redoutés de nos  
 „ ennemis „.

Ces peuples sont aussi jaloux de leurs femmes , que prodigues de leurs filles. Si les premières sont surprises en adul-



tere , le moindre mal qui puisse leur arriver , est d'être répudiées , la plupart n'en font pas quittes pour cette légère punition ; mais il faut d'abord que le mari soit bien sûr de l'infidélité de son épouse , & qu'il l'ait , pour ainsi dire , prise sur le fait : alors il va trouver le chef , & lui raconte le cas avec toutes les circonstances. Quand le crime est bien constaté , le chef se fait apporter secrètement plusieurs faisceaux de verges , & indique une danse , où tout le monde , hommes , femmes , garçons & filles , sont obligés de se trouver sous peine d'amende , & il est rare que l'on y manque. Au moment où cette danse est le plus animée , on prend l'épouse infidelle , on la couche par terre , & on la frappe sur le dos & sur le ventre à coups de verges , jusqu'à ce que le sang jaillisse de toutes parts. Celui qui l'a séduite , éprouve le même traitement ; & quand ces malheureux ont été bien fustigés , on leur coupe les cheveux , & on les renvoie , en disant à l'un : voilà ta femme : & à l'autre , voilà ton mari. Ils sont les maîtres de s'épouser sur le champ ; mais ils ne peuvent plus res-

E iv

ter dans le village. Quand une femme a débauché le mari d'un autre , toutes les matrones s'assemblent entre elles , se munissent chacune d'un bâton , vont trouver la coupable , & ne lui font point de quartier. Toute la jeunesse du lieu s'assemble autour d'elles , & s'amuse long-temps de ce spectacle ; mais quand elle voit que le châtiment est poussé trop loin , elle ôte les bâtons des mains de ces furieuses , qui ne manqueroient pas d'assommer de coups la malheureuse victime de leur vengeance.

Les Allibamons élèvent durement leurs enfants : en hiver ils les plongent dans l'eau froide , lorsqu'ils sont encore à la mamelle ; & quand ils deviennent grands , ils les font coucher sur la dure. Les jeunes gens qui commencent à porter les armes se présentent d'eux-mêmes devant le chef de guerre ; il les exhorte à ne jamais avoir peur , à ne craindre ni l'eau , ni le fer , ni le feu , à supporter la faim avec confiance , & les malheurs avec fermeté. " C'est ainsi , leur dit-il , que vous serez des hommes , & que votre va-  
leur leur passera jusqu'aux enfants de vos

„enfants, à qui elle servira encore  
 „d'exemple „. Après qu'il leur a bien  
 échauffé l'imagination par de sembla-  
 bles discours, il leur fait des scarifi-  
 cations aux cuisses, à la poitrine, sur  
 le dos; & pour les endurcir toujours  
 de plus en plus, il leur donne de grands  
 coups de fouet qui leur enlève la peau;  
 après quoi ils vont prendre rang parmi  
 les guerriers. Lorsqu'ils se sont signa-  
 lés dans les combats, on les décore  
 de quelques figures gravées sur leur  
 chair, & dont ils se tiennent plus ho-  
 norés, qu'on ne l'est chez nous des  
 brevets & des grades militaires.

Les Anglois ont tenté plusieurs fois  
 de s'attacher les Allibamons, & de les  
 détourner de notre alliance. Ils ont  
 voulu combler de présents un de leurs  
 chefs, qui les a toujours rejetés comme  
 indignes de lui. Il étoit même déter-  
 miné à leur casser la tête, pour lui  
 en avoir fait la proposition, disant pour  
 raison, qu'il ne vouloit rien recevoir  
 de ces chiens d'ennemis de son pere,  
 le roi de France. Cet homme étoit dé-  
 coré d'une médaille d'argent, qu'il por-  
 toit toujours à son cou avec un cordon  
 de cuir. Il disoit à un officier François de

Ey

la garnison du fort Toulouse, qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât, après sa mort, avec l'image du monarque; que lui ayant toujours été fidele pendant sa vie, il espéroit lui tenir la main au pays des ames, où il comptoit le voir un jour.

“ Après que ce digne chef m'eut  
 „ exprimé ces beaux sentiments qui  
 „ partoient du cœur, me dit l'offi-  
 „ cier, je lui donnai une bouteille  
 „ d'eau-de-vie, pour boire à la santé de  
 „ son pere & à la mienne. Quelque-  
 „ fois une petite générosité faite à pro-  
 „ pos à ces peuples, produit un très-  
 „ grand effet. Par exemple, lorsque je  
 „ voulois leur témoigner l'amitié que  
 „ j'avois pour eux, j'ôtois ma chemise,  
 „ & je la leur donnois au nom de leur  
 „ pere qui avoit pitié d'eux. Il fait,  
 „ leur disois-je, sur le rapport du pa-  
 „ pier qui parle, que ses enfants sont  
 „ nuds; il veut qu'ils soient couverts.  
 „ Cette façon d'agir les touchoit sen-  
 „ siblement. Un d'eux me paroissoit  
 „ fort étonné que nous parlâssions aux  
 „ Anglois pendant la guerre, & il  
 „ m'avoua tout naturellement qu'il  
 „ avoit eu mille fois envie de leur cas-  
 „ ser la tête, comme à des chiens, qui

„ tuoient les François au Canada. Il  
 „ ajouta que chez eux on ne parle  
 „ aux ennemis que la hache sur la tête,  
 „ & qu'un homme convaincu d'avoir  
 „ entretenu le moindre commerce avec  
 „ eux , seroit punit comme traître à la  
 „ patrie. Ce peuple , continua l'officier ,  
 „ n'a point d'idée du système politique  
 „ qui regne parmi les puissances de  
 „ l'Europe. Les amis d'une nation  
 „ doivent , selon eux , entrer dans son  
 „ parti , lorsqu'elle est en guerre , &  
 „ n'avoir aucune espee de relation  
 „ avec ses ennemis „

L'officier dont je viens d'emprunter  
 les paroles jouit de la plus grande con-  
 sideration parmi les sauvages de cette  
 contrée. Il occupe depuis plusieurs an-  
 nées la place d'aide-major au fort Tou-  
 louse ; & je tiens de lui une infinité de  
 détails , dont vous me saurez gré de  
 vous faire part dans cette lettre. “ Il  
 „ y a , dit-il , entre les François & les  
 „ Allibamons , une convention mu-  
 „ tuelle , que si un François tue un sau-  
 „ vage , il faut que le meurtrier perde  
 „ la vie ; la même peine est décer-  
 „ née contre un Allibamon qui fait  
 „ mourir un François. Ce malheur

E.vj

„ arriva dans les commencements que  
 „ nous habitions ce pays. Un jeune sau-  
 „ vage tira un coup de fusil sur un soldat  
 „ de la garnison , le tua , & disparut.  
 „ Le commandant , voulant savoir ce  
 „ qu'étoit devenu le coupable , s'a-  
 „ dressa aux chefs de la nation. Ils ré-  
 „ pondirent que le jeune homme s'é-  
 „ toit réfugié chez les Chactas , peuple  
 „ de tout temps ennemi des François.  
 „ J'en suis fâché , reprit le comman-  
 „ dant ; mais le mort crie & demande  
 „ vengeance , le sang doit être vengé  
 „ par le sang. Je fais que l'assassin a en-  
 „ core sa mere , & puisque par sa fuite  
 „ il s'est dérobé au supplice , il faut que  
 „ cette femme périsse à sa place. Je ne  
 „ fais en cela que suivre vos usages ;  
 „ lorsqu'on vous tue quelqu'un , &  
 „ qu'on ne vous rend pas justice , vous  
 „ vous en prenez aux parents du cou-  
 „ pable. Le seul moyen d'entretenir  
 „ entre nous la bonne intelligence que  
 „ nous nous sommes jurée réciproque-  
 „ ment , c'est de ne pas vous opposer  
 „ à la punition des criminels. Il ne m'est  
 „ plus possible de prendre du repos ,  
 „ depuis la mort du brave guerrier que  
 „ je viens de perdre ; toutes les nuits

„ il me crie : vengez mon sang ; vengez-  
 „ vous ; vengez l'honneur des François.

„ Ces bonnes gens firent tous leurs  
 „ efforts pour fléchir le commandant ;  
 „ ils lui offrirent beaucoup de pellete-  
 „ ries , & des chevaux chargés de toutes  
 „ sortes de butin. Rien ne fut capable  
 „ de lui faire changer de résolution ; il  
 „ refusa ces présents ; & les sauvages ,  
 „ voyant qu'ils ne pouvoient le gagner ,  
 „ tinrent conseil , & commanderent  
 „ huit hommes , pour aller enlever la  
 „ mere du meurtrier. Cette femme sur-  
 „ prise , se laissa conduire toute éplo-  
 „ rée. Les parents suivoient d'un air  
 „ triste ; & voyant qu'il n'y avoit point  
 „ de grace à obtenir pour la mere , l'un  
 „ d'eux dit au chef de la troupe : at-  
 „ tendez encore quelque temps ; ma  
 „ belle-mere est innocente ; je vais cher-  
 „ cher le vrai coupable. En effet , il l'a-  
 „ mena dans l'assemblée où étoit le  
 „ commandant. Voilà , dit-il , le cri-  
 „ minel que tu demandes ; fais-en ce  
 „ que tu voudras présentement. Le  
 „ commandant répondit que c'étoit à  
 „ eux à lui rendre justice ; & à l'instant  
 „ on lui cassa la tête.

„ Après cette exécution , les anciens

## 110 LA LOUISIANE.

„ exhorterent les jeunes gens à ne ja-  
 „ mais se brouiller avec les François ;  
 „ parce que s'il leur arrivoit de perdre  
 „ l'esprit jusqu'à leur ôter la vie, ils su-  
 „ broient le même supplice. Ils présen-  
 „ terent ensuite le calumet au comman-  
 „ dant , qui fuma , en signe d'amnistie ;  
 „ tous nos soldats fumerent après lui ;  
 „ & le chef des sauvages prenant la  
 „ parole, adressa ce discours aux jeu-  
 „ nes guerriers. Le ciel est beau ; le  
 „ soleil est sans tache : le temps est se-  
 „ rein ; tout est tranquille sur la surface  
 „ de la terre. Le sang humain ne doit  
 „ point y être répandu. Il faut prier  
 „ l'esprit de paix de la conserver pure  
 „ & sans tache , entre les nations qui  
 „ nous environnent. Nous ne devons  
 „ nous occuper maintenant qu'à faire  
 „ la guerre aux tigres , aux ours , aux  
 „ loups , aux cerfs & aux chevreuils ,  
 „ pour avoir leur peau , afin de com-  
 „ mercer avec nos freres & nos bons  
 „ amis les François.

„ Les Allibamons trafiquent aussi  
 „ avec les Anglois & les Espagnols ,  
 „ mais ils n'aiment point ces derniers ,  
 „ & leur déclarent volontiers la guerre,  
 „ à cause des traitements cruels qu'ils



## LA LOUISIANE. 117

„ ont fait éprouver aux sauvages du  
„ Mexique. Ils disent que les Espagnols,  
„ qu'ils appellent des guerriers de feu ,  
„ parce qu'ils se sont servis les premiers  
„ de fusils & de canons dans leur pays ,  
„ en passant par leurs terres , y ont  
„ commis des excès inouis. Aussi, depuis  
„ cette époque , leurs ancêtres ont-ils  
„ toujours recommandé , de pere en  
„ fils , de venger le sang répandu sans  
„ sujet , & contre tous les principes  
„ de l'équité naturelle & du droit des  
„ gens. Lorsque je leur disois que le  
„ grand chef des Espagnols , qui régnoit  
„ alors , avoit défavoué tout le mal  
„ que ses généraux avoient commis  
„ contre son intention : pourquoi donc ,  
„ me répondoient-ils , ne leur faisoit-  
„ il pas couper la tête ? Cet exemple  
„ de sévérité & de justice auroit en  
„ partie satisfait les peuples , que ces  
„ hommes de feu avoient traités si in-  
„ dignement , ,.

Pendant mon séjour au fort Tou-  
louse , accompagné des officiers de la  
garnison , je faisois de fréquents voyages  
chez les Mobilens , les Chaëtas , les  
Yazoux , les Apalaches , & autres In-  
diens des contrées voisines ; & par-tout

## 112 LA LOUISIANE.

je remarquai les mêmes mœurs, les mêmes usages, le même génie, la même façon de vivre des autres sauvages. C'étoient toujours des hommes rustres & grossiers, vivant dans leurs cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons; ne connoissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillements; soumis, sans savoir pourquoi, à un chef à qui ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent; se rassemblant quelquefois dans une espece de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; quittant leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire casser la tête dans une terre étrangère, & à tuer leurs semblables, &c.

Malgré cette conformité universelle de coutumes & de caracteres, il y a cependant, chez les Chactas, certains usages particuliers, que je n'avois pas vu observer chez d'autres sauvages. Si une femme mariée est convaincue d'infidélité, on la fait *passer par la prairie*: c'est l'expression dont ils se servent, pour dire qu'elle doit souffrir que les jeunes

gens , & les vieillards même , s'ils le peuvent , fatisfassent sur elle tour à tour leur brutalité. Les Chaëtas ne punissent pas autrement l'adultere ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que la femme coupable , qui , comme vous croyez bien , ne manque jamais d'être répudiée , ne laisse pas quelquefois de trouver un homme qui l'épouse ; alléguant pour excuse , qu'après cette infamie , elle doit être dégoûtée du commerce criminel , & qu'elle sera plus sage à l'avenir ; mais elle n'en est pas moins déshonorée , & le nouveau mari regardé comme un lâche. Chez ce même peuple les meres n'ont pas la liberté de corriger leurs fils ; elles n'ont d'autorité que sur les filles. Si elles s'avisent de battre un garçon , elles recevraient de vives réprimandes , & seroient battues à leur tour. Mais si l'enfant leur manque , elles le menent chez un vieillard , qui , pour le punir , lui jette de l'eau au visage.

Un des officiers qui m'accompagnoient chez les Chaëtas , m'a raconté une aventure tragique , qui s'est passée sous ses yeux , & dont le récit doit vous intéresser : c'est un événement héroïque , qui met le comble à la générosité hu-

maine , & que je vous rends tel qu'il m'a été présenté. " Un Chactas parloit , un jour fort mal des François , & , disoit que les Collapissas ses voisins , étoient leurs chiens , c'est - à - dire , leurs esclaves. Un de ceux-ci , indigné de ces injures , le tua , & se retira à la Nouvelle Orléans. La nation des Chactas voulut en tirer vengeance , & envoya des députés au gouverneur pour redemander le coupable. Elle refusa tous les présents qu'on offrit pour assoupir cette affaire , & menaça de brûler le village des Collapissas , si on différoit de lui livrer l'assassin. On fut donc obligé de le remettre entre leurs mains. Un officier François se chargea de cette commission , & le meurtrier fut conduit près de l'endroit où le crime venoit d'être commis. Les Chactas assemblés reçurent leur victime en présence des Collapissas , qui s'étoient rendus au même lieu. Le criminel harangua debout , suivant l'usage de ces peuples , & dit : je suis un homme ; c'est-à-dire , je ne crains point la mort ; mais je plains le sort d'une femme & de quatre enfants que

„ je laisse après moi dans un âge fort tendre : je plains mon pere & ma mere qui  
 „ sont vieux , & que je faisois subsister  
 „ par ma chasse. Je les recommande  
 „ aux François , puisque c'est pour avoir  
 „ pris leur parti que je suis sacrifié.

„ A peine eut-il fini ce discours ,  
 „ que son pere qui étoit présent , se  
 „ leva , s'avança au milieu de l'assemblée des deux nations , & parla ainsi :  
 „ C'est avec justice que mon fils meurt ;  
 „ mais étant jeune & vigoureux , il est  
 „ plus capable que moi de nourrir sa  
 „ femme , sa mere & quatre jeunes  
 „ enfants. Il est donc nécessaire qu'il  
 „ reste sur la terre pour en prendre  
 „ soin : quant à moi , qui suis sur la fin  
 „ de ma carrière , j'ai vécu assez ; je  
 „ souhaite même que mon fils vienne  
 „ à mon âge , pour élever mes petits-  
 „ enfants. Je ne suis plus bon à rien ;  
 „ quelques années de plus ou de moins  
 „ me sont indifférentes. J'ai vécu en  
 „ homme ; je veux mourir de même ;  
 „ c'est pourquoi je vais prendre sa  
 „ place. Toute la famille du vieillard  
 „ fondeoit en larmes autour de lui , &  
 „ l'embrassoit. Il prit ses petits-en-  
 „ fants dans ses bras , les présenta aux

## 116 LA LOUISIANE.

„ François , & leur recommanda de  
 „ nous être toujours attachés. Il s'a-  
 „ vança ensuite vers les parents du mort,  
 „ & leur offrit sa tête ; elle fut acceptée.  
 „ Ces sortes d'échanges , sont ordinaires  
 „ chez les sauvages ; il n'est pas néces-  
 „ faire que le coupable soit sacrifié ; il  
 „ suffit que ce soit un de ses parents, ou  
 „ même un homme de sa nation. Le  
 „ vieillard , s'étendit sur un tronc d'ar-  
 „ bre , & on lui fit sauter la tête d'un  
 „ coup de hache. Tout fut assoupi par  
 „ cette mort. Le jeune homme fut con-  
 „ traint de livrer la tête de son pere , &  
 „ en la ramassant , il lui adressa ces mots :  
 „ pardonne-moi ta mort , & souviens-  
 „ toi de ton fils dans le pays des ames.  
 „ Tous les François qui assisterent à  
 „ cette tragédie , furent attendris jus-  
 „ qu'aux larmes , en admirant la con-  
 „ stance héroïque du vieillard. Les Chac-  
 „ tas prirent la tête , la mirent au bout  
 „ d'une perche , & l'emportèrent com-  
 „ me un trophée dans leur village „.

Du pays des Chaëtas, je revins au fort  
 Louis de la Mobile , dans le dessein de  
 m'embarquer sur la riviere de ce nom ,  
 pour regagner le golphe du Mexique. Je  
 trouvai, en arrivant dans ce fort, M. de

Belle-Île, chevalier de saint Louis, qui exerçoit les fonctions de major-général des troupes de la marine à la Louisiane. L'histoire de cet officier faisoit grand bruit en France, lorsque je quittai le royaume, & comme je desirois fort de la savoir de lui-même, je fus charmé que le hasard me procurât l'occasion de la lui entendre raconter.

„ J'étois, me dit-il, un de ceux qui, en 1719, furent destinés au service de cette colonie. Je m'embarquai, avec d'autres officiers, au port de l'Orient; & notre vaisseau fut porté par des vents contraires à la baie S. Bernard, dans le golphe du Mexique. Je descendis à terre avec la chaloupe; & pendant qu'elle faisoit des voyages à bord, pour y transporter de l'eau douce, je me mis à chasser avec quatre de mes camarades. La provision fut faite avant que nous fussions de retour. Le capitaine impatient leva l'ancre, & nous abandonna à notre destinée. Le vaisseau partit; & lorsque nous revînmes sur le rivage, nous ne revîmes plus ni le navire, ni la chaloupe. Je vous laisse à penser quel fut notre désespoir, de

nous voir dans un pays inconnu , sur une côte déserte, ou peut-être habitée par des anthropophages. Nous passâmes plusieurs jours dans cette situation , ne vivant que d'insectes & de mauvaises herbes. Nous avions avec nous un jeune chien de chasse , qui m'étoit fort attaché : la faim nous dévorait ; mes camarades furent tentés de le tuer pour s'en nourrir pendant quelques jours : je leur en fis le sacrifice. Un de mes compagnons saisit l'animal ; mais voulant lui donner un coup de couteau , il se trouva si foible , que le chien s'échappa de ses mains , & gagna le bois. Les quatre officiers , périrent de faim les uns après les autres ; & il n'y eut que la force de mon tempérament , qui me fit survivre à ces malheureux. Exténué de lassitude & de besoin , je m'enfonçai dans la forêt , vivant des insectes que je trouvois sur des bois pourris.

„ Quelques jours après la mort de mes compagnons , j'aperçus de loin mon chien qui tenoit dans sa gueule un rat de bois , & vint à moi avec de grandes démonstrations de joie.



pour me faire part de sa proie. Ces rats , assez bons à manger , sont de la grosseur d'un cochon de lait. Après m'en être régalé , je fis un petit retranchement au pied d'un arbre , pour me garantir , pendant la nuit , des bêtes féroces ; & mon chien faisoit la garde à côté de moi. En parcourant la forêt , je remarquai des traces d'hommes ; je les suivis jusques sur le bord d'une riviere , & là je trouvai une pirogue , dont je me servis pour la traverser. J'arrivai chez les Attakapas , nation sauvage & barbare , dont le nom indique le caractère ; car il signifie mangeurs d'hommes. Je les trouvai occupés à boucaner de la chair humaine ; mais ma maigreur me sauva la vie. Ils se contenterent de me dépouiller , & partagerent entre eux mes vêtements. Ils me conduisirent ensuite dans leur village , où une veuve déjà sur le retour me prit pour son esclave. On voulut me faire participer aux mets détestables dont ces peuples se nourrissent ; mais je préfèrai du poisson , que je mangeai avec avidité. Peu-à-

peu je commençai à reprendre des forces ; mais j'étois d'une tristesse extrême, appréhendant toujours que mes hôtes ne me sacrifiaient à leurs dieux , & ne fissent ensuite un régal de ma chair. Mon imagination étoit frappée du spectacle terrible de ces barbares, qui faisoient des festins de leurs prisonniers. Ils tinrent conseil , & le résultat fut , qu'il y auroit de la lâcheté à égorger un homme qui n'étoit point venu chez eux pour leur faire du mal , mais pour leur demander l'hospitalité.

„ J'étois jeune & vigoureux : je m'acquittai très-bien de mon devoir d'esclave ; & je parvins à captiver les bonnes grâces de ma patronne, qui m'adopta , me mit en liberté ; & je fus alors réputé homme de la nation. Ayant été conduit à la guerre, mon adresse & mon courage me firent estimer. Un jour que nous étions en marche, pressé par la faim , je demandai des aliments. On me donna un morceau de chair humaine, qu'on fit passer pour du chevreuil : j'en mangeai sans le savoir , & un sauvage me dit ensuite :

tu faisois autrefois le difficile ; mais présentement , tu manges de l'homme comme nous. Ces paroles me firent rendre tout ce que j'avois pris.

„ Deux ans après mon arrivée chez les Attakapas , il vint des députés d'une nation voisine. Parmi eux il s'en trouva qui avoient vu des François ; ils en parlerent ; & j'entendis leur conversation. J'avois conservé par hasard , dans une boîte , m'a commission d'officier. Je pris une plume de corbeau ; je fis de l'encre avec du noir de fumée ; & j'écrivis ces mots sur le revers de mon brevet : Au premier chef des hommes blancs. Je suis un tel , qui a été abandonné à la baie saint Bernard. Mes camarades sont morts de faim & de misère à ma vue. Je suis captif chez les Attakapas.

„ Je remis ce papier à un sauvage , en l'assurant que c'étoit de l'étoffe parlante , & que s'il la portoit à un chef de François , il seroit bien reçu. L'indien partit ; ses camarades voulurent lui ôter cet écrit ; il leur échappa en traversant une rivière à la nage , tenant une main hors de l'eau , pour ne pas mouiller la lettre. Il fit

cent cinquante lieues dans les terres, & arriva au poste des François. Le courier leur remit le papier ; ils reçurent très-bien le porteur, le comblèrent de présents, & se mirent à pleurer à la manière des sauvages. Ceux-ci leur demandèrent ce qu'ils avoient ; ils répondirent qu'ils regrettoient leur frere qui, depuis deux ans, étoit captif chez les Attakapas. Les Indiens s'offrirent de venir me chercher ; & celui qui avoit porté ma lettre, s'engagea à les conduire. Ils partirent sur le champ au nombre de dix, montés sur de bons chevaux, & armés de fusils. En arrivant, ils s'annoncerent par le bruit de plusieurs décharges, que les Attakapas prirent pour le tonnerre. Ils me donnerent une lettre, dans laquelle on me disoit de ne rien craindre avec ces sauvages, & de me livrer à eux avec confiance. Les Attakapas épouvantés des coups de fusils ; n'osèrent s'opposer à mon enlèvement ; & je montai à cheval, sans aucune résistance de leur part.

„ La femme qui m'avoit adopté, fondeit en larmes ; & j'eus toutes les

peines du monde à m'arracher de ses bras. Les sauvages qui me ramenerent , furent récompensés ; les Attakapas reçurent un présent de M. de Bienville , qui étoit alors gouverneur de la Louisiane , & lui envoyèrent des députés , parmi lesquels je fus aussi charmé que surpris , de retrouver ma vieille maîtresse. Ils venoient remercier le gouverneur , & faire alliance avec les François. Le chef de l'ambassade adressant ce discours à M. de Bienville , lui dit en me montrant : le blanc que tu vois , mon pere , est ta chair & ton sang. Il nous avoit été uni par adoption ; ses freres sont morts de faim ; s'ils eussent été rencontrés plutôt par ma nation , ils vivroient encore , & auroient joui des mêmes prérogatives.

„ Depuis cette époque , ces peuples nous ont toujours traités humainement , & nous leur avons fait abandonner la barbare coutume de manger de la chair humaine. Quand ils viennent à la nouvelle Orléans , ils sont bien reçus , en reconnoissance du bon traitement qu'ils m'ont fait dans leur pays ; car , sans eux , j'aurois peut être

subi le malheureux sort de mes camarades,,.

En parcourant , Madame , les différentes contrées de la Louisiane , je ne négligeois pas d'observer les productions particulieres , & le climat propre de chaque pays. Je remarquai d'abord , que dans toute la partie méridionale , l'air est assez mal sain , à cause de l'inondation du fleuve qui se déborde régulièrement tous les ans , depuis la fin de mars jusqu'à la saint-Jean. Ainsi dans tout cet espace de terrain , c'est-à-dire , depuis la mer jusqu'au fort qu'on appelle la Pointe Coupée , on ne trouve que des lacs & des marais , dans les forêts immenses dont ces terres sont couvertes. Dans presque tous les pays , le bord des rivières est l'endroit le plus bas ; ici au contraire c'est le lieu le plus élevé. Du fleuve à l'entrée de ces forêts , il y a jusqu'à vingt pieds de pente. Veut-on arroser la terre dans les temps secs ? On fait une saignée à la rivière , & une digue à l'extrémité du fossé ; en peu de temps elle est couverte d'eau. Pour pratiquer un moulin , il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière , & l'eau coule jusqu'à la mer.

L'été commence ici au mois de mars, & dure jusqu'au mois de septembre. Les chaleurs y sont excessives, & les orages très-fréquents. Le tonnerre y est d'autant plus effrayant, que le pays n'étant composé que de bois, de collines & de bas fonds, les éclats répétés par les échos, semblent être continuels. Une autre incommodité de cette saison, sont les coups de soleil, vifs & ardents, auxquels on est fréquemment exposé. Plusieurs personnes en meurent; d'autres perdent la peau dans l'endroit où elles ont été frappées: cependant, si l'on est secouru dans le moment, il est facile d'y apporter remède. Si c'est sur la tête qu'on a reçu le coup, on prend un gobelet plein d'eau fraîche; & sans en répandre, on le renverse sur la partie lésée, en le serrant fortement, crainte que l'eau ne s'épanche. L'ardeur du mal la fait bouillir dans le verre; ce qui apaise le feu, & diminue la douleur, qui ne manque jamais d'accompagner cet accident. On prétend que certaines plantes appliquées sur le front, ont la vertu d'arrêter l'inflammation, & de produire une guérison encore plus prompte.

On trouve à la Louisiane, les mêmes

F iij

fruits & les mêmes légumes qu'en Europe. Au mois de juin, on commence à manger le raisin, qui est alors parfaitement mûr; & si au mois de juillet on tailloit de nouveau la vigne, comme on fait au mois de janvier, on prétend qu'elle repousseroit non-seulement de nouvelles branches, mais même du fruit qui seroit bon à manger en octobre: c'est une expérience, m'a-t-on dit, qu'on a faite plusieurs fois, & qui a toujours réussi. Il croît aussi communément dans les bois, & même sur les bords du Mississipi, des seps de vignes, qui, sans soin & sans culture, portent du raisin blanc & noir, mais d'un goût piquant & fort aigre: il n'est propre qu'à faire du verjus. On voit enfin une autre espèce de vigne rampante, qui, au lieu de grappes, porte des grains séparés, gros comme une mirabelle. Le goût en est assez agréable.

Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, & dont les habitants font le plus d'usage, est une espèce de pomme de terre, que l'on appelle patate. Il s'en trouve de la grosseur de la jambe, & longues d'un demi-pied. Quelques-unes pèsent plus de huit livres. D'autres



Sont rondes ; car on en voit de toutes sortes d'especes. C'est une très - bonne nourriture pour les esclaves , un fruit même qui se sert sur les bonnes tables parmi les François , & un passe-temps en hiver pour les soldats, qui , lorsqu'ils sont de garde , s'amusent à les faire cuire sous la cendre. Elles ont alors le même goût qu'une pomme cuite. Quelques personnes en tirent de l'eau-de-vie ; d'autres en font une boisson presque aussi bonne que le cidre.

Dans les bois & les forêts immenses, dont ce pays est couvert , on rencontre des cantons entiers & très-vastes , remplis de roseaux. Après avoir défriché un terrain qui en est planté , après y avoir mis le feu pour le nettoyer , les fouches repoussent de côté & d'autre , plusieurs rejetons qu'il est facile d'arracher avec la main. On en fait des bottes qui, étant cuites à l'eau & égouttées , se servent comme de véritables asperges à la sauce blanche ou à l'huile, avec cette seule différence qu'on n'en mange que le blanc. Leur graine ressemble à de l'avoine ; & dans les temps de disette , les esclaves negres en font

du pain. Enfin, des racines de ces roseaux on tire ces jolies badines qu'on apporta en France dans les commencements de la colonie, & qui y furent si fort à la mode.

Le goudron, cette matiere si recherchée pour la marine, est une des productions les plus utiles de la Louisiane. C'est ordinairement vers le bas du fleuve, & le long des côtes de la mer, qu'on en trouve le plus; parce que c'est dans ces cantons, que les pins croissent en plus grande abondance. Lorsqu'on a de ces arbres un nombre suffisant, & la qualité requise, on les scie par tronçons, de la longueur de vingt ou vingt-quatre pouces. On les fend par petits éclats; & l'on creuse, sur le terrain, un quarré de la grandeur de quatre à cinq pieds, & de cinq ou six pouces de profondeur. D'un de ses côtés, part un canal qui va se rendre à une fosse assez large. On met sur le quarré une grille de fer, sur laquelle on arrange en croix les morceaux de bois de pin, coupés comme je viens de dire. On élève ainsi une grande & haute pyramide; & quand elle est dressée, on y met le feu par le haut.

En consumant le bois, le feu fond la graisse dont il est pénétré. Le goudron liquide tombe dans le quarré, & de-là s'écoule, par le canal, dans la fosse destinée à le recevoir.

Je ne dois pas oublier, Madame, de vous parler d'une espece de mousse, qui s'engendre dans les branches de presque tous les arbres de ce pays. Les François l'ont appelée, par dérision, *barbe Espagnole*; & les Espagnols, *per-ruque Françoise*. On l'emploie à une infinité d'usages; fraîchement cueillie, elle sert de foin aux bestiaux; & les médecins des sauvages en usent pour la guérison de leurs malades. Ils font d'abord dresser, dans la cabane, un lit élevé de terre d'environ un pied & demi, sur leque lils étendent de cette mousse de l'épaisseur d'un demi-pied. Ils placent le malade nud sur ce matelas, lui couvrent tout le corps de cette même mousse, de façon qu'il n'y a que sa tête qui paroisse. Alors ils mettent sous le lit, des charbons ardents, qu'ils étouffent avec des herbes qu'ils ont fait bouillir, & l'entourent de couvertures. La fumée de ces herbes excite, dans le malade, une sueur abondante, qui lui

F v

procure souvent une entière guérison. Tel est l'usage qu'on fait de la barbe Espagnole lorsqu'elle est fraîche. Elle n'est pas moins utile quand elle est sèche. On la pétrit avec de la terre glaise ; & l'on en fait du torchis qui sert à former & à fortifier les cabanes. En la mettant à la lessive , comme du linge , après l'avoir bien battue pour en ôter toute la poussière , on l'emploie comme du crin , sur lequel elle a cet avantage , qu'elle ne se corrompt ni ne se pourrit jamais.

De tous les animaux terrestres qui vivent dans cette province , l'ours est regardé comme un des plus utiles , à cause de la quantité d'huile qu'on retire de sa graisse. On la ramasse dans des cruches de terre , ou dans des vessies. Un seul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Les sauvages en vendent beaucoup aux François ; elle est très-belle , très-saine , sans aucun mauvais goût , & peut également servir aux ragoûts , pour la friture , & dans la salade. Elle ne se fige guere que dans les grands froids ; elle est alors d'une blancheur à

éblouir ; & on la mange sur le pain en guise de beurre.

Au lieu de cavernes , ce sont des creux d'arbres , que les ours choisissent ici pour retraite ; & ces demeures sont quelquefois élevées de terre de plus de trente pieds. A la fin de mars les femelles de ces animaux font leurs petits ; & c'est le temps que choisissent les sauvages pour leur rendre visite. Pour les découvrir , ils parcourent les bois , examinant si sur l'écorce des arbres , ils ne remarqueront point l'empreinte de leurs griffes. Ils ne se contentent pas de cet indice ; & pour s'assurer davantage , ils contrefont le cri des jeunes ours , qui est celui d'un petit enfant. La mere entendant pleurer au-dessous d'elle , & croyant qu'un de ses oursons se laisse tomber , met la tête hors de son trou , & se décele ainsi d'elle-même. Alors les sauvages , pour la déloger , grimpent sur l'arbre le plus voisin , se mettent à califourchon sur une branche , à la hauteur du trou ; & avec une grande canne , au bout de laquelle est attachée une meche enflammée , ils mettent le feu à la paille & aux feuilles seches , qui servent de lit à l'animal. La

bête effrayée prend le parti de démié-  
nager. Elle le fait à reculons , montrant  
de temps en temps les dents à ses ennemis  
qui l'attendent sous l'arbre. Ils ne lui  
donnent pas le temps de descendre ;  
car dès qu'elle est à portée d'eux , ils  
l'assomment , ou lui tirent un coup de  
fusil. Les petits voulant imiter leur  
mere , descendent après elle ; mais à  
peine ils approchent de terre qu'on  
leur passe une corde au col , & qu'on  
les prend pour les apprivoiser.

Les habitants de la Louisiane ont aussi  
une façon particuliere de tuer les che-  
vreuils. Ils se munissent d'une tête de cet  
animal , à laquelle la peau tient encore.  
Si-tôt que le chasseur apperçoit le gi-  
bier , il se cache de buisson en buisson ,  
jusqu'à ce qu'il soit assez près de la bête  
pour la tirer. Mais s'il la voit secouer  
la tête , ce qui marque qu'elle va faire  
quelques cabrioles , ou courir plus  
loin , il contrefait son cri , & l'attire  
auprès de lui. Il présente alors la tête  
qu'il tient en sa main , & lui fait faire  
le mouvement d'un chevreuil qui  
broute , & qui regarde de côté & d'au-  
tre. Pendant ce temps-là il demeure  
toujours caché derriere les buissons ,

jusqu'à ce que l'animal se soit approché à la portée du fusil ; & pour peu que le chasseur le voie en flanc , il le tire au défaut de l'épaule.

Les crocodiles ne sont pas moins communs dans le Mississipi , que dans le Nil ; & , si l'on en croit quelques personnes , ils sont tout aussi dangereux. On prétend que s'ils rencontrent un homme dormant sur la terre , ils l'entraînent dans l'eau & le mangent. On m'a cité l'exemple d'un chirurgien nommé Aubert , frere d'un jouaillier de Paris du même nom , qui , se baignant dans le fleuve , fut dévoré par un crocodile. Cependant d'autres disent que cet animal est fort poltron , & se sauve dès qu'on le poursuit ; qu'un enfant le fait fuir avec une baguette , & que des femmes en ont assommé avec de simples bâtons. Les sauvages mangent de sa chair , qui approche assez de celle du bœuf ; mais il faut pour cela que le crocodile soit encore jeune , autrement il a une odeur de musc qui suffoque ; l'air même en est infecté quand on le tue hors de l'eau.

Les autres animaux singuliers que

j'ai vus à la Louifiane , font des grenouilles groffes comme des cabris, dont les yeux font auffi grands que ceux d'un bœuf , & le croaffement auffi fort que le beuglement d'un taureau.

Les voyageurs ont les oreilles charmées par le ramage de l'oifeau qu'on appelle le moqueur , qui fe plaît à leur compagnie. On diroit qu'il cherche à leur faire oublier les fatigues du chemin. Si-tôt qu'il les voit paroître , il fe perche auprès d'eux , & chante agréablement , en volant de diftance en diftance , pour ne pas les quitter. Son amufement eft de contrefaire les autres oifeaux, & de miauler comme les chats. Il entre dans les villes & les habitations, lorsqu'on y joue de quelque instrument ; & comme il eft enchanté , il fe joint au concert , en imitant les différens tons de la mufique. Il eft de la groffeur du fanfonnet, & s'apprivoife aifément lorsqu'il eft encore jeune.

Je ne vous ai pas nommé, Madame, tous les habitants naturels de la Louifiane. Souvent une feule bourgade comprend toute une nation : mais , je le répète , fous des noms divers , ils



ont presque tous les mêmes mœurs. Voici les différents traits qui acheveront de vous faire connoître les usages de certaines contrées.

Quiconque a tué un chien aux ennemis , est reçu dans l'ordre des guerriers ; mais il faut qu'il'en apporte la chevelure , c'est-à-dire , la peau de la tête ; car on n'en est pas toujours cru sur sa parole.

Les filles se louent volontiers aux François , en qualité d'esclaves & de maîtresses tout ensemble : pour la valeur de douze à quinze francs, elles demeurent avec eux l'espace d'un mois. Elles ne trouvent pas extraordinaire qu'on les quitte pour en prendre d'autres ; & elles-mêmes passent successivement à plusieurs hommes , ce qui n'empêche pas qu'elles ne parviennent encore facilement à s'établir ; & alors elles se contentent de leurs maris , auxquels elles sont communément très-fidelles.

Lorsqu'un sauvage arrive dans une maison , si on lui présente du pain , il ne manque point , avant de le manger , d'en casser quatre petits morceaux , qu'il jette vers les quatre parties du monde : demandez-lui en la rai-

son ? il vous répondra que c'est l'usage.

On peut considérer chez les Indiens , comme dans toutes les nations de la terre , deux especes d'hommes , dont les uns semblent nés pour commander , & jouir de tous les honneurs ; les autres , pour obéir & ramper dans l'obscurité. Les premiers , chez les sauvages de la Louisiane , prennent la qualité de soleils , de chefs , de nobles & de considérés. Les autres composent le peuple , & s'appellent *puants*. Quand le chef leur parle , ils hurlent neuf fois pour lui applaudir. C'est dans cet ordre qu'il est obligé de se marier , parce qu'à sa mort , ses épouses étant condamnées à le suivre dans l'autre monde , les femmes soleils ne sont pas curieuses d'une alliance qui les soumettroit à cette loi. Ses enfants , comme je l'ai dit , ne succèdent point à son autorité , & n'ont que la qualité de nobles ; ses petits enfants ne sont que des *considérés* ; & ses arriere-petits fils retombent dans la classe des puants. Il y a des moyens , par lesquels un homme de cet ordre peut s'élever au rang de considéré. Un des plus ordinaires , est de se rendre fameux par quelque

action de bravoure. La seule chevelure d'un ennemi suffit pour lui mériter cet honneur. On y parvient encore par une autre voie à la mort du grand chef : un puant qui a un fils ou une fille à la mamelle, se rend dans la cabane du défunt ; & là, tordant le cou à son enfant, il le jette aux pieds du chef mort, comme une victime qu'il immole aux mânes de son maître. Après ce sacrifice barbare, il se tient debout, tout le jour, devant le corps, sans prendre de nourriture ; mais lorsque le soleil est couché, il sort de la cabane, & reçoit les compliments de tous les considérés, au nombre desquels il vient d'être agrégé par une cérémonie aussi bizarre que cruelle.

Comme on distingue ici les grands & le peuple, chacun de ces deux ordres a aussi une langue qui lui est particulière. Pour signifier une même chose, les uns & les autres se servent de mots qui n'ont aucune ressemblance. Il y a par-tout un idiome commun, qui s'entend & se parle par toutes les nations de la Louisiane. Lorsqu'on le fait, on peut voyager dans toute la province, sans avoir besoin d'interprete.

Cette langue est celle de la Mobile.

Après avoir parcouru les principales contrées du Canada & de la Louisiane, je crois pouvoir dire que ce dernier pays l'emporte sur l'autre à tous égards. Situé dans un climat délicieux, la température de l'air, la bonté du terrain, la multitude des rivières dont il est arrosé, le rendent le plus agréable & le plus fertile de l'Amérique septentrionale. Ce n'est presque qu'une plaine continue, couverte de bois & de riches pâturages. Les François en tirent du riz, du froment, du coton, de l'indigo, & du bois qu'ils transportent dans leurs îles. Mais comme les bancs de sable qui se trouvent à l'entrée du Mississipi, empêchent les gros vaisseaux d'y aborder, ces peuples, qui n'ont pas la facilité de s'enrichir, vivent dans la médiocrité. Il est vrai que cette même cause contribue à leur sûreté; car il est également difficile de les attaquer. S'ils pouvoient ouvrir une communication entre ce pays & le Canada, & confiner les Anglois entre leurs montagnes & la mer, la Louisiane changeroit entièrement de face; elle fourniroit à nos colonies du bois de construction, des

mâts , des chevaux , & des vivres de toute espece. Le peu d'attention qu'on y a portée jusqu'à présent , a , pour ainsi dire , lié les bras à l'industrie des habitants. D'ailleurs le souvenir de la funeste fin des malheureux que l'on y fit passer dans le temps du systême , retient le François , & lui fait préférer tout autre pays pour y faire fortune. Celui-ci a dans son sein le 'germe de grandes richesses , & ne demande , pour les livrer , que des bras qui sillonnent la terre , toute disposée à payer au centuple les soins du cultivateur.

Je suis , &c.

*À la Nouvelle Orléans, ce 16 Octobre 1749.*



## L E T T R E C X I V .

*L E M E X I Q U E .*

**A**Ce mot , Madame , que de contrastes étonnants viennent s'offrir à votre imagination ! La découverte d'un nouveau monde , dont on ignoroit l'existence , & qui l'emporte sur l'ancien par la richesse de ses productions ; le simple secrétaire d'un gouverneur de Cuba , qui , avec cinq ou six cents hommes , quelques pièces de campagne , & une jeune Indienne , dont il fait à la fois sa maîtresse , son interprète & son conseil , va subjuguier le plus puissant état de l'Amérique ; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté , l'avarice tendant au même but , & partageant les mêmes succès ; la surprise muette des peuples d'un nouvel hémisphère , à la vue de ces maisons flottantes & animées , qu'ils prennent pour des monstres souverains des vents & des eaux ; leur saisissement , lorsqu'ils entendent , pour la première fois , le fracas meurtrier de notre

artillerie ; leur frayeur à la vue des chevaux & des cavaliers , qu'ils se figurent ne former qu'un seul être ; les préjugés qui leur persuadent que les Espagnols sont des dieux , mais que les dieux des Mexicains ne sont point inférieurs à ceux des Espagnols ; des millions d'hommes vaincus par une poignée d'étrangers ; ces étrangers qui , sans résistance , malgré les défenses du souverain , entrent dans sa capitale , & en font un désert pour s'en assurer la possession ; ce vaste continent , que le manque de fer a soumis aux Européens , & dont les habitants, accablés d'opprobre & de misère , au milieu de leurs riches métaux , reprochent au ciel en pleurant , les trésors qu'il leur a prodigués : enfin un monarque sur son trône , jugé par des inconnus , au nom d'un monarque étranger : est-il une ame que tant de merveilles trouvent insensible , & qui se refuse à l'admiration qu'elles méritent ? Le contraste des armes , des usages , des mœurs , des opinions , des loix , de la religion , tout agrandit ici la sphere de nos idées , & doit diminuer celle de nos préjugés. L'antiquité , même fabuleuse , n'offre rien de comparable

à la conquête de ce vaste pays : mais j'ose dire aussi qu'il n'est point de héros qui puisse soutenir le parallèle avec Fernand Cortez , à qui l'Espagne est redevable d'une si grande augmentation de puissance. Après vingt batailles gagnées, après la prise ou la soumission de cinquante villes , après la défaite de trois empereurs, après le siège opiniâtre d'une capitale plus peuplée que Madrid, & défendue par l'art & la nature, le grand Cortez, en moins de trois années, vient à bout de cette étonnante entreprise ; & le Mexique obéit paisiblement à ses loix. Cet empire étoit le plus puissant & le plus formidable qu'il y eût dans cette partie du Nouveau Monde. Son étendue, du levant au couchant, étoit de cinq cents lieues ; & sa largeur, du midi au nord, de plus de deux cents. L'état étoit gouverné par un prince belliqueux ; & les peuples soumis à une religion, à des loix, & guerriers par inclination, se faisoient redouter de leurs voisins. Cependant un très-petit nombre d'Espagnols sema la terreur & l'épouvante parmi eux, & guidé par la fortune de leur général défit des armées de cent mille combattants.



Cet homme extraordinaire, qui naquit vers la fin du quinzieme siecle, dans la province d'Estremadoure, n'avoit pas vingt ans, lorsqu'il passa en Amérique, dans le dessein d'y faire fortune. Il s'attacha à Diego Velasquez, gouverneur de l'isle Cuba, & se fit aimer d'une demoiselle que Velasquez recherchoit pour lui-même. Ce dernier, instruit des progrès du jeune homme sur le cœur de sa maîtresse, en fut tellement irrité, qu'il le fit mettre en prison; mais l'affaire s'arrangea : & Cortez devint, dans la suite, l'ami particulier de ce même gouverneur, qui l'éleva à un emploi honorable, & voulut servir de pere à la demoiselle dans la cérémonie de leur mariage.

On ne parloit alors que de l'étendue & de l'opulence de l'empire du Mexique; Velasquez forma le projet de réduire cette vaste contrée sous l'obéissance du roi d'Espagne. Il nomma Fernand Cortez pour chef de cette expédition; & l'on peut dire qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix. Personne ne possédoit, comme lui, ce sang froid, cette fermeté, ce courage & cet esprit de ressources, si nécessaires dans

les grandes entreprises. Constant dans les desseins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit jamais, & savoit tourner les moindres incidents à son avantage.

L'embarquement se fit à Sant'Yago de Cuba ; mais on avoit à peine quitté la côte, que le gouverneur, par esprit de jalousie, se repentit de son choix, & voulut ôter à Cortez le commandement d'une petite armée, dont ce dernier avoit levé la plus grande partie à ses frais. Aussi les troupes ne voulurent-elles point reconnoître d'autre général ; & ainsi liées avec leur chef par une défobéissance mutuelle, elles firent voile vers le Mexique. Cortez s'avança le long du golphe, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt les faisant égorger, selon qu'il les trouvoit plus ou moins faciles à se prêter à ses vues. Tabasco fut la première ville où il se signala. Quand les Mexicains aperçurent les chevaux Espagnols, ils les prirent pour des monstres dévorants, à tête d'homme & de bête, & ne pensèrent plus qu'à se sauver. La puissante république de Tlascala, qui fleurissoit sous un gouvernement aristocratique, voulut s'opposer à son passage ; mais  
le

le bruit seul du canon mit en fuite ces multitudes mal armées. La victoire fut suivie d'une paix avantageuse ; & six mille de ces nouveaux alliés l'accompagnerent au Mexique. Un Cacique lui fit présent de vingt femmes les plus jolies du pays , sous prétexte de les employer à faire du pain pour ses troupes , mais en effet pour leur servir à plus d'un usage. Le général en prit une pour sa maîtresse , & la fit baptiser sous le nom de Marine. Elle étoit d'une beauté rare , & d'une naissance distinguée. Fille d'un Cacique illustre , divers incidents l'avoient fait enlever dans ses premières années ; & elle avoit été vendue à un seigneur de cette contrée , le même qui la donna à Cortez pour sa concubine. La mémoire de cette fille étoit si heureuse , qu'elle apprit en peu de temps la langue espagnole , & par-là se rendit très-utile aux vainqueurs : elle acquit sur l'esprit de son amant , un ascendant qu'elle fut toujours conserver. Il en eut un fils , qui devint dans la suite chevalier de S. Jacques , en considération de la noblesse de sa mere.

Après sa victoire , Cortez fit aux Mexicains de magnifiques peintures

de la grandeur & de la puissance du roi d'Espagne, & leur proposa de se soumettre à sa domination. Il leur parla aussi de la religion chrétienne ; mais ils ne parurent disposés à recevoir ni un nouveau Dieu, ni un nouveau maître. Ce ne fut pas faute d'adresse de la part du général Castillan ; car les grands du pays, qui l'étoient venus visiter, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras de quoi se plaignoient ces *puissances terribles* :  
 „ ils sont fâchés, répondit Cortez, de  
 „ ce que je n'ai pas châtié plus sévère-  
 „ ment le Cacique & sa nation, pour  
 „ avoir eu l'audace de résister aux chré-  
 „ tiens „. Aussi-tôt ces seigneurs firent apporter des couvertures pour cou-  
 cher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les apaiser, d'être toujours amis des Espagnols.

Cortez, avant que de s'avancer dans le Mexique, eut soin de fortifier le principal port qui étoit sur la côte, pour en tirer des secours en cas de malheur. Il lui donna le nom de Vera-cruz, parce qu'il y débarqua le jour

du vendredi saint. L'abondance des eaux & la beauté des arbres déterminèrent les Castillans à y jeter les premiers fondemens d'une ville. Les officiers se partagerent pour régler le travail, & y contribuer par leur exemple. Le général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, & procurerent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité : on en compte aujourd'hui quatre ou cinq cents. Une grande place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si mal-sain dans l'intérieur de la ville, que les femmes sont toujours obligées d'en sortir dans le temps de leurs couches, parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection. Par un usage bien singulier, on fait passer le matin, dans toutes les rues, des troupeaux de bestiaux, pour leur faire emporter les vapeurs pernicieuses qui s'élèvent de terre.

Le mauvais air, joint à la violence des vents du nord qui rendent ce port

G ij

## 148 LE MEXIQUE.

très-dangereux, a fait prendre aux Espagnols le parti de transporter ailleurs cet établissement. Ils choisirent une plaine cinq ou six lieues plus bas, vis-à-vis de l'île de S. Jean d'Ulua, qui est à l'entrée du port, ou plutôt qui sert à le fermer. Elle contient un château qui en couvre presque toute la surface, & fait la force & la défense de la ville : il est gardé par quelques soldats, & cent pieces de canon. La nouvelle Vera cruz a un quart de lieue de long, sur la moitié de large. Les rues sont droites, les maisons régulières, quoique la plupart des édifices ne soient que de bois, sans en excepter les églises. La ville est environnée de montagnes, au-delà desquelles on trouve des forêts remplies de bêtes sauvages, & des prairies pleines de bestiaux. Le vent du nord pousse tant de sable des bords de la mer, que les murs de la place en sont presque entièrement couverts. Les églises sont riches en argenterie, & les maisons en porcelaine vernie de la Chine.

On ne compte ici que trois mille habitants, la plupart noirs ou mulâtres. On ne passe point pour un homme de

considération parmi eux , lorsqu'on ne possède pas cinq ou six cents mille piastres. Au milieu de cette prodigieuse opulence , on ne se nourrit presque que de chocolat & de confitures. Les hommes sont fiers & jaloux ; & les femmes vivent retirées dans l'intérieur de leurs appartements pour éviter la vue des étrangers , qu'elles verroient pourtant avec plaisir , si leurs maris leur en laissoient la liberté. Si elles sortent quelquefois , c'est dans une voiture ; & celles qui n'en ont point , se couvrent d'une grande mante de soie , qui leur descend de la tête aux pieds , avec une petite ouverture pour les aider à se conduire. Dans la maison , elles ne portent sur leur chemise qu'un petit corset de soie , lacé d'un trait d'or ou d'argent ; & pour toute coëffure , leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête. Avec un habillement si simple , elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou , des bracelets de même métal au poignet , & des pierres précieuses à leurs oreilles. Les hommes ont beaucoup d'intelligence pour le commerce ; mais leur indolence naturelle leur donne de l'a-

version pour le travail. On leur voit sans cesse des chapelets & des reliquaires au bras & au cou ; toutes leurs chambres sont remplies de statues & d'images de saints.

Vera-cruz est non-seulement le principal, mais, à proprement parler, l'unique port du Mexique dans le golphe de ce nom. Les Espagnols, & peut-être le monde entier, n'ont point de lieu dont le commerce ait tant d'étendue. C'est-là que se rendent toutes les productions & les richesses des Indes orientales, par les vaisseaux qui arrivent des Philippines ; c'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; & la flotte y apporte annuellement des marchandises d'une immense valeur. Celles qui viennent d'Europe, sont transportées d'ici dans toutes les villes du Mexique, sur le dos des chevaux & des mulets, ou sur des charriots traînés par des bœufs.

L'air du pays est chaud & mal-sain dans toutes sortes de vents, excepté celui du nord, qui souffle tous les huit ou quinze jours, & dure l'espace de vingt-quatre heures. Il est si violent, qu'on ne peut alors sortir des vaisseaux



## LE MEXIQUE. 151

pour aller au rivage ; mais le temps le plus contraire à la santé , est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre , parce que les pluies sont continuelles. Les fruits , quoiqu'excellents , causent des maladies dangereuses , quand on en mange avec excès. On en avertit les étrangers lorsqu'ils arrivent ; mais les habitants eux-mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage de leur expérience. Tel est , Madame , le pays où je suis actuellement , le seul où je me sois arrêté depuis mon départ de la Louisiane.

La nouvelle de la présence de Cortez au Mexique , jeta l'effroi dans tout l'empire. Montezuma , qui régnoit alors , ne tarda pas à en être instruit ; car , selon la coutume de cet état policé , il avoit des couriers placés de manière , qu'ils l'avertissoient en très-peu de temps , de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus éloignées de la capitale. On choisissoit , pour cet office , des jeunes gens fort dispos , qu'on exerçoit à la course , dès le premier âge. La principale école étoit le grand temple de la ville de Mexico : il y avoit des prix tirés du trésor public , pour celui qui arriveroit le premier au pied

de l'idole. Dans les courses qu'ils faisoient quelquefois d'une extrémité de l'empire à l'autre, ils se relevoient de distance en distance, avec une mesure si proportionnée à la force humaine, qu'ils se succédoient toujours avant qu'ils eussent commencé à se lasser. Les dépêches qu'ils apportoit à l'empereur, consistoient en des pieces de toiles peintes, sur lesquelles étoient représentées les différentes circonstances des affaires dont il avoit besoin d'être instruit. Les figures étoient entre-mêlées de caracteres qui suppléoit à ce que le peintre n'avoit pu exprimer.

Montezuma trembla dans sa capitale, en apprenant ce qu'on racontoit des Européens. Il leur envoya des ambassadeurs chargés de tout ce que ses états fournissoient de plus précieux, & sur-tout d'une prodigieuse quantité d'or & de pierreries; offrant de leur en donner davantage s'ils vouloient retourner dans leur pays. A la vue de tant de richesses, ceux qui avoient montré le moins d'ardeur pour l'expédition du Mexique, brûlerent d'envie d'y arriver, & de se mettre en posses-

sion des trésors immenses dont ce présent n'étoit regardé que comme un échantillon. Cortez fit réponse qu'il ne pouvoit retourner en arriere , sans bleffer la gloire de son souverain ; qu'il étoit son ambassadeur auprès de sa majesté Mexicaine ; & que lorsqu'il auroit communiqué à l'empereur les affaires importantes dont il étoit chargé , il reprendroit le chemin de l'Europe. Les envoyés de Montezuma & les gouverneurs des provinces firent en vain tous leurs efforts , pour le détourner de cette résolution ; rien ne put ébranler sa fermeté ; & il arriva à Mexico , capitale de l'empire , au travers de mille obstacles & de mille périls. Montezuma épouvanté fit appeler ses prêtres & ses magiciens ; & dans la confiance qu'il avoit en leur art , il leur ordonna d'aller au-devant des Espagnols , pour les endormir par la force de leurs enchantements. Ils sortirent en effet hors des portes de la ville , observerent de loin l'armée ennemie , & revinrent trouver le prince , pour lui raconter qu'un fantôme horrible s'étant présenté à eux , leur avoit prédit la ruine entière de la monar-

G v

## 154 LE MEXIQUE.

chie. Ces manaces firent sur lui tant d'impression, qu'il demeura quelque temps sans force, sans voix & sans mouvement. Il n'eut pas plutôt repris ses sens, qu'il envoya des princes de son sang à la rencontre des Castillans, & se prépara à leur faire une magnifique réception. Il vint lui-même au-devant d'eux, à la tête des seigneurs de sa cour. Il étoit porté sur les épaules de ses favoris, dans une litiere d'or ; & quatre seigneurs soutenoient au-dessus de sa tête un dais superbe, travaillé avec un art infini.

Cortez descendit de cheval à quelque distance de l'empereur ; ce prince mit en même temps pied à terre. Le général Espagnol fit une profonde révérence, que le monarque du Mexique rendit en baissant la main, suivant l'usage de sa nation, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui faisoit à peine ses dieux d'un signe de tête. Cortez avoit sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un grand éclat ; il la mit

autour du monarque qui parut satisfait du présent ; & voulant s'acquitter sur le champ par une action éclatante, il se fit apporter un collier qui passoit pour la plus riche piece de son trésor , & le mit de ses propres mains au cou du général. Les compliments furent courts dans cette premiere entrevue ; le prince donna ordre à un de ses neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui étoit destiné ; & l'on se retira dans le même ordre qu'on étoit venu.

Montezuma eut plusieurs conférences avec le général Espagnol ; elles roulerent presque toutes sur la religion & la coutume des peuples de l'Europe. Ils allerent ensemble dans le principal temple de la ville ; & le monarque prit soin lui-même d'expliquer aux Castillans ce qu'il y avoit de plus saint & de plus mystérieux. Il leur apprit le nom de chaque idole , & le culte particulier qu'on leur rendoit. On y voyoit , non-seulement quantité d'autels qui offroient les images & les statues des dieux , mais plusieurs rangs de chapelles qui servoient de sépulture aux grands de l'Etat, comme les cours & les lieux voisins étoient le cimetiere du

## 156 LE MEXIQUE

peuple. Ce temple, érigé au dieu de la guerre, se nommoit par excellence la maison du seigneur. Il étoit placé au milieu d'une enceinte de pierres, d'environ six pieds de haut ; quatre belles portes répondoient aux quatre principales entrées de la ville. Sa forme générale étoit quarrée ; & au centre s'élevoit une plate-forme, sur laquelle étoit bâti un grand édifice, où l'on arrivoit par cent trente marches. C'étoit un spectacle magnifique, que d'y voir monter & descendre les prêtres vêtus de leurs habits pontificaux. L'espace qui formoit le sommet du temple, contenoit deux autels qu'on appercevoit de fort loin, & d'où l'on découvroit une des plus belles perspectives du monde. Montezuma y conduisit Cortez ; & cette vue échauffa tellement l'imagination de l'Espagnol, qu'il se promit, du même lieu, la conquête de l'empire, comme du centre d'une vaste contrée, dont son courage lui faisoit embrasser toute l'étendue.

“ Pendant les prières & les sacrifices, dit l'empereur au général Castillan, ce sont les prêtres seuls qui occupent cet endroit. Les assistants se tiennent

au bas des degrés, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Vous voyez, ajouta-t-il, ces vastes bâtimens à côté des quatre portes de l'enceinte : ce sont des salles, des chambres hautes & basses, qui servent à mes magasins d'armes ; car nos temples sont tout à la fois, des lieux de prières & des forteresses, où l'on porte, pendant la guerre, des munitions pour la défense de la ville.

„ Ces autres édifices qui aboutissent aux murs de l'enclos, sont les logements des ministres de nos dieux. Vous y remarquez des cours, des jardins, des étangs, & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes que j'y entretiens pour le service de la religion. Ils jouissent d'un revenu qui les met dans une abondance, réservée chez vous, m'a-t-on dit, aux seuls chefs du clergé. Ces petites maisons basses & obscures, que vous distinguez à peine, vis-à-vis l'une de l'autre, dans un des angles de l'enceinte, sont deux monastères, ou maisons de retraite, l'une de jeunes filles, & l'autre de jeunes garçons,

## 158 LE MEXIQUE.

gouvernés par des supérieurs du même sexe. L'emploi des filles est d'apprêter à manger aux idoles, c'est-à-dire, aux prêtres, auxquels on ne sert pas un plat qui n'ait été présenté à l'autel. Leurs autres occupations consistent à faire de la toile pour le service du temple. Elles se relevent la nuit pour prier, & pour se tirer du sang dont elles se frottent les joues; mais elles se lavent aussi-tôt avec de l'eau consacrée par les ministres des dieux. Elles sont élevées dans une grande retenue, que les moindres fautes sont punies avec la dernière sévérité; & la mort est infaillible pour celles qui sont convaincues de quelques faiblesses. Leur clôture dure un an, au bout duquel elles peuvent sortir pour se marier.

„ Les garçons sont assujettis, pendant le même temps, aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de la pauvreté & de l'obéissance. Leur office particulier est de servir les prêtres dans tout ce qui concerne le culte. Ils balayent les lieux saints; ils entretiennent le brasier qui brûle sans cesse devant la grande



idole. La modestie leur est recommandée si scrupuleusement , que c'est un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. Ils vont demander l'aumône dans les maisons de la ville , & marchent quatre ou six ensemble , d'un air humble & mortifié. Mais s'ils n'obtiennent rien de la charité d'autrui , ils ont droit de prendre ce qui leur est nécessaire pour se nourrir , parce qu'ayant fait vœu de pauvreté , on suppose leurs besoins toujours pressants ; on fait d'ailleurs que leur pénitence est continuelle. Ils sont obligés de se lever la nuit pour faire entendre , à certaines heures , le bruit des trompettes , pour veiller alternativement autour des autels , & empêcher que le feu ne s'éteigne. Ils assistent à l'encensement des prêtres , après lequel ils se font sortir du sang avec des pointes aiguës , & s'en frottent les tempes jusqu'aux bas des oreilles ; car toutes nos cérémonies sont ensanglantées , la politique l'exigeant ainsi , pour entretenir le goût de la guerre dans la nation. A certaines fêtes de l'année , les prêtres du grand temple , & les jeunes religieux du monastère , armés de cail-

loux pointus & de pierres tranchantes , se tirent encore quantité de sang , dont ils rougissent les murs de l'enceinte , pour faire connoître au peuple leur ardeur pour la pénitence.

» Dans cet angle opposé aux deux monasteres , est le palais du grand sacrificateur , qui est la principale dignité du sacerdoce. Il la partage avec cinq assistants , dont les offices sont héréditaires , ainsi que celui de leur chef , & passent aux fils aînés de ceux qui les possèdent. Celui qui ouvre le sein des victimes tient le premier rang , & porte le titre suprême de grand pontife. Outre ces officiers de haute prélature , chaque quartier , chaque temple , chaque autel a ses prêtres & ses ministres , appelés à ces emplois par élection , & qui s'y consacrent par des vœux. Leurs fonctions ordinaires est d'encenser les idoles ; ils renouvellent cet exercice quatre fois le jour ; & à chaque fois on entend le son des trompettes , qui avertissent le peuple que le prêtre est occupé au service divin. Ceux qui , après un certain temps , veulent quitter leur profession , sont exempts de toute sorte de travail , &

jouissent d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on a de leur vertu. Quoique nos prêtres ne soient obligés, par aucune loi, de se priver du commerce des femmes, ils y renoncent aux grandes fêtes ; & quelques-uns se forment des obstacles invincibles par des blessures volontaires, qui leur ôtent, du moins pour quelque temps, l'usage & le goût du plaisir ,.

Montezuma ramena Cortez dans l'intérieur du temple ; & , soit par un sentiment de religion, soit pour en imposer aux Espagnols, il se prosterna devant la principale idole. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne pas s'en appercevoir ; & Cortez prenant la parole : « prince, lui dit-il, si vous voulez permettre, pour un moment, que la croix des chrétiens soit plantée au milieu du temple, vous reconnoîtrez bientôt que toutes ces fausses divinités n'en soutiendront point la présence ,. Les sacrificateurs parurent irrités de cette proposition, & le prince piqué lui répondit que les Espagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient, le respect qu'ils

devoient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt ; & s'arrêtant sous le portique , il leur dit avec moins d'émotion : « Retournez dans votre quartier , & moi je vais demeurer dans le temple , pour demander pardon aux dieux de l'excès de ma patience , »

On eut d'autant plus lieu d'être étonné de cette foiblesse , que l'empire du Mexique étoit alors dans son plus haut point d'élévation & de grandeur. Montezuma étoit le onzième souverain , à compter du premier qui conquit & civilisa ce pays. La monarchie étoit élective , & Montezuma dut le trône à son mérite. C'étoit un prince intelligent & courageux , mais dissimulé , hypocrite & cruel. Il subjuguâ plusieurs royaumes , qu'il rendit tributaires , & ses armées étoient les plus nombreuses & les mieux disciplinées qu'il y eût dans cette partie du monde. C'est dans ces circonstances que Cortez fut reçu par Montezuma comme son maître , & par les habitants , comme leur dieu. On se mettoit à genoux dans les rues , quand on voyoit passer un valet Espagnol. Un seigneur présentant des esclaves & du

gibier à un officier Castillan , lui dit :  
 « Si tu es un dieu , voilà des hommes ,  
 manges-les. Si tu es un homme , voilà  
 des vivres que ces esclaves t'apprête-  
 ront ,,,

Peu à peu les Mexicains s'apprivoi-  
 sant avec leurs hôtes , osèrent les trai-  
 ter comme des hommes ; témoin ce  
 général de Montezuma , qui attaqua  
 la garnison que Cortez avoit laissée à  
 Vera-cruz. Cette nouvelle lui donna  
 de furieux soupçons contre ce monar-  
 que , & dès l'instant il forma le plus  
 hardi projet qui ait jamais été imaginé :  
 ce fut de se saisir de la personne de  
 l'empereur , & de le retenir prisonnier  
 dans le quartier des Espagnols. Voici  
 de quelle maniere il exécuta une si  
 étrange résolution ; jamais le vrai ne  
 fut moins vraisemblable.

Il vint trouver ce prince , & lui  
 peignit vivement l'insolence du géné-  
 ral Mexicain , qui , au mépris de la pro-  
 tection de sa majesté , avoit attaqué les  
 Castillans , & osoit même publier qu'il  
 n'avoit rien fait que par ses ordres.  
 « Je suis bien éloigné , ajouta-t-il , de  
 prêter l'oreille à cette indigne suppo-

sition ; mais mes soldats & vos propres sujets ne manqueroient pas d'ajouter foi au récit de ce général, si cette calomnie n'étoit effacée par un désaveu public. Dans cette vue, j'ose proposer à votre majesté de se rendre au quartier des Espagnols, d'y passer quelque temps avec nous, comme avec vos amis, afin que cette marque de confiance dissipe tous les soupçons, & efface une tache qui terniroit votre gloire „

Montezuma fut si frappé de cette étonnante proposition, qu'il demeura comme immobile de surprise & de colere ; mais il eut la foiblesse de se laisser intimider ; & après bien des difficultés, il consentit enfin à suivre les Castillans. Ce fut ainsi qu'un des plus grands princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé dans son palais, au milieu de sa capitale, en plein jour, & conduit prisonnier, sans éclat & sans violence, par six personnes, pour dépendre entièrement de leur volonté.

Le bruit se répandit dans toute la ville que les étrangers enlevoient l'em-

pereur. On vit aussi-tôt les rues pleines de citoyens qui pouffoient de grands cris ; mais Montezuma prit un air gai ; & ayant fait signe de la main , il déclara que , loin d'être prisonnier , il alloit se divertir avec ses amis. Ces paroles calmerent le peuple , & appaierent le tumulte. Cortez s'étant ainsi rendu maître de l'empereur , tâcha , par toutes sortes de respects , de lui faire oublier sa captivité. Il obtint des ordres de ce prince pour faire arrêter le général Mexicain , qui avoit attaqué la colonie de Vera-cruz. Celui-ci fut emmené à Mexico chargé de chaînes ; & lorsqu'il fut qu'on alloit le condamner à la mort , il déclara qu'il n'avoit fait qu'exécuter les volontés de son maître. Cortez traita cette déposition d'imposture , & condamna le coupable à être brûlé vif devant le palais impérial. Dans la crainte que Montezuma ne voulût soutenir un malheureux , dont tout le crime n'étoit , dans le fond , que d'avoir obéi à son roi , il forma un dessein qui surpasse tout ce que vous avez vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions. Il se fit apporter des fers , & se rendit

dans l'appartement de l'empereur. Il ne se dispensa d'aucunes des révérences, ni des autres marques de respect qu'il rendoit ordinairement à ce monarque. Ensuite, élevant la voix, il lui déclara d'un ton ferme que le général Mexicain l'ayant accusé d'avoir donné des ordres contre les Espagnols, des indices si violents l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle. Alors il commanda, d'un air d'autorité, qu'on lui mît les fers, & se retira sans lui laisser le temps de répondre.

Un traitement si honteux jetta le malheureux Montezuma dans la plus profonde douleur. Quelques-uns de ses domestiques qui étoient présents, fondoient en larmes, sans oser dire un seul mot. Ils se jetoient à ses pieds pour soutenir le poids de ses chaînes ; ils faisoient passer entre sa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent blessés. Pendant ce temps-là, Cortez faisoit exécuter l'arrêt injuste & cruel qu'il venoit de prononcer contre l'infortuné général. Il se hâta ensuite de retourner à l'appartement de Montezuma ; & l'abordant avec un visage



riant , il lui dit qu'on venoit de punir le traître qui avoit eu l'insolence de noircir la réputation de son souverain. Puis se mettant à genoux par respect, il lui ôta ses chaînes , & le félicita du courage qu'il avoit eu , de supporter pendant quelques heures la perte de sa liberté.

Cependant les Mexicains se révolterent , si l'on peut appeller ainsi une juste défense. Ils attaquèrent les Castillans ; & Cortez regarda cette démarche comme un attentat , parce que Montezuma avoit fait hommage de ses états au roi d'Espagne. La crainte de perdre la couronne & la vie , avoit engagé ce prince à cette bassesse. Il est vrai qu'en prononçant le terme d'hommage , il s'étoit arrêté quelques moments , & qu'il n'avoit pu retenir ses larmes ; mais il avoit enfin achevé cette humiliante cérémonie , lorsqu'il apprit que le quartier des Espagnols étoit investi par ses sujets. Il se montra à eux , pour leur donner ordre de se retirer. On parut d'abord l'écouter avec respect ; mais après un silence profond , on entendit crier que Montezuma n'étoit plus l'empereur du Mexique ; qu'il étoit un

lâche, un traître, & le vil esclave des ennemis de la nation. En vain s'efforçait-il de s'attirer de l'attention par divers signes ; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits & de pierres, dont l'une l'atteignit à la tête, & le renversa sans aucun sentiment. Revenu à lui-même, il tomba dans un affreux désespoir. Il falloit retenir ses mains pour l'empêcher d'attenter à sa vie : il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit dans cet état par ses propres sujets ; il refusoit tous les secours, & faisoit d'effroyables menaces, qui se terminoient par des gémissements & par des pleurs. Il expira le troisieme jour, en implorant la vengeance du ciel contre les Espagnols, & celle des Espagnols contre son peuple. Cortez faisant l'office de missionnaire, & sa concubine celui de catéchiste, avoient inutilement proposé à ce monarque, dont les chrétiens causoient la mort, de mourir dans le christianisme. Il refusa d'écouter leurs instructions ; & son endurcissement venoit moins de son attachement pour ses dieux, que des transports de fureur qui avoient obscurci sa raison. Tous les Castillans furent également

ment sensibles à sa mort : mais Cortez en parut inconsolable.

Ainsi finit l'infortuné & trop foible Montezuma, qui baïsa la main de ceux qui le chargeoient de chaînes, s'arma pour ses persécuteurs contre ses sujets ; & tour-à-tour insulté par les Espagnols & par ses peuples, il flétrit la fin de son regne par des actions indignes de ses glorieux commencements. Un grand courage, beaucoup de souplesse, une piété affectée avoient élevé ce monarque sur le trône. Il avoit gagné le peuple par des actions d'éclat, les prêtres par une crédulité feinte & un zele apparent pour leurs superstitions. Il se rendit ensuite maître absolu des uns & des autres, & les gouverna despotiquement.

Le destin déplorable de cet empereur fit sur Cortez une si vive impression, qu'il en répandit des larmes de douleur. Il avoit une sincere affection pour ce monarque ; & d'ailleurs, comme l'espérance de soumettre le Mexique au roi d'Espagne, n'étoit fondée que sur la soumission volontaire de ce prince, il se trouvoit obligé de former un nouveau plan, & d'abandonner

tous les avantages dont il jouissoit , par son crédit , à la cour de Montezuma. Dans cet embarras sa première démarche fut d'envoyer le corps de l'empereur à ses sujets rebelles , pour être inhumé suivant l'usage du pays. Il fut enterré avec tous les honneurs dus à son rang ; & ce qui se passa dans cette occasion , vous donnera une idée de la manière dont se faisoient les funérailles des souverains du Mexique.

On répandit des avis dans toutes les provinces , non-seulement pour rendre le deuil public , mais pour convoquer les seigneurs qui devoient composer le cortège. Ce fut en leur présence , qu'après avoir lavé & parfumé le corps , pour le garantir de toute pourriture , on le plaça assis sur une natte , où il fut gardé & veillé pendant quatre jours & quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémissements. On lui coupa une poignée de cheveux qui fut conservée avec soin ; on lui mit dans la bouche une grosse émeraude ; & dans la posture où il étoit , on couvrit ses genoux de dix-sept couvertures fort riches , dont chacune avoit son allusion. Par-dessus on attachâ la devise de

l'idole qui étoit l'objet particulier de son culte. On lui cacha ensuite le visage d'un masque d'or, enrichi de perles & de pierres précieuses; & l'on tua, pour première victime, l'officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans l'autre monde, ne se fit point dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé.

Après ces divers préparatifs on porta le corps au grand temple, où tous ceux qui l'accompagnoient donnoient des marques d'affliction par des cris & des chants lugubres. Les seigneurs & les officiers étoient armés; & tous les domestiques du palais portoient des masses, des enseignes & des panaches. En arrivant dans la cour du temple, on trouva un bûcher, auquel les prêtres mirent le feu, tandis que le grand sacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des invocations & des prières. Enfin, lorsque le bois fut allumé, on y jeta le corps, avec tous les ornements dont il étoit couvert, & un chien pour annoncer, par ses aboiements, l'arrivée de l'empereur dans

H ij

les lieux de son passage. Dans le même temps chacun brûla ses armes, ses enseignes, & tout ce qu'on avoit porté dans le convoi. Ce fut alors que les prêtres commencèrent le grand sacrifice. Dans les temps ordinaires, il falloit que le nombre des victimes fût au moins de deux cents ; mais dans ces moments de trouble, on se contenta de celles qu'on put avoir. On leur ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qui fut aussi-tôt jeté dans le feu ; & les corps furent déposés dans des charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui eurent l'honneur d'être sacrifiés, étoient non-seulement des esclaves, mais des officiers du palais, entre lesquels il y avoit aussi plusieurs femmes.

Quand tout le bois fut consumé, on ramassa les restes du corps que le feu avoit épargnés, de même que l'émeraude qu'on avoit mise dans la bouche du défunt. Les prêtres déposèrent ces dépouilles dans un vase, & les portèrent solennellement à la montagne de Chapultepeque, lieu de la sépulture des empereurs Mexicains. Ils renfermèrent, dans la même urne, la poignée

de cheveux dont j'ai parlé , avec d'autres qu'on avoit coupés au monarque à son couronnement , & qu'on gardoit toujours pour cette dernière cérémonie. Ces restes respectables du grand Montezuma furent mis avec ceux des rois ses prédécesseurs , sous une petite voûte , dont l'intérieur étoit revêtu de bizarres peintures. On en boucha soigneusement l'entrée ; & par-dessus on plaça une statue qui devoit représenter la figure du mort. Les solennités continuèrent l'espace de plusieurs jours , pendant lesquels ses femmes , ses enfants & ses plus fideles sujets vinrent faire des offrandes aux pieds de la statue. On se dispensa , dans cette occasion , des autres sacrifices , qu'en des temps plus tranquilles les prêtres faisoient pendant les soixante premiers jours du deuil. Ils immoloient un certain nombre d'esclaves ; car tout le sang déjà répandu sur le bûcher ne suffisoit pas pour éteindre la soif insatiable de ces cruels ministres des autels.

L'empereur laissa plusieurs enfants ; deux de ses fils furent tués par les Mexicains ; & trois de ses filles ayant em-

brassé le christianisme , épouserent des Espagnols. Mais le plus illustre & le plus connu de tous ces princes , fut Don Pedro de Montezuma , qui reçut le baptême sous ce nom , peu de temps après la mort de son pere. Charles-Quint lui donna de grandes terres dans le Mexique , avec la qualité de Comte que ses descendants conservent encore aujourd'hui.

Les Mexicains créèrent un nouvel empereur , animé comme eux du desir de la vengeance. C'est le fameux Guatimofin , neveu & gendre de Montezuma , dont la destinée fut encore plus funeste que celle de son beau-pere. Le nouveau monarque songea d'abord à renvoyer les Espagnols. Cortez ne lui demanda autre chose , sinon de reconnoître la souveraineté de l'empereur des Romains , dont le droit avoit été confirmé par son prédécesseur , & étoit appuyé par des prophéties. Guatimofin , après avoir fait , pour sauver son pays , tout ce que lui dictèrent son courage & son savoir militaire , voyant l'inutilité des moyens qu'il avoit employés , acquiesça à l'accommodement qu'on lui proposoit ; mais les prêtres qui avoient



beaucoup de crédit dans le conseil, craignant de perdre leur pouvoir, ou guidés par un zèle aveugle, menacerent de la vengeance de leurs dieux, quiconque proposeroit de se soumettre, & promirent une victoire assurée à ceux qui combattroient pour la défense de leur religion. Ce discours eut tant de force, que tous les membres du conseil résolurent, malgré l'empereur, de ne prêter l'oreille à aucune voie de conciliation. Guatimozin, qui ne céda qu'avec regret, & qui prévoyoit les suites funestes de cette obstination, leur dit : « Puisque  
 „ vous êtes déterminés à tout hasar-  
 „ der, comportez-vous en conséquen-  
 „ ce. Je ne manquerai ni à ce que je  
 „ vous dois, ni à ce qu'exige mon  
 „ rang ; je punirai de mort quiconque  
 „ sera assez hardi pour parler de paix,  
 „ sans excepter les prêtres même, qui  
 „ doivent soutenir, plus constamment  
 „ que les autres, un projet dont ils  
 „ sont les auteurs. „

Après ce discours il sortit du conseil, ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Les Espagnols avoient eu le temps de faire des alliés parmi les

caciques du pays ; & avec d'autres secours que la fortune procura à Cortez , ils se rendirent maîtres de la capitale & de la personne même de l'empereur. Ce prince parut devant Cortez avec beaucoup de sang froid & de dignité , sans témoigner ni surprise ni crainte : il demanda seulement qu'on fît attention à l'honneur de l'Impératrice , & des femmes de sa suite. Le général Castillan le reçut avec autant de marques de bonté , que de respect ; & le prince y répondit par différents signes.

Lorsqu'on fut arrivé au quartier des Espagnols , Guatimosin & la reine son épouse commencerent par s'asseoir ; mais le prince , après un moment de réflexion , se leva , & souhaita que Cortez prît sa place. Le général l'obligea de reprendre son siège ; & le monarque lui parla en ces termes : « Vaillant & fameux  
 „ commandant , pourquoi ne tirez-vous  
 „ pas votre épée ; & ne m'ôtez-vous  
 „ pas la vie ? Des prisonniers de mon  
 „ rang sont un fardeau pour un vain-  
 „ queur. Tuez-moi sans perdre plus  
 „ de temps , afin que j'aie l'honneur de  
 „ mourir de votre main , puisque je n'ai

„ pas eu celui de périr pour la défense  
„ de ma patrie „. En disant ces mots , il  
ne put s'empêcher de répandre des lar-  
mes. L'impératrice pleuroit amèrement ;  
& le général , dont le cœur étoit touché  
de compassion , eut beaucoup de peine  
à ne pas suivre leur exemple.

Pendant quelque temps , le traitement  
qu'on fit à Guatimozin , fut tel que le  
méritoit un prince brave & infortuné ;  
& ces procédés durèrent tant que  
Cortez eut assez d'autorité pour le pro-  
téger. Mais l'avarice insatiable de ses  
soldats fut peu satisfaite du pillage de la  
capitale ; ils s'imaginèrent qu'elle ren-  
fermoit des trésors cachés , dont l'em-  
pereur seul avoit connoissance. Ils em-  
ployerent les prières & les menaces ,  
pour obliger le monarque à les leur dé-  
couvrir ; mais voyant qu'ils ne pou-  
voient y réussir , ils le mirent sur des  
charbons ardents , & renouvelèrent  
l'interrogatoire au milieu de ce cruel  
supplice. Il supporta ces tourments avec  
une fermeté inébranlable , & ne laissa  
échapper aucune parole qui marquât  
la moindre foiblesse. Un de ses ministres  
fut mis à la même épreuve , & montra  
moins de courage. Vaincu par la vie

H V

lence de la douleur, il regarda son maître avec des cris plaintifs, comme pour lui demander la permission de révéler le secret fatal qui leur attiroit des tourments si cruels. L'empereur plus courageux, ou plus opiniâtre, lui ferma la bouche, en lui disant d'un ton sévère : “ & moi, suis-je sur un lit de roses, ?

Cortez qui avoit peut-être toléré cette barbarie, craignant que la mort de ce prince n'occasionnât de nouveaux troubles, le délivra de cet horrible supplice, & le garda prisonnier. Maître de la personne du souverain, il ne trouva plus de résistance dans le reste de l'empire. Toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale, se réunirent sous la domination de l'Espagne. Débarassé des soins de la guerre, le général s'occupa à rétablir le calme parmi les nations qu'il avoit subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres villes, à raffermir ses établissements par des loix ; en un mot, à y jeter les fondements de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ses conquêtes. Au milieu de ces travaux, il apprit que l'empereur, qu'il

tenoit toujours dans les fers , s'efforçoit de soulever ses sujets , ou en étoit soupçonné. Obligé de faire céder les sentiments de l'humanité aux loix cruelles de la politique , il le condamna à perdre la vie ; & ce monarque infortuné mourut honteusement sur un gibet , pour un crime qui n'a jamais été bien prouvé. Avec lui périt l'empire du Mexique , & la liberté de toutes les nations Indiennes , qui composoient ce vaste pays , qu'on appelle aujourd'hui la *nouvelle Espagne*.

A l'égard de Cortez , après avoir joui pendant quelques années de sa gloire & de sa fortune , il fut rappelé en Europe , sur quelques accusations , qui le mirent dans la nécessité de justifier sa conduite. Malgré les titres dont il fut décoré dans sa patrie , il y eut peu de considération. A peine put-il obtenir audience de Charles-Quint , qui ne comptant pas la reconnoissance parmi les vertus d'un souverain , lui demanda un jour qui il étoit ? Cortez , saisi d'indignation , lui répondit avec la hauteur Espagnole : “ Je suis un homme qui „ vous a donné plus de provinces , que „ vos peres ne vous ont laissé de

Hvj

„ villes „ Il fit dans la suite d'autres voyages, qui lui attirerent de nouvelles disgraces ; & il mourut dans l'humiliation. Telle fut aussi la fin de Christophe Colomb, & de tous ceux qui ont conquis des pays immenses aux rois d'Espagne & de Portugal. La politique de ces deux cours a toujours été d'accorder de grandes concessions à tous les aventuriers qui se présentoient & proposoient de nouvelles découvertes ; mais dès qu'ils avoient fait quelque conquête importante, elles les rappelloient & en envoyoient d'autres pour en recueillir le fruit. Cette politique étoit très-bonne, sans doute, pour la sûreté du pays ; mais elle péchoit à d'autres égards. Les nouveaux gouverneurs, avides d'argent, & pressés de s'enrichir, épuisoient les peuples conquis par des travaux insupportables, détruisoient les nouveaux sujets, & privoient le souverain des avantages qu'il auroit dû retirer de ces immenses possessions.

Je suis, &c. *A Vera-cruz, ce 9 Novembre 1749*

## LETTRE CXV.

## SUITE DU MEXIQUE.

J'AI parcouru, Madame, & visité plusieurs provinces du Mexique, avant que de me rendre dans la capitale. Je suis parti de Vera cruz avec un magistrat de Séville, Don Juan de Mendez, chargé par le conseil des Indes de diverses commissions relatives au gouvernement de cet empire. Il menoit avec lui, suivant l'usage & le génie de sa nation, son médecin, son confesseur & sa maîtresse : “ & puisque  
” vous ne voyagez, me dit-il, que par  
” curiosité, tous les chemins doivent  
” vous être indifférents, pourvu qu'ils  
” soient agréables; vous augmenterez  
” mon cortège, & contribuerez aux  
” agréments de la route; mes gens au-  
” ront soin que rien ne vous manque  
” du côté des commodités,, Nous mar-  
châmes tantôt à cheval, tantôt en li-  
tière; & l'on nous fournissoit abondam-  
ment, d'une ville à l'autre, toutes les  
choses dont nous avions besoin.

Pour gagner la ville de Guaxaca , qui donne son nom à la province dont elle est la capitale , nous traversâmes le pays anciennement habité par les Zapotecas. C'étoit une nation terrible , toujours en guerre avec ses voisins. Les vainqueurs lioient leurs prisonniers par les parties viriles avec la corde de leur arc , & les menaient ainsi , comme en triomphe , pour les sacrifier dans leur temple. Leur usage étoit d'immoler des hommes à leurs dieux , des femmes aux déesses , & des enfants aux divinités du second ordre. Malgré cette multitude de dieux , ils ne laissoient pas de reconnoître , ainsi que tous les sujets de l'empire , un être suprême , auquel ils attribuoient la création de l'univers. Mais cette première cause de tout ce qui existe , étoit pour ces peuples une divinité sans nom , parce qu'ils n'avoient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils la croyoient oisive dans le ciel ; & il a été très-difficile de leur faire comprendre , que le même pouvoir qui avoit créé le monde , fût capable , ou voulût se donner la peine de le gouverner. Ce qui paroît de plus clair sur l'ori-



gine de ces dieux , c'est que l'homme ne commença à les connoître qu'à mesure qu'il devint misérable. Ils les regardoient comme des génies bienfaisants , dont ils ignoroient la nature , & qui se produisoient quand les mortels avoient besoin de leur assistance.

La principale idole des Mexicains étoit celle de la guerre , adorée sous le nom de Vitzili-Putzili , qui signifie maison luisante , & représentée sous une forme humaine , assise sur un globe , & posée sur un brancard , de chaque côté duquel sortoit la figure d'un serpent. D'une main elle tenoit une rondache blanche , de l'autre un serpent azuré ; & sa tête étoit couronnée de fleurs d'or. On l'invoquoit dans les combats ; & une autre , qui paroît avoir tenu le second rang , étoit le dieu de la pénitence ; on s'adressoit à lui pour obtenir le pardon de ses fautes. Parmi divers ornements qui décoroient cette idole , on lioit à la tresse de ses cheveux une oreille d'or , fouillée d'une espece de fumée , qui représentoit les prieres des pécheurs & des affligés. Une plaque d'or brunie qu'elle portoit de la main gauche , faisoit l'effet

d'un miroir , pour signifier que d'un coup d'œil , Dieu voit tout ce qui se commet de crimes dans le monde. Quatre dards qu'elle avoit dans sa droite , marquoient les châtimens dont les pécheurs sont menacés. Sa fête se célébroit tous les quatre ans ; c'étoit une espece de jubilé qui duroit neuf jours , & étoit suivi d'un pardon général. Un prêtre sortoit jouant de la flûte , & se tournoit successivement vers les quatre parties du monde. Ensuite s'inclinant du côté de l'idole , il prenoit de la terre & la mangeoit : le peuple suivoit son exemple , en demandant pardon de ses péchés , & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats faisoient des vœux pour obtenir la victoire & un grand nombre de prisonniers. Leurs prières étoient accompagnées de gémissemens & de larmes ; & le neuvieme jour , qui étoit proprement celui de la fête , on s'assembloit dans la cour du grand temple , autour duquel quatre prêtres portoient la figure du dieu ; & les autres lui présentoient de l'encens , tandis que le peuple se frappoit les épaules à coups de fouet ou de discipline. Après la proces-

sion, on apportoit des présents à la divinité ; & tout le monde se retiroit , pour donner au clergé le temps de les recueillir. Au retour du peuple , à qui il falloit toujours des spectacles de sang , on faisoit paroître un captif ; & on l'immoiloit au milieu des chants & des danses. On plaçoit ensuite quelque mets devant l'idole ; & les jeunes gens couroient pour s'en saisir. Il y avoit des prix pour les quatre qui arrivoient les premiers ; & jusqu'au renouvellement de la même fête , ils obtenoient différentes marques de distinction. A la fin des cérémonies , les filles & les garçons qui avoient servi dans le temple , se retiroient chez leurs parents ; & ceux qui prenoient leur place , les poursuivoient avec de grands cris , leur jetoient des pelottes d'herbe , & leur reprochoient d'abandonner le service des dieux.

Une troisieme idole , moins puissante peut-être , mais plus chere à la nation que les deux précédentes , étoit l'objet d'un culte particulier où la dévotion publique éclatoit avec plus d'ardeur. Elle n'étoit formée ni de bois , ni de métal ; mais de toutes les semences des choses qui servent à la

nourriture , moulues & pêtries ensemble avec le sang des enfants & des vierges sacrifiées. Les prêtres la faisoient sécher ; & le jour de la consécration les peuples y assistoient avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévots approchoient de la statue , la touchoient avec la main , appliquoient à ses parties principales divers bijoux qu'ils croyoient sanctifiés par leur vertu , & les regardoient comme un préservatif contre plusieurs sortes de maladies. Comme la statue étoit d'une matiere que le temps ne manquoit pas d'altérer , on la renouvelloit avec les mêmes formalités. La veille elle étoit mise en pièces ; & l'on en donnoit des morceaux comme des reliques.

On faisoit aussi , à certains jours de l'année , une idole dont la matiere pouvoit se manger ; les prêtres la dépeçoient & en distribuoient les fragments. C'étoit une espece de communion à laquelle on se préparoit par des purifications , des jeûnes & des prieres. Cette fête que les Mexicains célébroient au mois de mai , pourra vous paroître d'autant plus singulière , pour des idolâtres qui n'avoient aucune notion de

la religion chrétienne, qu'elle sembloit, comme vous le voyez, une imitation du plus auguste de nos mystères. Je ne la rapporte que sur une tradition constante qui s'est perpétuée depuis l'arrivée des Espagnols. Des filles consacrées au service du temple pétrissoient ensemble du miel & de la farine, & en faisoient une figure humaine. Tous les seigneurs assistoient à ce travail ; & l'on paroît la statue d'habits & d'ornements. Le jour de la fête, les jeunes filles étoient vêtues de robes blanches couronnées de maïs, & avoient les joues peintes de vermillon ; on les nommoit les sœurs du dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'idole sur un brancard ; & de jeunes hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer sur les degrés du temple où le peuple venoit se prosterner. D'autres filles apportoit des morceaux de la même pâte, dont elles avoient fait la statue, & qu'elles appelloient la chair de dieu. Les prêtres les bénissoient, les coupoient en pièces, & en donnoient à tous les assistants. Ceux-ci les recevoient avec des apparences de piété, qui alloient

jusqu'à l'adoration , & les mangeoient avec la même dévotion que s'ils se fussent nourris du corps même de leur dieu. On en portoit aux malades ; & c'étoit un péché du premier ordre , de prendre d'autre nourriture avant celle-là : on cachoit avec soin jusqu'à l'eau , pour empêcher les enfants même d'en boire.

Ces peuples adoroient une divinité , dont la réputation attiroit des pèlerins de toutes les provinces de l'empire : c'étoit celle des négociants. La statue placée dans un temple fort élevé , au milieu d'un monceau d'or , d'argent , de pierreries , de plumes rares & d'autres marchandises de prix , représentoit la figure d'un homme , avec une tête d'oiseau couverte d'une espece de mitre ; les bijoux les plus précieux servoient d'ornemens à ses jambes , pour exprimer les faveurs que ce nouveau Flutus accordoit à ses sectateurs. Les marchands célébroient tous les ans , en son honneur , une fête à la Mexicaine , c'est-à-dire , cruelle , barbare & sanguinaire. Ils achetoient un esclave de belle taille , le paroient des habits de l'idole , le nourrissoient

délicatement , & n'épargnoient rien pour en faire une victime digne d'eux & du dieu des richesses. Après l'avoir bien nourrie , bien engraisée & bien arrondie , comme ces gros financiers , qui vivent , dorment & roulent dans l'opulence , le jour on le promenoit dans les rues , & la nuit on l'enfermoit dans une cage. Quelque temps avant la fête , les prêtres venoient lui annoncer son sort : il l'acceptoit avec soumission ; c'est du moins ce qu'on lui faisoit dire ; & dans le moment de la célébration , on le conduisoit au lieu du sacrifice ; il se faisoit à minuit ; & son cœur étoit offert à la lune. On portoit le corps chez le principal marchand ; il y étoit rôti & préparé avec les plus fins assaisonnements. Les convives dansoient en attendant le festin ; & après avoir mangé leur part de cet horrible mets , ils alloient saluer & remercier le dieu au lever du soleil. Ils continuoient les réjouissances pendant le reste du jour déguisés sous différentes formes , les uns en oiseaux , en papillons , en grenouilles , &c ; les autres en boîtes , en manchots , en bossus , &c. Ils faisoient des récits agréables de leurs ac-

cidents , ou de leurs métamorphoses ; & la fête se terminoit par de nouvelles danses.

Comme les Mexicains étoient dans l'usage d'immoler des victimes humaines , ils épargnoient le sang de leurs ennemis dans les combats , pour avoir plus de prisonniers à offrir à leurs dieux. Montezuma avoua à Cortez , que s'il n'avoit pas conquis la république de Tlascala , avec laquelle il étoit continuellement en guerre , ce n'étoit que pour assurer un plus grand nombre de victimes à ses temples. Si on en croit les Espagnols , les ambassadeurs de ce prince dirent à ce même général , que leur maître en avoit sacrifié plus de vingt mille chaque année. C'est une très-grande exagération , sans doute ; mais il est certain que lorsque les Castillans entrèrent dans le temple de Mexico , ils trouverent parmi les ornemens , des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres , le grand sacrificateur portoit ses plaintes au souverain , & lui représentoit que les idoles mouroient de faim. Aussi-tôt on donnoit avis à tous les Ca-



ciques, que les dieux demandoient à manger : alors toute la nation prenoit les armes ; & sur quelque vain prétexte , les peuples de chaque province commençoient à faire des incursions sur leurs voisins.

La chair humaine étant pour ces peuples un délicieux régal , le jour où l'on immoloit les prisonniers étoit une très-grande fête dans le pays. On réservoir les têtes , pour en construire ce qu'on appelloit le cimetiere des sacrifices ; on nommoit ainsi une espece d'amphithéâtre fabriqué de chaux & de têtes de morts , dont les dents s'offroient en dehors , & formoient le spectacle le plus horrible. Il y avoit quatre grandes tours à l'entrée de l'édifice qui n'étoient faites que de pareils matériaux. Les Espagnols comptèrent , dit-on , plus de cent trente mille têtes dans la composition de ces affreux bâtimens , sans y comprendre celles des tours. La ville entretenoit plusieurs personnes qui n'avoient d'autres fonctions , que de remplacer les têtes qui tomboient , & de conserver l'ordre établi dans cet abominable édifice.

Les Mexicains avoient différentes

sortes de sacrifices : dans les uns on faisoit monter les prisonniers sur un amphithéâtre destiné à cet usage. On étendoit chaque victime sur une grande pierre ; & quatre prêtres la tenoient par les pieds & par les mains. Alors le grand sacrificateur appuyoit le bras gauche sur son estomac, & lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachoit le cœur qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhaloit ; puis se tournant vers l'idole, il lui en frottoit la face, en prononçant quelques paroles mystérieuses. Les autres ministres de ce culte exécrable, jetoient le corps en bas de l'échafaud ; & tous les captifs recevoient le même traitement. Ceux qui les avoient pris à la guerre, venoient les enlever & les distribuoient à leurs amis, qui les mangeoient solennellement. D'autres fois on écorchoit tout vifs les prisonniers ; & l'on revêtoit de leur peau les ministres subalternes, qui se distribuoient dans tous les quartiers de la ville, chantant & dansant à la porte des maisons ; chaque habitant devoit leur faire quelque libéralité ; ceux qui ne leur offroient

offroient rien , étoient frappés au visage d'un coin de la peau , qui leur laissoit des traces de sang. Cette cérémonie ne finissoit , que lorsque le cuir commençoit à se corrompre. Dans d'autres fêtes , il y avoit des défits entre les sacrificateurs & les victimes. Le captif étoit attaché par un pied , à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée & d'une rondache ; celui qui s'offroit pour l'immoler , paroissoit avec les mêmes armes ; & le combat s'engageoit à la vue du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur , non - seulement il échappoit au sacrifice ; mais il recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordent aux guerriers ; & le vaincu servoit de victime.

C'est sur ces débris détestables , que la religion chrétienne s'est établie au Mexique , partie par la persuasion , partie par le desir de plaire aux Espagnols. Un missionnaire témoignoit son étonnement à un vieil Indien , de la facilité avec laquelle on y avoit reçu la loi de Jesus - Christ , sans que la nation y fût presque aucune opposition : „ ne croyez pas , lui répondit „ le vieillard , que nous nous y foyions

„ soumis inconfidérément & fans exa-  
 „ men. Il y avoit long-temps que nous  
 „ étions mécontents de nos dieux , &  
 „ des cruautés qu'ils exigeoient. Nous  
 „ n'osions d'abord le témoigner ou-  
 „ vertement , dans la crainte d'offen-  
 „ ser nos prêtres. Le plus grand nom-  
 „ bre étoit disposé à prendre une au-  
 „ tre religion , lorsque vous vîntes  
 „ nous annoncer la vôtre. Nous la  
 „ trouvâmes convenable , juste & bon-  
 „ ne , & jugeâmes que c'étoit la seule  
 „ que nous dussions embrasser „. Les  
 idoles furent brûlées ; on détruisit les  
 temples ; on les changea en églises  
 chrétiennes. On porta les loix les plus  
 sévères contre les festins de chair hu-  
 maine ; & entre plusieurs exemples de  
 rigueur , Cortez fit périr par les flam-  
 mes un malheureux Mexicain , qui ,  
 suivant l'exemple abominable de son  
 pays , fut trouvé mangeant le pied  
 d'un homme qu'on avoit tué. Il pa-  
 roît cependant que le conquérant du  
 Mexique n'y exerça jamais des cruautés  
 aussi réfléchies , que celles qu'on prati-  
 quoit dans les autres établissemens Es-  
 pagnols , où les hommes fatigués de  
 massacres , employoient des meutes de

chiens pour dévorer leurs semblables.

Saint - Ildéphonse est la capitale du district des Zapotécas , qui ont donné lieu à cette longue digression. Nous y arrivâmes la veille de Noël ; & nous n'en partîmes que le lendemain , parce que Don Juan & sa maîtresse voulurent y faire leur dévotion : le confesseur leur dit la messe , & les communia de sa main ; le docteur & moi , qui n'étions ni dévots ni amants , nous nous contentâmes de l'entendre. Le reste du jour se passa en conversations pieuses , comme disent les Espagnols , pour signifier toute espece d'entretien qui suit la réception des sacrements. Le discours tomba d'abord sur les religieux du Mexique , dont le pere Acuença , dominicain , c'est le nom du confesseur de Don Juan , nous fit un discours peu flatté.

“ Avant que d'être attaché à Votre Excellence , dit le Jacobin , elle sait que j'avois fait deux voyages dans la Nouvelle Espagne , l'un en qualité de prédicateur à Chiapa ; l'autre pour une commission particuliere à Mechoacan. Quoiqu'on ne puisse pas m'accuser d'avoir puisé des principes trop sévères

dans la province d'Andalousie , où j'avois pris l'habit de religieux , je vous avouerai néanmoins , que je ne pus m'empêcher de gémir de la vie profane , que je voyois mener à nos moines dans ce nouvel hémisphère. En arrivant à Vera-cruz , j'allai loger dans un couvent de notre ordre. Quelle fut ma surprise de le trouver gouverné par un jeune homme , qui avoit obtenu cet emploi pour une somme de mille ducats ! Je m'attendois d'abord à y voir une bibliothèque , parce que je savois que la maison étoit riche. Hélas ! elle ne consistoit qu'en une douzaine de vieux livres , relégués dans un coin , couverts de toiles d'araignées , & sur lesquels on voit placé une guitare. La chambre du jeune supérieur étoit revêtue d'une tapisserie de coton , brodée de toutes les couleurs , & ornée de très-beaux tableaux. Les tables étoient couvertes de tapis de soie , les buffets garnis de porcelaines , & remplis de différentes sortes de confitures & de conserves. Ses discours roulerent sur sa naissance , sur sa faveur auprès des grands , & plus encore auprès des dames , sur sa belle

voix & son habileté en musique , d ont il donna des preuves , en chantant & jouant , sur sa guitarre , des vers tendres , qu'il disoit avoir composés pour une religieuse. On servit ensuite une colation , dont tous les plats étoient parfumés d'ambre & de musc. Mes sens furent tellement enchantés & satisfaits par la beauté des meubles , le son des instruments , la délicatesse des mets & des odeurs , dans la cellule voluptueuse de ce jeune cénobite , qu'étant passé d'Europe dans le nouveau Monde, ce monde en effet me parut tout nouveau.

„ Au reste , ceci ne regarde pas seulement les gens de mon ordre ; par - tout où j'allois , je remarquois , dans les religieux & les prêtres , une vie molle , & des manieres bien opposées à leur profession. Qu'eussiez-vous dit de voir un enfant de S. François monté sur un cheval bai , suivi d'un laquais , pour aller seulement au bout de la ville , entendre la confession d'un mourant ? Sa robe relevée laissoit paroître un bas de soie orangé , des souliers de maroquin ,

une culotte de toile de Frise, & une dentelle de quatre doigts attachée sous le genou. Les autres moines portoient, sous leurs larges manches, des pourpoints piqués de soie, des manchettes brodées & des chemises de toile d'Hollande. Après le repas ils nous propofoient de jouer aux dez, ou aux cartes; & ces amusements duroient une partie de la nuit. C'est encore un usage établi parmi les religieux du Mexique, de visiter les couvents de femmes, de donner une partie du jour au plaisir d'entendre leur musique, & de manger leurs confitures. Ces maisons ont des appartements fort ornés, mais partagés par des grilles de bois, pour la séparation des deux sexes.

„C'est dans ces lieux que tous les habitants d'une naissance honnête font élever leurs filles : l'éducation qu'elles y reçoivent consiste à faire des ouvrages à l'aiguille, à se perfectionner dans la musique, à jouer des comédies qui se représentent dans les églises aux grandes fêtes. On m'a parlé d'une jeune religieuse, qui s'é-



soit tellement enrichie par les présents qu'elle recevoit des ecclésiastiques , & particulièrement d'un évêque qui l'aimoit , qu'elle se fit bâtir un magnifique appartement , avec des galeries & des jardins , où elle étoit servie par six négresses. Dans la plupart de ces monasteres on ne vit point en communauté : chaque religieuse recevoit , de la masse commune , de quoi fournir à son entretien , & peut avoir plusieurs esclaves à son service.

„ Le clergé est opulent & nombreux ; il possède lui seul le quart des revenus du royaume ; & l'on peut dire , sans exagérer , que les prêtres , les moines & les religieuses forment plus d'un cinquieme des habitants libres de ce pays ; mais comme ils sont , en général trop ignorants pour instruire par leurs prédications , & trop débauchés pour édifier par leur conduite , les peuples ne retirent aucun avantage de leur nombre , de leurs richesses , ni de leur crédit. La plupart ne sont que des aventuriers sortis d'Espagne , qui , sans égard pour leur caractère , ne cherchent qu'à s'enrichir

promptement , en abusant de l'ignorance & de la crédulité de ces bonnes gens. Scrupuleusement attachés à l'extérieur de la dévotion , ils se mettent peu en peine du fond de la morale. Ce que je dis souffre pourtant quelque exception ; & malgré les défauts de la plupart des ecclésiastiques séculiers ou réguliers , je ne puis m'empêcher de louer le zèle de ceux à qui l'on doit quantité de fondations pieuses & charitables. Ce sont eux qui ont donné aux Indiens & aux negres quelque connoissance de la vraie religion , & adouci en quelque sorte , leur esclavage. J'ai vu des prélats se sacrifier pour l'instruction de leurs ouailles , & d'autres pour s'opposer à des abus qu'il falloit réprimer. Un évêque mourut empoisonné , pour avoir voulu empêcher les femmes de son diocèse de manger à l'église. Elles se prétendent sujettes à de si grandes faiblesses d'estomac , qu'elles ne sauroient entendre une messe , sans prendre une tasse de chocolat , accompagnée de quelques confitures. Leurs servantes leur en apportent ; & comme ce n'é-

toit pas sans causer quelque distraction , le prélat s'étoit proposé d'abolir ce scandale. Après avoir employé inutilement les voies de la douceur , il publia une excommunication ; mais on n'en fut pas moins obstiné à lui défobéir. Enfin , pour finir cette querelle , on prit le parti de lui faire avaler du poison ; & il mourut , en demandant pardon à Dieu pour le sauteurs de sa mort.

„ De pareils traits sont bien capables d'inspirer aux Indiens , & d'entretenir parmi eux , la vénération qu'ils ont pour les ecclésiastiques , & spécialement pour les moines. J'ai vu ces derniers en abuser indécemment , dit le pere confesseur ; & j'eus la foiblesse un jour de me prêter à leur supercherie. J'étois monté sur une mule , pour descendre une montagne ; l'animal se cabra , & me précipita le long des rochers. Je n'aurois pas évité la mort , si le ciel n'eût permis que je fusse arrêté par un arbrisseau. Des Indiens qui étoient présents , se mirent à crier au miracle ; & dans l'opinion qu'ils eurent de ma sainteté , ils se mirent à genoux devant moi , pour me baiser les mains. Ceux

qui arriverent les premiers dans le bourg où je devois me rendre, y répandirent le bruit de mon aventure, & firent prendre de moi la même idée aux habitants. Elles me valurent des présents si considérables, qu'en faisant le compte de mes richesses dans un couvent de mon ordre, je me trouvai quarante écus en argent, & la valeur de cette somme en œufs, en miel, en fruits, en volailles, &c. Il est vrai que je n'avois amassé toutes ces offrandes, qu'en suivant trop facilement le conseil que m'avoit donné un de nos religieux. Tant que nous passerons pour des saints, me dit-il, nous serons toujours en état de gouverner ces peuples imbécilles, de disposer de leurs biens & de leurs personnes. Là-dessus il me mena à l'église, & me fit asseoir avec lui sur une chaise dans le chœur, représentant le saint que ces bonnes gens imaginoient. Si-tôt que nous eûmes pris place, les hommes, les femmes & les enfants vinrent se mettre à genoux à mes pieds, pour recevoir ma bénédiction, me faire leur offrande, & demander mes prières. Ce même religieux me raconta, qu'environ huit

mille piaftres qu'il avoit amaffées depuis douze ans , par l'aveuglement de ce peuple , venoient de lui être enlevées par des voleurs : ce qui me fit appliquer à moi-même ce proverbe , que l'argent mal acquis ne profite jamais , craignant de perdre , comme lui , ce que la simplicité des Indiens m'avoit fait recueillir.

„ D'après ce que je viens de dire , il n'est pas étonnant que presque tous les biens passent entre les mains du clergé. Ajoutez-y les ressources du commerce , dont les curés & les moines se mêlent avec d'autant plus de licence & d'impunité , qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère , & l'abus des armes ecclésiastiques. Ils arrachent de ces malheureux tout ce qu'ils gagnent par leur travail. Aussi les Espagnols , n'imaginant pas de moyens plus assurés de se faire des fonds , ont peu de goût pour le mariage , & préfèrent d'entrer dans l'état monastique : ils y trouvent à la fois , le repos , la considération & l'opulence ; voilà ce qui remplit les couvents d'hommes & de filles : ils se font tellement multipliés , que dans la seule capitale , on en

compte plus de cinquante , la plus part très-riches , & fondés par divers particuliers , qui cherchent à se distinguer par ces sortes de libéralités. Les uns font bâtir de riches autels dans les chapelles des saints qu'ils prennent en affection ; les autres présentent des couronnes d'or , des chaînes & des lampes aux images de la vierge. Un créole qui meurt , croit son ame en sûreté , lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'église. Ses créanciers ou ses parents sont souvent oubliés ; & les biens passent aux monasteres : ce qui doit d'autant plus vous surprendre , que rarement les créoles parviennent aux dignités ecclésiastiques. Dans les couvents même , on s'est toujours efforcé de les abaisser & de les écarter des premières places : on craint que par leur nombre , ils ne l'emportent sur les véritables Espagnols ; c'est pour cette raison , que tous les supérieurs sont envoyés d'Europe ; il y a pourtant des provinces , où les créoles se sont si bien foutenus , qu'ils ont refusé de recevoir les religieux qui leur venoient d'Espagne : d'autres ont vécu en si mauvaise intelligence.

qu'à l'élection d'un provincial, il se feroient égorgés, si le vice-roi ne se fût rendu à leur assemblée, & n'en eût fait mettre quelques-uns dans les fers. Les créoles triomphèrent à la fin, par la pluralité des suffrages, & ont prétendu que, ne manquant point de sujets de leur nation, ils n'avoient pas besoin de secours étrangers. On les laisse paisibles dans cette possession ; parce qu'avec beaucoup de soumission pour le saint siege, ils envoient à Rome autant d'argent que les Espagnols.

„ Dans la province de Mexico, il n'y a que les jésuites & les carmes, qui aient conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir de leur pays, tous les ans, deux ou trois recrues de leur ordre. Dans le district de Guaxaca, on ne reçoit aucun missionnaire étranger : les dominicains ont long-temps résisté aux créoles, alléguant, avec autant de chaleur que de vérité, l'ignorance des peuples, dont les idées, sur les choses divines & humaines, sont également ridicules. Les Indiens convertis à la religion chrétienne, n'en sont pas moins

idolâtres ; car ils adorent nos images comme autant de dieux. Les créoles le souffrent , & disent que cela vaut encore mieux que s'ils n'étoient point baptisés. Le saint , ajoutent-ils , aura pitié d'eux , & les bénira pour l'amour de son image. On se plaît à les entretenir dans cet aveuglement général : il leur est défendu d'avoir des livres ; & dans toute la nouvelle Espagne , on en voit très-peu d'autres que des heures , des missels & des bréviaires. Le hasard fit tomber un jour les métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un créole : il remit ce livre à un religieux , qui crut de bonne foi , & persuada à toute la ville que c'étoit une bible angloise. Sa preuve étoit les figures de chaque métamorphose , en disant : voilà comme ces chiens d'hérétiques adorent le diable , qui les change en bêtes. Ensuite la prétendue bible fut jetée dans un feu qu'on alluma exprès ; & le religieux fit un grand discours , pour remercier saint François de cette heureuse découverte. Une ignorance égale regne dans tous les tribunaux de la justice. J'ai vu por-



ter, dans une même audience, la même sentence sur deux cas directement opposés. Quand on eut fait comprendre au juge cette contradiction, il se leva sur son siège, & jura par tous les saints, que ces chiens de luthériens Anglois lui avoient enlevé, parmi ses livres, ceux du pape Justinien, dont il se servoit pour juger les causes douteuses ; mais que si ces huguenots repassoient par la Nouvelle Espagne, il les feroit tous brûler „.

Nous ne restâmes que deux jours à Saint-Ildefonse ; de-là nous nous rendîmes à Saint-Yago, dans le canton de Nixapa : cette ville bâtie sur la rivière d'Advarado, est par conséquent d'un riche commerce. Elle contient environ mille habitants, tant Indiens qu'Espagnols. On y recueille de l'indigo, du sucre, de la cochenille, du cacao, & de l'achiote, autrement dit, du roucou. Le Mexique est le seul pays qui produit la cochenille. On a longtemps ignoré l'origine de cette drogue, si utilement employée dans la teinture en écarlate ou en cramoisi, & si propre à nuancer, à réhausser, par une

heureuse illusion, les foibles couleurs du visage des Dames. Tout le monde fait aujourd'hui, que la cochenille est un insecte qui s'attache aux feuilles de diverses plantes. On peut comparer sa figure à celle de nos punaises domestiques, qui étant desséchées, sont grosses comme une petite lentille, d'un rouge noirâtre. Lorsque le fruit de la plante qui engendre la cochenille, est en maturité, il s'ouvre comme une grenade, & se remplit de petits insectes rouges & presque imperceptibles. Comme ils y mourroient bientôt faute de nourriture suffisante, si les Indiens n'avoient soin de les en retirer, ils étendent sous l'arbre un grand drap; & agitant les branches avec un bâton, ils forcent l'insecte de sortir. Ces petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchent de se sauver, en s'élevant avec leurs aîles; mais leur foiblesse & l'ardeur du soleil ne leur permettant pas d'aller loin, ils tombent sur le linge comme de la poussière; & perdant alors leur première figure, ils n'ont plus que celle d'une petite graine, brune, chagrinée & luisante. En les réduisant en pou-

dre, on s'en sert comme de vermillon.

Il est une autre maniere de se procurer une plus grande quantité de cette substance ; & c'est même la plus usitée. Les Indiens cultivent certaines plantes, dont les feuilles sont, pour la cochenille, comme les mûriers pour les vers à soie. Ils font, avec de la mousse, des especes de nids, dans chacun desquels ils mettent douze ou quatorze cochenilles. Ces animaux donnent naissance à des milliers de petits, qui se dispersent sur les plantes voisines, se fixent dans les endroits qui fournissent le plus de nourriture, & y restent jusqu'à leur dernier accroissement. On en fait, chaque année, plusieurs récoltes. Dans la premiere, on enleve les nids & les insectes qui y sont morts, après avoir donné naissance à leurs petits. Trois mois après, on recueille le produit de cette seconde génération, en laissant quelques grosses cochenilles, qui donnent lieu à une troisieme, que l'on enleve pareillement au bout des trois autres mois ; on les détache de dessus les feuilles avec un pinceau.

Ces races multiplient si prodigieuse-

ment, qu'il en reste toujours une très-grande quantité, malgré ce que les oiseaux, les fourmis & les vers en consomment. Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, que, quoiqu'elle appartienne à l'espèce la plus périssable du genre animal, elle ne se gâte jamais. Sans autre soin que celui de l'enfermer dans une boîte, on en a gardé pendant plus de cent ans, qui n'a rien perdu de sa vertu, ni pour la médecine, ni pour la teinture. On l'estime autant que l'or & l'argent, tant à cause de la promptitude, que de la sûreté de son débit. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail; car dans certaines années, il entre en Europe près de six cents mille livres pesant de cette matière; & l'on évalue ce commerce annuel à plus de douze millions. Cette grande consommation mériterait qu'on fît des tentatives pour en établir la culture dans nos colonies: on pourroit y employer beaucoup de terres inutiles, c'est-à-dire, ou trop usées, ou trop maigres pour produire des cannes de sucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, & d'autres denrées

## LE MEXIQUE. 211

de cette nature ; on auroit peut-être d'autant moins de peine à réussir , que rien ne se multiplie plus aisément que la plante qui sert de nourriture à ces animaux. Il n'est question que d'enterrer à moitié une de ses feuilles , pour lui faire prendre racine. Les provinces du Mexique qui en produisent le plus , sont celles de Tlascala , de Guatimala , & sur-tout de Guaxaca.

Cette dernière fournit aussi beaucoup de cacao , qui est une des principales richesses de l'empire. Le cacaotier croît naturellement dans plusieurs contrées de l'Amérique. Il est d'une grandeur & d'une grosseur médiocres ; varie suivant la nature du sol ; & en ce point , la Nouvelle Espagne l'emporte sur les autres pays. La feuille ressemble à celle du châtaignier ; mais elle est plus étroite. A celles qui tombent il en succede d'autres ; de sorte que l'arbre n'est jamais sans verdure. Il est chargé d'une quantité innombrable de fleurs ; mais de mille , il y en a à peine dix qui donnent du fruit. Il se forme une gouffe semblable à un gros cornichon , tirant sur le verd avant sa maturité , ordinairement brune , &

quelquefois jaune, blanche, ou bleue, lorsqu'elle est mûre. Elle est pointue par le bas, & sa surface taillée en côtes de melon. Elle pend le long de la tige & des meres-branches, & non point aux extrémités de l'arbre, comme la plupart de nos fruits d'Europe. Cette gouffe contient les amandes du cacao, couvertes d'une substance mucilagineuse, dont elles tirent leur nourriture. Elles ressemblent assez aux pistaches; mais elles sont plus grosses, plus arrondies, & couvertes d'une pellicule sèche & dure. La chair en est un peu violette, roussâtre, & d'une amertume qui n'est point désagréable. Il y a dans chaque gouffe, vingt-cinq à trente grains, séparés par de petites cellules blanches, & d'une acidité qui ne déplaît point lorsque le fruit est dans sa maturité : un morceau mis dans la bouche, étanche la soif & rafraîchit.

Les Mexicains sement les amandes de cacao dans une terre chaude & humide; & les arbrisseaux paroissent vers le quinzième jour; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de cinq à six pieds. On les transplante alors, en les arrachant avec la terre qui couvre les

racines. On les met en alignement , à quinze ou dix-huit pieds de distance l'un de l'autre , accompagnés chacun d'un échalat pour les supporter , & environnés de platanes ou d'autres arbres , qui fournissent l'ombre dont ils ont besoin. On retranche du pied tous les rejetons , qui empêcheroient le cacao-rier de s'élever. On arrache les mauvaises herbes qui croissent autour ; & l'on s'attache principalement à garantir la plante de l'excès de l'eau , du froid , & de certains vers qui la rongent. L'arbre n'est dans son plein rapport , que la quatrième ou cinquième année. Il est alors élevé de neuf à dix pieds , & gros comme le poing : sa maniere de croître , est de former une tête en couronne : si on l'abandonne à lui-même , il s'en fait plusieurs les unes sur les autres ; mais elles ne font que nuire à la première , qui est la principale. Aussi a-t-on soin , en cueillant le fruit , de couper les couronnes superflues , & sur-tout de retrancher le bois mort. La nature est si riche dans ce pays , que personne n'a encore tenté de faire usage de la greffe ; il y a cependant lieu de croire que le fruit en vaudroit mieux.

Lorsqu'on juge que le cacao est dans son point de maturité, on ouvre les gouffes avec un couteau, on en tire le fruit qu'on fait sécher à l'ombre pendant trois jours, & trois autres jours au soleil. Cette opération se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. D'autres abattent avec une perche les cosses mûres, & prennent garde de toucher à celles qui ne le sont point, ou de faire tomber les fleurs; car on voit sur le même arbre des fruits de tout âge, & des fleurs dans toutes les saisons. On met en tas, pendant quatre jours, toutes les gouffes ainsi abattues: les amandes germeroient, si elles restoit plus longtemps dans leur enveloppe; on les en retire le cinquième jour, & on les assemble en monceaux couverts de feuilles, pour qu'elles éprouvent une légère fermentation: c'est ce qu'on appelle faire ressuier le cacao. On le remue soir & matin, jusqu'à ce qu'il prenne une couleur rousse, & qu'il soit sec. Les graines ainsi préparées sont portées en Europe, & vendues par les épiciers.

L'achiote, ou le roucou est une



autre production du Mexique, que les habitants de la province de Guaxaca cultivent avec soin. L'arbre est de la grandeur d'un noisetier, fort touffu, & pousse de son pied plusieurs tiges droites & rameuses. Ses branches portent à leurs extrémités, deux fois par an, des touffes de fleurs d'un rouge pâle, grandes, assez belles, mais sans odeur & sans goût. Le fruit est dans une espèce de coque, grosse comme celle d'une amande, & hérissée de pointes comme celle de la châtaigne. Elle s'ouvre quand elle est mûre, & laisse voir une graine rouge, couverte d'une matière humide, très-adhérente au doigt lorsqu'on la touche. On la réduit en pâte; & l'on en forme des boules rondes, ou des tablettes qui servent à plusieurs usages, & particulièrement à la teinture des étoffes.

La vanille la plus estimée est celle qui croît dans la Nouvelle Espagne. Ses fleurs sont noires; & les gousses ont une odeur agréable. Celle des autres pays a la fleur blanche, & la gousse sans odeur. La plante s'entortille autour des arbres comme le lierre; à l'extrémité des rameaux paroissent

les fleurs, & ensuite de petites gouffes vertes, molles, charnues, longues d'un demi-pied, & de la grosseur de la côte d'une feuille de tabac, à laquelle elles ressembtent lorsqu'elles sont seches : le fruit est une petite graine noire & luisante, renfermée dans chaque gouffe. Croiriez-vous, Madame, qu'il y a au Mexique, des gens de mauvaise foi, qui la retirent de son enveloppe, y substituent des paillettes, ou d'autres corps étrangers, bouchent les ouvertures avec de la colle, & la vendent pour de la bonne vanille ?

C'est principalement avec l'achiote & le cacao, que les Mexicains composoient autrefois cette fameuse liqueur, que les Espagnols ont adoptée, & communiquée ensuite à toute l'Europe : je veux parler du chocolat. On prétend que ce nom vient du mot indien *atte*, qui veut dire *eau*, & du bruit qu'elle fait dans le vase, quand elle bouillone. Dona Elvire, qui connoissoit toutes les manieres de préparer cette boisson, & prenoit plaisir, chaque matin, à faire le chocolat de Son Excellence, aimoit à nous en apprendre les différentes compositions.

„ Autrefois,

trefois , disoit-elle , avant l'arrivée des Castillans au Mexique , les habitants faisoient une liqueur avec du cacao délayé dans de l'eau chaude , assaisonné avec du piment , coloré avec de l'achiote , & mêlé dans une bouillie de maïs , pour en augmenter le volume. Cette composition avoit l'air si brut , & un goût si sauvage , que les Espagnols n'auroient jamais pu s'y accoutumer , si le manque de vin ne les avoit contraints à se faire cette violence , pour n'être pas toujours obligés de boire de l'eau pure. Mais , plus industrieux que les Mexicains , ils corrigerent le désagrément de ce breuvage , en ajoutant au cacao divers aromates , & en changeant toute cette préparation , à laquelle néanmoins ils conserverent toujours le nom de chocolat. Voici celle qui me paroît la plus universellement usitée parmi eux dans ce pays. On fait rôtir des grains de cacao dans une poêle percée ; on en ôte la pellicule qui les enveloppe , & on les broie dans un mortier jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte. On y ajoute deux fois autant de sucre , avec du poivre , de la vanille , du musc & de l'ambre. Avec ce mélange ,

## 218 LE MEXIQUE.

on fait des rouleaux , ou de petits pains que l'on conserve ; & lorsqu'on veut s'en servir , on les rape comme de la muscade. On met ensuite chauffer de l'eau dans un vaisseau de cuivre ou d'argent , & on la verse bouillante dans des coupes de porcelaine ou de coco ; enfin on a un petit morceau de biscuit tout prêt ; qu'on trempe dans la liqueur. L'usage de la vanille dans le chocolat est venu des Espagnols ; les Mexicains ne l'avoient pas avant la conquête. Cette boisson est aujourd'hui si commune dans le pays , qu'il n'y a point de noirs ni de porte - faix qui n'en prennent au moins quatre fois par jour.

„ Chacun consulte son goût & son tempérament , pour faire entrer plus ou moins de ces ingrédients dans cette composition. Les Indiens n'y mettent encore que du cacao , de l'achiote , du maïs , du piment & de l'anis. Ils pilent le tout ensemble , à l'exception de l'achiote , le font sécher sur le feu , & le remuent continuellement ; dans la crainte qu'il ne se brûle ou ne se noircisse ; s'il est trop desséché , il devient amer & perd sa force. On réduit en poudre toute cette matière ; l'achiote y

est mise par intervalle, pilée de même, mais non desséchée, afin que ce mélange en prenne plus aisément la couleur, dans un vaisseau de terre, où on le jette pour l'infuser avec une juste quantité d'eau, sur un très-petit feu. Lorsque tout est bien incorporé, ce qui se connoît à la qualité de la pâte, on en fait des tablettes, à moins qu'on n'aime mieux l'enfermer dans des boîtes, où elle durcit en se refroidissant.

„ La maniere de prendre le chocolat n'est pas la même chez tous les habitants de la nouvelle Espagne : les uns le boivent chaud ; & leur méthode consiste à faire fondre une tablette dans de l'eau bouillante, à la remuer ensuite dans la tasse ; & lorsqu'ils en voient sortir l'écume, ils y versent de l'atolle, & l'avalent ainsi, sans biscuit & sans sucre. D'autres font dissoudre le chocolat dans de l'eau froide, en ôtant l'écume qui surnage, & qu'ils conservent dans un autre vase ; ils mettent le reste sur le feu, avec autant de sucre qu'il en faut pour le rendre doux : lorsqu'il est chaud, ils le versent sur l'écume qu'ils ont séparée, & le boivent. La maniere la plus commune, est de faire

K ij

chauffer de l'eau, d'en remplir la moitié d'une coupe, d'y laisser fondre une ou plusieurs tablettes, jusqu'à ce que la liqueur s'épaississe, de la battre pour faire naître de l'écume, & d'y remettre de l'eau pour achever de remplir le vase.

„ On dit que les Mexicains ont une autre façon de prendre le chocolat, qu'ils n'emploient que dans leurs festins, ou pour se rafraîchir après la danse & la bonne chère. Elle consiste à le boire froid, comme de la limonade, en versant l'eau de fort haut pour la faire mousser. On prétend que ce breuvage est si rafraîchissant, que les Indiens sont les seuls qui en puissent user. L'expérience a fait connoître aux Espagnols qu'il est très-nuisible à l'estomac, & cause de violentes douleurs. L'atolle, dont je viens de parler, est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau, & sert non-seulement au chocolat, mais à la composition d'autres liqueurs „.

Nous arrivâmes heureusement à Guaxaca, capitale de la province; où résident l'évêque & l'alcade major, dont l'autorité s'étend jusqu'à la mer du sud. La ville est située dans une très-belle vallée, dont Charles-Quint fit

présent à Cortez, avec le titre de marquis del Vallé; & le pays est arrosé par une rivière fort poissonneuse. Ses bords sont couverts d'un grand nombre de bestiaux, sur-tout de brebis, qui fournissent d'assez bonne laine. Les chevaux de ce canton passent pour les meilleurs de la nouvelle Espagne, de même que le fruit & le sucre qu'on y recueille. Aussi les confitures de Guaxaca l'emportent-elles sur toutes celles de l'Amérique. On y fait encore le meilleur chocolat de toutes les Indes; & l'on y compose une excellente poudre, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Il s'en fait un débit surprenant dans les provinces du Mexique, au Pérou, & même en Espagne. Les religieuses de sainte Catherine de Guaxaca en ont seules la véritable recette. On a mille fois essayé, dans les autres couvents, de l'imiter; on n'a jamais pu y parvenir.

Cette ville ne contient pas plus de deux mille habitants, parmi lesquels on compte cinq ou six cents Espagnols. Elle est sans forteresse, sans murailles, sans artillerie, comme toutes les villes du pays, à la réserve des places maritimes. Les couvents des deux sexes

y font d'une opulence extraordinaire : celui de saint Dominique tient le premier rang par son trésor, qu'on estime deux ou trois millions, & par la beauté de son église. Guaxaca doit ses richesses à la grande riviere d'Alvarado, qui lui offre un commerce sûr avec Vera cruz. Enfin l'air y est si tempéré, les provisions y font dans une si grande abondance, la situation en est si commode entre le golphe du Mexique & la mer du sud, qu'il n'y a point de ville en Amérique où les habitants paroissent plus heureux. •

Je suis, &c.

*A Guaxaca, ce 20 Janvier 1750.*





## LETTRE CXVI.

## SUITE DU MEXIQUE.

TANDIS que Don Juan de Mendez étoit occupé, avec l'alcade major de Guaxaca, d'affaires relatives à sa commission, je m'étois proposé d'aller visiter, aux environs de cette ville, la montagne de Cocola, où l'on a découvert plusieurs mines d'or, d'argent, de cristal de roche & de vitriol ; mais j'en fus détourné par les conseils du confesseur de Don Juan, qui m'en fit voir tous les inconvénients. " Je n'oublieraï de ma vie, me dit-il, les dangers que j'ai courus lorsque j'allai voir celles de Pachaca, les plus belles, les plus abondantes de la nouvelle Espagne. J'y arrivai par un chemin difficile & escarpé : & la première qu'on me montra, avoit plus de six cents pieds de profondeur. On en tiroit l'argent avec des especes de roues, soutenues sur un long essieu, autour duquel tournoit une chaîne, dont un bout montoit avec le métal,

K iv

& l'autre descendoit pour en chercher d'autre. Le même mécanisme servoit à vider l'eau, qui ne manqueroit pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail, & quatre mules faisoient mouvoir cette machine. Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, placés les uns au bout des autres, & auxquels des chevilles dispersées servoient d'échelons. Le mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur dont il avoit été témoin plusieurs fois : les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement.

„ Je passai dans une autre mine, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules, montant & descendant sur de pareilles échelles, chargés de leurs fardeaux, avec un continuel danger pour leur vie. Ils font ce terrible métier pour quatre réales par jour ; mais le soir on leur permet d'emporter autant de minéral qu'ils le peuvent d'une seule charge, & ils en partagent le profit avec le propriétaire. Depuis cinq mois ils travailloient à ouvrir, sous

terre, une communication d'une mine à l'autre, pour faire passer l'eau de la mine la moins profonde dans celle qui l'est le plus. Ils ne s'étoient pas encore rencontrés ; mais ils étoient si proches les uns des autres, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

„ A quelques lieues de-là, dans la montagne, je fus frappé du spectacle d'une ville, dont toutes les maisons étoient composées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit plus de dix mille habitants, qui vivoient de leur travail dans ces horribles abîmes. On n'y compte pas moins de neuf cents mines dans l'espace de six lieues. Les unes sont épuisées & abandonnées ; on exploite les autres, & l'on s'y exerce sans relâche ; mais le plus grand nombre est en réserve. Ces dernières sont visitées secrètement par les Indiens, qui volent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enseveli une quinzaine, qui y étoient descendus furtivement par une ouverture très-étroite.

„ La mine la plus riche, la plus célèbre de cette montagne, est celle qui

K v

porte le nom de la Trinité, parce qu'on y entre par trois bouches différentes, qui conduisent à la même veine. On m'assura que pendant dix ans, on en avoit tiré de l'argent pour plus de quarante millions, & que mille ouvriers y étoient continuellement occupés; mais lorsqu'on fut arrivé à huit cents pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut abandonner le travail, & boucher toutes les ouvertures, à cause des dangers auxquels on étoit exposé, & du peu de métal que l'on retiroit.

„A une certaine distance de cette mine, on en avoit ouvert une autre depuis quelques années, qui rendoit un profit considérable, & n'étoit encore qu'à quatre cents pieds de profondeur. Je pris la résolution d'y descendre; mais en arrivant à la cinquième échelle, la peur me saisit; & j'allois remonter, si un mineur, qui me suivoit de près avec un flambeau, n'avoit ranimé mon courage, en m'assurant qu'il ne me restoit plus que deux ou trois arbres à descendre. Je le crus, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville, ou pour

embrasser l'arbre. Enfin , j'arrivai à l'endroit où les travailleurs faisoient sauter le minéral avec des instruments de fer. J'en pris des morceaux ; & après avoir passé quelque temps dans ce gouffre obscur , je commençai à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre y exhaloit. Ouvrant alors les yeux , plus que jamais , sur le danger auquel je m'étois exposé , je remontai avec autant de difficulté que de crainte , & j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avois vu d'affreux se retraçant dans mon imagination , je reconnus que de ma vie je n'avois rien fait de plus téméraire ; jamais du moins je n'avois éprouvé tant d'effroi.

„ La profondeur de ces mines vient de la méthode du travail , qui se fait toujours perpendiculairement , jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement ; & lorsqu'elle finit , on recommence à creuser plus bas sur la même ligne. Quiconque découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique , peut y faire travailler , en payant au roi le cinquieme du produit. Sa majesté lui

K vj

accorde quatre cents pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un côté seulement, au choix du propriétaire. Un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la première; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut cependant entrer dans la mine de son voisin; mais en creusant sous terre, & jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers; pour lors il doit se retirer dans la sienne, ou pousser son travail au-dessous de l'autre.

„ Quand j'eus satisfait ma curiosité sur tous ces objets, je voulus voir comment on sépare le métal de la pierre qui sort de la mine. On la brise à coups de marteau, & on la broie, avec des machines, dans des mortiers de fer. Après l'avoir réduite en poudre, on met cette poussière, avec une égale quantité de charbon & de plomb brûlé, dans un grand fourneau, où deux soufflets animent le feu continuellement. A mesure que cette matière se liquéfie, on y en ajoute de la nouvelle, pendant l'espace de cinq ou six heures. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on

enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que, par une ouverture du fourneau, on laisse couler ce métal dans une forme, où il ne tarde pas à se durcir. On le met ensuite dans un autre fourneau, pour séparer le plomb de l'argent, & cette opération est connue de tous les chymistes. Les plaques ou lingots d'argent pur, sont de quatre-vingts ou cent marcs. On les porte à l'essayeur du roi, qui examine si le métal est au titre prescrit par le prince, & s'il peut être converti en monnoie. On attend son jugement pour marquer les lingots, & pour lever le droit du souverain, qui est un cinquieme, c'est-à-dire, que de cinq plaques, le roi en retient une. Si elles n'ont pas le degré de perfection convenable, on les remet au feu pour achever de les raffiner ; & lorsqu'elles sont du titre convenu, on les marque, en spécifiant le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc d'argent. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au raffineur du roi pour les séparer.

„ Tout l'argent qui sort des mines de la nouvelle Espagne, doit être voi-

## 230. LE MEXIQUE.

turé à Mexico, & déclaré à la monnoie. On m'assura que tous les ans il en entre dans cette ville deux millions de marcs, outre ce qui passe par des voies indirectes; on en frappe aussi tous les ans sept cents mille marcs en piastras. Les propriétaires paient non-seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquième, qui est le droit de la première déclaration, une réelle, qu'on nomme le droit de vasselage. Quoique chaque particulier puisse faire frapper de la monnoie, on ne travaille cependant guère que pour les marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du prince, l'autre pour la fabrique. On fait de cinq sortes de monnoies d'argent, savoir, des pièces de huit réales, de quatre, de deux, d'une réelle simple, & d'une demie. On nomme par abréviation, *pieces de huit*, une pièce d'argent qui vaut huit réales; & l'on frappe des pièces d'or de seize, de huit, de quatre, & de deux pièces de huit. Lorsque les unes & les autres sortent des mains du monoyeur,



on les remet au peseur, pour savoir si elles ont leur juste poids; ce dernier les porte au trésorier, qui les délivre aux propriétaires, quand il a retiré ce qui appartient aux officiers, qui sont, outre les deux que je viens de nommer, l'essayeur, le coupeur, le secrétaire, le fondeur, les gardes, &c.

„ Quoique toutes ces charges ne soient point héréditaires, cependant chaque employé a droit de résigner la sienne; & la résignation est valide, pourvu qu'il vive encore vingt jours après l'avoir faite. Mais il faut que celui en faveur de qui il se démet, en avertisse le vice-roi dans le terme de six semaines, paye au roi le tiers de la valeur de la charge, & les deux tiers au propriétaire ou à ses héritiers, autrement elle retourneroit à sa majesté. C'est ce qui fait que ceux qui possèdent ces sortes d'emplois, font tous les mois leur démission, afin qu'on puisse toujours compter les vingt jours qu'on doit survivre. Ces charges sont d'un produit très-considérable: celle de trésorier rapporte soixante mille pieces de huit, qui font plus de cent mille

## 232 LE MEXIQUE.

écus de votre monnoie. Celles d'essayeur & de fondeur sont cédées en propriété au couvent des carmes, qui en retire tous les ans seize mille pieces de huit : les autres offices rendent à proportion ; les plus bas rapportent par jour huit réales ; mais comme la plupart de ceux qui les exercent sont des esclaves du trésorier, celui-ci en retient presque tout le profit ,.

D'après ce que vous venez de lire, Madame, il ne me resta plus aucun desir de voir les mines du Mexique, quoiqu'elles y soient très-riches & très-nombreuses. Le temps que nous passâmes encore à Guaxaca, nous l'employâmes, le médecin & moi, à faire quelques parties de chasse dans les environs, & à connoître les productions particulieres du pays. Les lievres y sont si communs, que nous en aurions pu tuer tous les jours un grand nombre, s'ils avoient ici le même goût qu'en Europe, & si l'horreur que les Mexicains ont pour ces animaux, ne s'étoit communiquée jusqu'à nous. Elle vient de la certitude qu'ils croient avoir, que les lievres mangent les vers qui se

forment dans la chair des chevaux morts.

Il y avoit des lievres au Mexique avant l'arrivée des Espagnols ; les animaux qu'on y a portés d'Europe , sont les vaches , les brebis , les chevres , les porcs , les chevaux , les ânes , les chiens & les chats , qu'on n'y connoissoit point avant la conquête. Rien ne cause tant d'admiration que la facilité avec laquelle ils s'y sont multipliés. Le nombre des brebis est au-dessus de l'imagination , dans la belle vallée de Guaxaca : il y a des particuliers qui en possèdent jusqu'à cent mille , sans aucune difficulté de les nourrir , par la multitude de pâturages communs , où l'on a la liberté de les faire paître. Les laines seroient une richesse pour l'Europe , si la qualité n'en étoit pas si grossière. On les a souvent négligées , jusqu'à les laisser périr ; mais , à la fin , quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures , qui ne servent néanmoins qu'aux Indiens , & n'empêchent pas que les draps d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi , la principale utilité que

## 234 LE MEXIQUE.

l'on retire de ces troupeaux innombrables , est d'en avoir à vil prix le lait , la chair & le fromage. Les chevres , qui sont en grand nombre , fournissent un suif excellent , dont on se sert plus que d'huile , pour s'éclairer , & pour la préparation du maroquin.

Outre celles qui sont venues d'Espagne , on en trouve ici d'une espèce particulière , qu'on m'a dit être originaire du Pérou ou du Chili. Elles n'ont pas moins d'un pied & demi de haut , & s'apprivoisent si facilement , que se laissant brider , elles portent sur leur dos deux hommes des plus robustes. Pendant que le cavalier est dessus , leur pas est l'emble ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du lièvre ; elles remuent même , comme lui , les deux levres en brouquant ; mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Ce sont des animaux d'un grand usage , & propres à toutes sortes de fatigues. Les Espagnols les emploient dans les mines ; elles servent à porter le métal par des précipices & des chemins si rompus , que les hommes & les autres animaux

n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, où leurs maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un espace de seize lieues, tandis qu'ils sont obligés d'en faire plus de cinquante par de longs détours, au bout desquels ils les retrouvent dans une ville située sur la côte, qui n'a de l'eau qu'à une lieue de-là; on dresse les chevres à en aller puiser sans guide; en arrivant à la rivière, elles s'y enfoncent assez pour remplir deux jarres qu'elles ont sur le dos, & qu'elles rapportent pleines à la maison. Mais, qu'elles se soient beaucoup fatiguées ou non dans la journée, dès que le jour a disparu, elles se refusent à toute espece de travail, & l'on emploiroit la force inutilement pour les y contraindre.

Les vaches & les bœufs se font peut-être moins multipliés; mais on en retire une plus grande utilité. On en distingue de deux sortes: les domestiques, dont on fait le même usage qu'en Europe; & les sauvages, qui habitent les forêts, & sont comptés parmi les bêtes fauves; les Espagnols ne leur font la

## 236 LE MEXIQUE.

guerre que pour en avoir la peau. Ils ont des chevaux élevés à cette chasse, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Les armes sont un fer de la figure d'un croissant, dont le tranchant est fort aigu, & qui est enchâssé au bout d'une hampe de douze ou quinze pieds de long. Le chasseur pose son épieu sur la tête de son cheval, le fer devant, & court après la bête : s'il l'atteint, il tâche de lui couper les jarrets. Le cheval fait aussitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir à lui de toutes ses forces, mais en boitant, & sur trois pieds seulement. Le cavalier, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petits pas, & frappe un nouveau coup qui le rend maître de sa proie. Il ne lui reste alors qu'à descendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont il se sert avec beaucoup d'adresse pour achever sa victoire. Il remonte ensuite à cheval, & va chercher une autre bête, tandis que les écorcheurs, dont il est toujours

suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux, les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un homme seul, à tirer sur eux. Un taureau qui a déjà reçu quelques blessures, n'attend pas toujours qu'il soit attaqué pour se précipiter sur son ennemi. Lorsqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête; les vaches occupent le centre, & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche pour donner sur les plus foibles, les taureaux ne manquent point de tourner en même temps, & de faire face aux chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupe; on les observe du bord d'un bois, pour surprendre ceux qui s'écartent. Leur cuir, transporté en Europe, fait une des principales richesses de l'Espagne.

Vous avez lu l'étonnement & la frayeur des Mexicains, lorsqu'ils virent, pour la première fois, les Castillans montés sur des chevaux, dont ils n'avoient eu jusques-là aucune idée.

## 238 LE MEXIQUE.

Le climat s'est trouvé si propre à ces animaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse population, la plupart des provinces de la nouvelle Espagne en ont d'aussi bonnes races que l'ancienne. On s'en sert pour voyager ; & l'on n'emploie communément que des mules pour le transport des marchandises & du bagage. Une loi, qu'on fait remonter jusqu'à l'origine de l'établissement des Espagnols au Mexique, oblige toutes les communautés des villes & des bourgs, de fournir des chevaux & des vivres sur toute la route à ceux qui voyagent avec un passe-port d'officiers royaux, sans autre rétribution qu'une légère diminution d'impôts qu'elles obtiennent, en produisant, dans leurs registres publics, la dépense de l'étranger, signée de son nom.

On ne doit pas douter que le Mexique, avant l'arrivée de ses conquérants, n'eût des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards : mais la plupart de ces quadrupèdes différent de ceux de l'ancien monde ; les lions ne sont pas roux, &



n'ont pas les crins avec lesquels on représente ceux de notre continent. Leur couleur est grise ; & loin d'être aussi furieux que ceux d'Afrique & d'Asie , ils se laissent prendre ou tuer à coups de pierres & de bâtons , dans un cercle d'hommes , où l'on n'a pas beaucoup de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens , ils grimpent sur les arbres , d'où le plus timide chasseur les abat à coups de fusil. On prétend que les tigres , qui n'ont ni moins d'adresse , ni moins de cruauté que ceux d'Afrique , portent une haine particulière aux naturels du pays ; & qu'au milieu de plusieurs Espagnols , ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer. Cette opinion peut bien être une suite du préjugé de la nation , qui a toujours regardé ses vainqueurs comme des hommes d'une nature différente , & respectés des animaux mêmes. Les Espagnols avoient intérêt de ne la pas désabuser.

Les sangliers sont moins gros qu'en Europe , & en différent encore plus par une propriété fort étrange , qui est d'avoir le nombril sur le dos. Leurs dents sont tranchantes , & les rendent

d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent pas qu'on les offense pour attaquer les chasseurs. Ceux-ci sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre, & mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on en tire plusieurs dans cette situation, & le bruit des armes à feu éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente ; mais si l'on ne prend soin de couper le nombril qu'elles ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour.

Deux autres quadrupèdes particuliers au Mexique, ou du moins à l'Amérique méridionale, sont l'ours à fourmi, & le paresseux. Le premier, qui est de la grosseur d'un chien de chasse, a le poil rude & brun, les jambes courtes, le museau allongé, les yeux petits, la gueule étroite & sans dents, & la langue longue & menue ; il l'insinue dans les fourmillières ; les fourmis s'y attachent, & dans un instant elle en est couverte ; il la retire alors pour les avaler ; ensuite il recommence le même exercice aussi longtemps

temps qu'il est pressé de la faim. Le paresseux est moins gros, a la tête noire, les yeux obscurs & couverts, la mâchoire lourde & épaisse, les cuisses mal emboîtées, & presque hors des hanches, les jambes courtes, les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles; mais il est si long à se traîner, qu'après avoir dévoré toute la verdure d'un arbre, il emploie cinq ou six jours à en descendre pour monter sur un autre; quoique fort gras en quittant le premier, il est maigre & décharné quand il arrive au second. Il ne lui faut pas moins de huit à neuf minutes, pour avancer un de ses pieds à la distance de trois pouces. Il les remue l'un après l'autre avec la même lenteur; & les coups seroient inutiles pour lui faire doubler le pas.

Sans entrer dans de longs détails sur la beauté, l'excellence & la variété des oiseaux de la Nouvelle Espagne, il suffit de dire, en général, que l'Europe n'a rien en ce genre qui en approche, ni le reste de l'univers, qu'on puisse leur comparer. Aussi le principal ornement des Mexicains consiste dans les belles plumes, qu'ils emploient non - seulement

à se parer , mais à faire des étoffes & des tableaux , dont on ne peut trop vanter l'art & la perfection. Les couleurs y sont tellement nuancées & fondues , qu'on les prend pour de véritables peintures. On présenta à Sixte-Quint. un portrait de saint François , fait au Mexique ; & ce ne fut qu'en le touchant plusieurs fois avec le doigt , que ce pontife s'assura que le tableau étoit de plumes. On les arrache aux oiseaux morts , avec de petites pinces extrêmement délicates ; & avec une colle très-déliée , on les attache sur le vélin , le papier ou la toile. Les anciens Mexicains étoient si experts dans cet art , & représentoient si parfaitement les animaux , les arbres , les fleurs , les herbes & les racines , que ces ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application ; car souvent un ouvrier passoit un jour entier pour mettre une plume dans sa vraie place : il la tournoit & retournoit une infinité de fois , au jour & à l'ombre , pour mieux juger de son effet.

Parmi les oiseaux qui fournissent ces belles couleurs , le *sansoufle* tient le pre-

mier rang. Il joint à cet éclat naturel un chant si agréable, qu'on a cru ne pouvoir mieux le définir que par son nom, qui signifie *cinq cents voix*. Le *vicicili*, qui veut dire *ressuscité*, n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe, & ne se nourrit que de la rosée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant autour d'elles, sans jamais se reposer. Son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes nuances. Les Indiens estiment principalement celui du cou & de l'estomac, pour le mettre en œuvre avec l'or dans les étoffes. Le *vicicili* meurt ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche, à laquelle il reste attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, qui est la principale saison des fleurs dans la Nouvelle Espagne. Il se réveille alors; & de-là lui vient le nom de *ressuscité*.

On appelle *subtiles* une espèce de corneilles du Mexique, moins remarquables par leur plumage, que par une façon extraordinaire de faire leurs nids. Elles les suspendent aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité de celles qui s'éloignent le plus du tronc. Ce que ces nids ont de plus

L ij

étrange , c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche , à laquelle ils sont suspendus , ayant la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à l'arbre , & le nid même , sont composés d'une herbe extrêmement longue , adroitement entrelacée , menue près de la branche , & plus grosse vers le nid. Le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus , qui forment un spectacle fort agréable. La province de Guaxaca est fertile en plantes salutaires , parmi lesquelles il y en a aussi de très-venimeuses. On m'a parlé d'une , entre autres , dont on croit les propriétés sans exemple. Sa force , pour empoisonner , dépend du temps qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie ; c'est-à-dire , que pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année , il faut qu'elle soit coupée depuis un an ; ou depuis six mois , si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme ; on l'emploie fraîche pour ceux dont on veut se débarrasser sur le champ.

Avant l'arrivée des Espagnols , on ne connoissoit point ici les jardins potagers ; les légumes se fesoient en

plein champ comme le maïs. L'empereur & les caciques en recevoient de leurs vassaux pour l'usage de leur table. Ces secours étoient compris dans le tribut qu'on devoit au monarque ; le reste lui venoit des marchés publics. Les fleurs & les simples étoient les seules productions qu'on cultivât dans les jardins du palais ; les fruits en étoient bannis , suivant ce principe , qu'un roi ne doit pas chercher du plaisir dans ce qui peut être un objet de lucre pour son peuple : mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux climat , & toutes les herbes médicinales , que la Nouvelle Espagne produit avec tant de variété. Des intendants les distribuoient gratuitement aux malades. On rendoit compte au souverain , du succès de leur usage ; & les médecins en tenoient registre , à leur maniere ; car ils n'avoient point l'usage de l'écriture. Peu de nations ont eu autant de goût pour les fleurs , que les Mexicains. Ils en faisoient des bouquets très - galants , & des couronnes qu'ils s'envoyoient en présents ; ils en composoient des figures humaines , qui décoroient les appartements.

ments de l'empereur. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, surtout dans les couvents & les monastères.

De tous les pays du monde, il n'y en a point où les plantes d'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance, qu'au Mexique. Chaque province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne, excepté des cerises, des nêfles, des noisettes, des châtaignes, que les Mexicains regrettent peu. Les pommes, les poires & les prunes ne se sont pas avantageusement ressenties de la faveur du climat, soit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région, dont la température est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient. Les arbres qui ont le mieux réussi sont les orangers, les limoniers, les citronniers : on en vit bientôt des forêts, produites pour ainsi dire par le hasard. Des oranges tombées à terre s'étant pourries, leurs semences dispersées par les eaux & le vent, ont germé d'elles-mêmes, & ont trouvé, dans la nature du terroir, les dispositions les plus favorables



à leur accroissement. Les deux qualités dominantes du pays , la chaleur & l'humidité , ont multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès.

Un des principaux objets de la commission de Don Juan , regardoit les droits royaux , qu'on accusoit les officiers du domaine d'avoir négligés : il avoit ordre de prendre par - tout des notes exactes de la maniere dont cette partie des finances étoit administrée. Ses instructions portoient d'abord sur le cinquieme de tous les métaux , qui , comme je l'ai dit , appartient au prince , ainsi que le quint des perles & de toutes les pierres précieuses , sans compter un & demi pour cent pour la fortie , de même que ce qui se leve sur toutes les monnoies qui se fabriquent au Mexique. C'est ce que les Espagnols appellent droit de seigneurie , auquel ils ajoutent celui qui réserve au souverain la moitié des trésors cachés , qu'on découvre dans les anciennes habitations. Les Indiens les ensevelissoient en terre , pour les besoins dont ils se croyoient menacés après leur mort. Les autres droits regardent les biens de ceux qui meurent sans héritiers ,

## 248 LE MEXIQUE.

confisqués au profit du roi ; les cartes à jouer , sur lesquelles il y a des impôts , comme en France ; le vingtieme sur tous les ouvrages des manufactures d'Espagne , qu'on apporte aux Indes ; le vingt-cinquieme sur tout ce qui se vend , s'achete ou s'échange dans le pays , sur les testaments , les dons mutuels , les charges , &c. droit de saisir les marchandises de contrebande , de jouir des revenus d'un office vacant , de lever deux piastras par tête , pour l'entrée de chaque negre. Les Indiens sont obligés de payer leur sortie lorsqu'ils quittent leurs bourgs ou leurs villages. S'ils en sont chassés , ou par la guerre , ou par confiscation , ils sont tenus de servir à gages , & de travailler tour-à-tour aux mines du roi. Comme le nombre des cabarets & des auberges est réglé dans toutes les villes du Mexique , ceux qui passent ce nombre paient au souverain un tribut annuel de quarante piastras. Dans les instructions de Don Juan , il n'étoit point parlé d'un certain droit qui regarde le saint siege , & qui se paie ici avec plus de zele que ceux du roi : il est fondé sur une bulle , par laquelle toute personne qui possède le bien d'au-

trui sans le savoir, en acquiert la propriété sûre, tranquille & en pleine conscience, moyennant douze réales pour trente ducats.

Il nous fallut enfin quitter la riche & riante ville de Guaxaca, pour nous rendre au fameux port d'Acapulco, dans la mer du sud. Cette place a l'avantage de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales, & à celles des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans dans la Nouvelle Espagne, par les vaisseaux des Philippines & du Pérou. Nous y arrivâmes au mois de mars; & nous y ressentîmes la même chaleur, que celle de la canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe point de pluie pendant la moitié de l'année; ce qui y cause une stérilité qui oblige de tirer de fort loin, les provisions nécessaires à la vie, & les rend par conséquent d'une cherté excessive. Les logements n'y sont pas moins incommodés par la mal-propreté que par la chaleur. La ville n'est remplie que de noirs & de mulâtres; les marchands Espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le commerce

est fini. Les officiers du roi , & le gouverneur même , prennent ce parti , pour n'être pas exposés au mauvais air.

Acapulco n'a de bon que son port , qui est un des plus profonds , des plus sûrs , des plus commodes de la mer du sud , & le seul , pour ainsi dire , que l'on trouve sur la côte occidentale de la Nouvelle Espagne. Les navires y sont renfermés comme dans une cour , & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures ; & il est défendu par un château qui a quarante ou cinquante pieces de canon , & soixante hommes de garnison. Les maisons de la ville ne sont que de bois , de paille & de terre ; & cet assemblage de baraques mérite plutôt le nom d'un village de pêcheurs , que celui de première foire de l'océan méridional , & d'échelle de la Chine. Il est vrai qu'en certain temps de l'année , la ville change de face , & devient un des plus riches marchés de l'univers. Vers le mois de décembre , le grand gallion , qui fait toute la communication entre l'Amérique & les Philippines , après un voyage de cinq mois , & un trajet de trois mille lieues , pendant lequel on ne

voit d'autres terres que les petites îles des larrons, débarque dans ce port, chargé des marchandises les plus riches de l'orient. Dans le même temps il en arrive un autre de Lima, dont la cargaison est de deux millions de piaſtres, indépendamment de toutes les productions de l'Amérique méridionale, qui s'échangent contre celles de l'Asie. Le grand gallion a quelquefois plus de mille hommes à bord; & il n'y a point de commerce où l'on faſſe de plus grands profits. Le capitaine, les pilotes, les contremaîtres, & même les ſimples matelots gagnent, dans un ſeul voyage, de quoi faire leur fortune, conformément à leur état. Il n'eſt pas juſqu'aux religieux qui ne s'enrichiſſent dans ce négoce. On transporte les marchandises des Indes orientales à Mexico, ſur le dos des mulets; & après que cette capitale s'en eſt fournie, on envoie le reſte à Vera-cruz, de-là dans la province de terre-ferme, dans les Antilles, &c. Acapulco rapporte par an, au gouverneur, vingt mille piaſtres, & preſqu'autant à ſes officiers. Le curé, qui n'en a que cent quatre-vingt de ſon bénéfice, en

gagne quelquefois , dans une année , jusqu'à quatorze mille ; tant il fait payer cher ses fonctions curiales , & spécialement la sépulture des étrangers qui meurent dans la ville & sur les vaisseaux. Comme le commerce y monte tous les ans à plus de douze millions , je le répète , chacun fait , en peu de temps , d'immenses profits , suivant son état & sa profession.

Nous restâmes peu de jours dans le port ; & nous prîmes la route de Mexico par la province de Tlascala , si célèbre dans les annales espagnoles , par les services que Cortez reçut de ses habitants. Quand il y arriva ce pays étoit extrêmement peuplé : ses bourgades occupoient le haut des collines , par une ancienne politique de ces peuples , qui trouvoient , dans cette situation , le double avantage de se mettre à couvert de leurs ennemis , & de laisser leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine , ils avoient été gouvernés par des rois ; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission , ils avoient secoué le joug de la royauté pour former une espèce de république , dans laquelle ils

## LE MEXIQUE. 253

se maintenoient depuis plusieurs siècles. Leurs bourgades étoient partagées en cantons , dont chacun choisissoit des députés qui alloient résider dans la capitale , nommée Tlascala comme la province : ces envoyés formoient le corps d'un sénat , dont toute la nation reconnoissoit l'autorité. Cet exemple du gouvernement aristocratique est assez remarquable chez des barbares.

Les Tlascalans s'étant toujours défendus contre la puissance des empereurs du Mexique , se trouvoient au plus haut point de leur gloire. Leur ville étoit bâtie sur quatre éminences , qui avoient l'apparence de quatre citadelles , avec des rues de communication , bordées de murs fort épais , qui formoient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de caciques , descendus des premiers fondateurs , mais soumis néanmoins à l'assemblée générale du sénat. Ils avoient droit d'y assister , & recevoient ses ordres pour tout ce qui concernoit le bien public. Le pays abondoit en maïs , d'où la province tiroit son nom , qui signifie maison de pain.

On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ses fruits , la multitude de ses animaux sauvages & domestiques ; mais ces avantages de la nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des montagnes exposoit le pays à de furieuses tempêtes , à des ouragans terribles , & souvent aux inondations d'une rivière , dont les eaux s'élevoient jusqu'au sommet des collines. Le défaut de sel étoit une autre disgrâce des Tlascalans ; non qu'ils n'en pussent tirer des provinces de l'empire ; mais , dans leurs idées d'indépendance , ils aimoient mieux se priver de ce secours , que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis.

Tels étoient ces fameux républicains , sans le secours desquels jamais Cortez n'eût achevé la conquête du Mexique. Il s'étoit déjà attaché d'autres Indiens , qu'il avoit envoyés en ambassade aux Tlascalans , pour les attirer dans son parti. Cette députation est encore une chose à observer , pour l'entière connoissance des mœurs , coutumes & usages de ces peuples. Quatre Indiens , les plus distingués par leur noblesse & leur habileté , furent choisis pour ambassa-



deurs. Marine prit soin de les instruire , jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au sénat. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité : c'étoient une mante de coton , bordée d'une frange tressée avec des nœuds ; une longue fleche qu'ils devoient tenir à la main droite , la pointe en bas , les plumes en haut ; & sur le bras gauche , une grande coquille en forme de bouclier. On jugeoit du motif de la négociation , par la couleur des plumes de cette fleche : les rouges annonçoient la guerre , & les blanches la paix. Ces caractères faisoient connoître & respecter les envoyés dans leur route : mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins sans perdre leur droit de franchise , auquel ils donnoient des noms qui revenoient à ceux de droit des gens & de foi publique.

Les quatre députés se rendirent à Tlascala , & furent conduits dans le lieu destiné aux ambassadeurs. Dès le jour suivant on les introduisit dans la salle du conseil , où les sénateurs étoient assis , suivant l'ordre d'ancienneté , sur des tabourets assez bas , & faits d'une seule piece. Ils entrèrent dans l'assem-

blée, la tête couverte de leur mante ; ce qui passoit , parmi eux , pour une marque d'une très-grande soumission. Dès qu'ils parurent , tous les sénateurs se leverent , & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Les envoyés leur firent la révérence , suivant leur usage ; & s'étant avancés gravement jusqu'au milieu de la salle , il se mirent à genoux , les yeux baissés , pour attendre la permission de parler. Alors le plus ancien du sénat leur ayant demandé le sujet de leur arrivée , ils s'affirent sur leurs jambes ; & l'orateur prononça le discours dont il avoit chargé sa mémoire. Sitôt qu'il fut achevé , ils se leverent sur les genoux , firent , dans cette posture , une profonde inclination ; & se laissant retomber sur leurs jambes , ils attendirent modestement la réponse de la république. Les délibérations durèrent quelques moments ; ensuite un sénateur ayant dit , au nom de l'assemblée , qu'elle avoit besoin de quelques jours pour se consulter , les ambassadeurs se retirèrent. Cette députation n'eut pas le succès qu'en attendoient les Espagnols ; mais Cortez obtint par la vote des

armes, ce qu'il ne put gagner par celle de la négociation. Il vainquit les Tlascalans, & en fit des alliés fideles, avec lesquels il acheva enfin la conquête du Mexique; il les subjugua ensuite eux-mêmes; & après leur avoir fait embrasser le christianisme, les Castellans s'établirent dans leur capitale, qui portoit le nom de la province, & l'habitèrent conjointement avec eux. On y fonda un évêché, qui dans la suite fut transféré à Puebla-de-los-Anges, devenue une ville importante depuis cette époque. Elle tire son nom d'un songe de la reine Isabelle de Castille, qui crut en voir tracer le plan de la main des anges.

Ce diocèse a plus de cent lieues d'étendue, depuis le golphe du Mexique, jusqu'à la mer du sud. La ville épiscopale, qui en même temps a usurpé le titre de capitale, est située dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieues d'une très-haute montagne, qui est toujours couverte de neige. Il en sortoit autrefois des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans céder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce

## 258 LE MEXIQUE.

qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'ils avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons paroissoient mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se divisoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Le peuple étoit persuadé que c'étoient les ames des méchants, qui sortoient du gouffre infernal, pour châtier les habitants de la terre; car les Tlascalans croyoient à l'immortalité de l'ame. Jamais les plus braves de la nation n'avoient osé s'approcher du sommet de cette montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugissements épouvantables. Les Espagnols, plus hardis, entreprirent de le visiter. En arrivant près de l'ouverture du volcan, ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par de violentes secousses. Bientôt ils entendirent les bruits qu'on leur avoit annoncés, & qui furent immédiatement suivis de flammes mêlées de cendres & de fumée. Ils se mirent à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque temps la respiration; mais quand le tremblement eut

cessé, & que la fumée fut moins épaisse, ils acheverent de monter jusqu'à la cime. Ils remarquerent, au fond du gouffre, une grande masse de feu, qui leur parut s'élever en bouillon, comme une matiere liquide & brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. On assure que les Espagnols, manquant de poudre dans une de leurs plus importantes expéditions, se souvinrent de ces flots de matiere enflammée, & en retirerent assez de souffre pour la munition de toute l'armée.

Les édifices de la nouvelle capitale de la province de Tlascala sont bâtis de pierre, & ne le cedent point à ceux de Mexico. Les rues, sans être pavées, sont droites, bien formées, & d'une propreté singuliere. La grande place est fermée, de trois côtés, par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face est occupée par la cathédrale, qui offre un portail magnifique. L'évêque a quatre-vingt mille piastras de revenu; le moindre des chanoines en a cinq mille;

& les dignitaires, depuis sept jusqu'à quatorze. Cette ville a plusieurs paroisses, & quantité de couvents très-riches, comme le sont tous ceux du Mexique. L'air de la Puebla est d'une pureté qui y rend les maladies fort rares. On y fait des draps qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellents chapeaux, & des verres, dont le commerce est d'autant plus considérable, que c'est la seule manufacture de ce genre qu'il y ait dans tout l'empire. Mais ce qui contribue principalement à l'enrichir, c'est son hôtel de la monnoie, où se fabrique la moitié de l'argent qui sort des mines de la Nouvelle Espagne.

La ville de Tlascala n'étant qu'à cinq ou six lieues de celle des Anges, je cédaï à la curiosité de voir les restes de cette ancienne rivale de l'empire du Mexique. Elle n'avoit pris, de ses adversaires, que l'horrible usage de sacrifier & de manger ses prisonniers. Il paroît même qu'elle ne s'y étoit accoutumée, que pour rendre, à ces cruels ennemis, le traitement qu'ils ne cessent d'en recevoir. L'amour de la liberté avoit,

comme vous avez vu , donné naissance à cette république ; la valeur & la justice en furent comme le soutien. Elle punissoit de mort le mensonge dans ses propres sujets , & le pardonnoit aux étrangers ; comme si elle ne les eût pas cru capables de la perfection d'un Tlascalan. C'étoit un opprobre , pour les marchands de cette nation , que d'emprunter de l'argent ou des effets commercables ; parce que l'emprunt expose à l'impuissance de rendre , & conséquemment au manque de parole. Les fils qui s'écartoient du respect dû à leurs peres , étoient étouffés par ordre du sénat , comme des monstres naissants , qui pouvoient devenir pernicieux à la patrie. Un traître à l'état étoit mis à mort , lui & ses parents jusqu'au septieme degré , dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvoit venir à l'esprit de personne , s'il n'y étoit porté par l'inclination du sang. Certains désordres qui choquent la nature , étoient punis par la perte de la vie , comme autant d'obstacles à la population , qui fait toute la force d'une république. Entre mille sujets de haine , les Tlascalans

reprochoient aux Mexicains de les avoir infectés de ce goût détestable. Les caciques , ou les premiers de la nation , étoient adorés du peuple , qui se prosternoit presque à terre pour leur parler.

La liberté qui régnoit à Tlascala , y attiroit de toutes parts des étrangers ; ils y étoient reçus , à la seule condition de se conformer aux usages du pays. On en comptoit plus de soixante , parmi la noblesse , qui s'étoient mis volontairement , en qualité de vassaux , sous la protection du sénat. Non-seulement les loix permettoient d'avoir plusieurs femmes ; mais elles y exhortoient tous ceux qui pouvoient les nourrir. On prétend que le fameux Xicotencal , qui s'opposa long-temps aux entreprises de Cortez , en entretenoit jusqu'à cinq cents. Dans ce nombre , m'a-t-on dit , il y en avoit une fort jolie , qui portoit extérieurement les marques des deux sexes. Elle fut d'abord la femme du général Tlascalan , & ensuite son rival. Vivant familièrement avec ses compagnes , elle les consolait de l'absence de leur époux ; car pendant un an qu'il fut à la guerre ,



faisant usage du sexe qui leur étoit le plus agréable, elle en rendit meres une vingtaine. A son retour Xicotencal trouva tout le ferrail en désordre. Il répudia les coupables & fit punir l'hermaphrodite; on lui ouvrit le côté; & les enfants acheverent de la faire mourir à coups de pierres.

La prospérité des Tlascalans n'étoit due qu'à leur valeur militaire : ils rapportoient tout à l'honneur des armes. Ils employoient les embuscades, les surprises, & tous les stratagêmes que nous admirons dans nos plus habiles généraux. L'étendard de l'état demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après la bataille, ils l'exposoient à la vue de toute l'armée; & ceux qui ne venoient pas s'y ranger, étoient punis très-sévèrement. Comme ils n'aspiroient pas à s'étendre par des conquêtes, ils ne profitoient de la victoire que pour faire des prisonniers, & les sacrifier à leurs dieux. Ces dieux étoient adorés dans les bois & sur les montagnes. Les vices avoient leurs divinités comme les vertus : on gravoit leurs noms sur les rochers; & il reste encore plusieurs monuments de

cette idolâtrie. On attribuoit l'empire des vents à la déesse de l'amour. On la croyoit suivie par d'autres femmes associées à son culte, & par une troupe de bouffons & de nains employés à son amusement. Ils lui servoient de messagers, pour avertir les dieux dont elle desiroit le commerce. Son temple étoit somptueux; & sa fête se célébroit avec une pompe qui attiroit toute la nation.

Les Tlascalans ont su les premiers, tout l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une plante fort commune dans cette contrée; elle est connue sous le nom de metle; & ils la faisoient servir à toutes sortes d'usages. C'est une espece de chardon qui jette des feuilles très-larges, très-dures, & garnies d'épines très-pointues. On en fait du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des fouliers, des ceintures, des cordages, des scies, des plumes, des poinçons, des aiguilles. L'écorce brûlée guérit différentes blessures; la gomme qui sort de ses branches, est un excellent antidote. Du fil de ses feuilles on fait jusqu'à des dentelles, & d'autres ouvrages de la même délicatesse.

Des

Des rejets on compose une espece de conserve d'un usage sain & d'un goût agréable. Enfin , le tronc rend , par incision , une liqueur claire & sucrée lorsqu'elle sort de la plante : elle s'épaissit sur le feu , en y mettant une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin ; aussi est-elle très-capable d'enivrer ; & l'on en tire une excellente eau-de-vie.

Les habitants de Tlascala obtinrent de Charles-Quint , après la conquête , une exemption perpétuelle de toutes sortes d'impôts. Mais quoique cette faveur eût dû servir à la rendre longtemps florissante , Tlascala n'est plus aujourd'hui qu'un gros village , où un mélange d'Indiens & d'Espagnols mènent une vie assez douce , parce que les campagnes voisines leur fournissent beaucoup de blé & de fruits , & que l'herbe qui croît dans les bois , entre les arbres , nourrit des bestiaux à peu de frais. Un couvent de cordeliers , & la figure du vaisseau qui apporta Cortez à Vera-Cruz , gravée sur les murs de l'église , sont les seuls objets qui m'aient paru dignes d'attention. Cholula , que j'allai voir par curiosité ,

266 LE MEXIQUE.

entre Tlascala & la ville des Anges , sur le chemin de Mexico , est orné de très-beaux jardins ; & quoique ce lieu ne mérite pas le nom de ville , il est habité par quantité de marchands de Vera-Cruz , qui s'y retirent , ainsi qu'à Puebla , dès que les vaisseaux ont quitté le port. Je revins le lendemain à los Angeles , d'où nous partîmes trois jours après pour la capitale de l'empire. Don Juan fit loger sa maîtresse dans une maison d'amis , avec son médecin. Il prit un appartement chez le vice-roi ; & nous acceptâmes , le confesseur & moi , une chambre que nous offrit , dans son couvent , un religieux de son ordre.

Je suis , &c.

*A Mexico , ce 22 Février 1730.*



## LETTRE CXVII.

## SUITE DU MEXIQUE.

LE logement que j'occupe est à côté de la bibliothèque. Si elle n'est pas l'endroit le plus fréquenté du couvent, on ne peut pas dire non plus qu'elle soit totalement abandonnée. Parmi plus de cent vingt religieux qui composent cette communauté, il y en a quatre ou cinq qui aiment l'étude, & deux ou trois qui pourroient passer pour sçavants, même en Europe. Le bibliothécaire me paroît très-versé dans la connoissance des faits, de ceux surtout qui ont rapport aux Castillans & à leurs conquêtes dans le Nouveau Monde. Depuis dix ans il est occupé à des recherches sur l'histoire du Mexique. Je traduis ici littéralement un morceau qu'il m'a confié, sur les commencements de cette monarchie, & sur l'état de sa capitale avant & depuis l'arrivée des Espagnols.

M ij

“ Suivant une ancienne tradition , dit notre historien , les peuples du Mexique reconnoissent , comme nous , un déluge qui fit périr le genre humain. Un homme & une femme se sauvèrent dans une barque ; & ce couple heureux mit au monde des enfants qui peuplerent une grande vallée , & s'établirent sur le bord d'un lac. Ils y fondèrent une ville , qui , après avoir changé plusieurs fois de nom , a retenu enfin celui de Mexico. Sans nous arrêter à cette fable , il paroît évident que les premiers habitants de la Nouvelle Espagne étoient des sauvages sans loix , sans religion , sans gouvernement , vivant de leur chasse , & des fruits qui viennent dans les bois. Ils se réunirent sous divers chefs , & formèrent différentes nations autour du lac. Ils changerent insensiblement de mœurs & d'usages , bâtirent des cabanes , & reconnurent l'autorité d'une sage administration.

„ Ils vécurent de la sorte jusqu'au temps où les Mexicains , ainsi appelés du nom de *Mexi* , leur principal chef , partirent de leur pays sur la foi d'un

oracle , qui leur promettoit la possession d'un vaste empire, & vinrent, comme les Visigoths en Espagne , ou les Francs dans les Gaules , se rendre maîtres de ces belles contrées. Ils y apportèrent leurs Idoles , les mêmes qu'on y reconnoissoit encore sous Montezuma , & par l'ordre desquelles ils placèrent le siege de leur puissance dans un endroit du lac , où ils trouverent une aigle perchée sur un figuier. Ils y éleverent un temple , autour duquel ils bâtirent une ville , dont les armes ont toujours été une aigle regardant le soleil , tenant un serpent dans une de ses griffes , & l'autre appuyée sur une branche de figuier des Indes.

„ Les Mexicains ayant perdu leur chef , qui avoit donné son nom à la capitale , élurent un prince né parmi eux , sans cesser néanmoins de conserver la forme de république. Contents de son administration , ils choisirent son fils pour lui succéder , avec le titre de roi ; & cet état a toujours été depuis un royaume électif. La couronne se donnoit au plus brave , sans aucun égard au droit de la naissance ; & cet

M iij

usage n'étoit interrompu que dans les occasions où l'égalité du mérite accordoit la préférence au sang royal. Après l'élection le nouveau monarque étoit obligé de se mettre en campagne, à la tête de ses troupes, de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque province. Quand le succès des armes avoit justifié le choix des électeurs, il entroit triomphant dans la capitale; & l'on sacrifioit, sous ses yeux, une partie des prisonniers. Le chef des sacrificateurs s'approchoit ensuite pour recevoir un serment, dont on ne connoît pas d'autre exemple dans tous les gouvernements humains. On lui faisoit jurer que, pendant tout le cours de son regne, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages par leurs débordements, les campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air. L'intention de ces peuples, par un serment si bizarre, étoit de faire comprendre à leur souverain, qu'il devoit régner avec tant de sagesse & de modération, qu'on ne pût jamais



regarder les calamités publiques, comme une punition de ses dérèglements. Dans la cérémonie du couronnement, parmi divers ornements symboliques, on mettoit, sur la tête du monarque, un manteau blanc semé de têtes de mort. On le conduisoit ensuite dans une salle du temple; & tout le monde s'étant retiré, il se plaçoit sur un lit, pour ne pas sortir de quatre jours. Il employoit ce temps en oraison, en pénitence & en sacrifices. Il ne mangeoit qu'une fois dans vingt-quatre heures, se baignoit la nuit, & se tiroit du sang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits qu'il faisoit aux idoles, devoient être teintes du sang de sa langue, de son nez, de ses mains, de ses oreilles, &c; comme si, en répandant son propre sang, il dût s'accoutumer à faire couler celui des autres.

„ Les Mexicains s'aggrandirent successivement comme les Romains; & quand la nation devint trop nombreuse, l'élection d'un nouveau roi fut remise à six caciques, pour éviter la confusion des suffrages. Cette méthode

M iv

subsistoit encore à l'arrivée des Espagnols. Montezuma avoit été précédé par un souverain du même nom, que les Mexicains regardent comme le plus grand de leurs empereurs. Ce fut lui qui donna naissance au barbare usage de ne pas couronner les rois, sans avoir immolé plusieurs prisonniers qu'ils devoient faire eux-mêmes après leur élection. La forme de ce sacrifice, qui fut réglée dans le même temps, consistoit à fendre l'estomac de la victime avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, & en frotter la face de l'idole. Ce même monarque, par une politique que les Romains ne conquirent pas, lorsqu'ils détruisirent Carthage, réprima constamment l'ardeur qui le portoit à soumettre la république de Tlascala. Il comprit que son empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il étoit important de se conserver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguïser le courage de son peuple. Ce même motif fit instituer la coutume de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, pour le faire servir au culte des idoles. Il falloit que

les offrandes fussent toujours sanglantes ; & lorsque le sang ennemi manquoit dans les temples , il n'y avoit personne qui ne fût prêt à verser le sien. Avec de pareilles dispositions , on ne craignoit pas d'en aller répandre à la guerre. Aucun souverain du Mexique n'a plus contribué que ce prince , à l'aggrandissement de sa nation. Il établit des tributs dans les provinces qu'il avoit assujetties , se fit bâtir un magnifique palais , éleva un temple superbe pour la principale idole , forma divers tribunaux de justice , qui reçurent leur perfection de ses successeurs. Un de ces derniers s'est rendu fameux par ses cruautés , & illustre par ses exploits. On assure que , pour la consécration d'un temple , il immola , dans l'espace de quatre jours , soixante-quatre mille personnes. Malgré ces cruautés , la capitale lui fut redevable de la plupart de ses embellissements.

„ Montezuma II. fut le dixieme de ces empereurs , & presque le dernier de la monarchie. Quoique son pere eût occupé le trône , il n'avoit dû son

M v

élévation qu'à ses qualités personnelles, soutenues par beaucoup d'artifices. Dès qu'il se vit le maître, il se livra à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil avoit d'abord éclaté en lui faisant congédier ceux de ses officiers qui étoient d'une naissance commune, pour n'employer que la noblesse, jusques dans les emplois les plus bas : ce qui choquoit également, & les nobles qui se trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & les familles populaires qui se voyoient fermer l'unique voie qu'elles avoient à la fortune. Il paroissoit rarement à la vue de ses sujets, sans excepter même les ministres, auxquels il ne se communiquoit qu'avec beaucoup de réserve, faisant entrer ainsi le chagrin de la solitude dans la composition de sa majesté. Il avoit inventé de nouvelles révérences, & des cérémonies gênantes pour ceux qui approchoient de sa personne. Le respect lui paroissoit une offense, s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration ; & dans la seule vue de faire éclater son pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connois-

soit d'autre raison que son caprice. Il avoit créé sans nécessité de nouveaux impôts, qui se levoient par tête avec tant de rigueur, que ses moindres sujets, jusqu'aux mendiants, étoient obligés d'apporter des présents au pied du trône. Ces violences avoient jeté la terreur dans tous les ordres du royaume. Il n'ignoroit pas la misère & les plaintes de ses peuples; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa politique; & il y avoit près de quinze ans qu'il régnoit suivant ces maximes, lorsqu'il perdit la couronne & la vie.

„ Ce prince, plus attaché que ses prédécesseurs à relever la majesté de l'empire, en soutenoit la magnificence par l'appareil le plus fastueux. Il avoit deux compagnies pour sa garde; l'une de soldats, qui occupoient les avenues du palais; l'autre de nobles, composée de deux cents hommes, qui se tenoient dans l'intérieur des appartements. Ils étoient partagés en deux corps, qui comprennoient toute la noblesse de l'état, venoient successivement des provinces les plus éloignées.

M vj

& faisoient alternativement le service. Leur principal poste étoit dans les antichambres, d'où le monarque les appelloit quelquefois auprès de sa personne, moins par faveur que dans le dessein de les tenir dans la dépendance, & de connoître leur caractère, leurs dispositions & leur capacité. Il donnoit rarement des audiences publiques; mais elles duroient une partie du jour; & les préparatifs en étoient imposants. Les grands avoient ordre d'y assister, & devoient être rangés autour du trône. Des secretaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient, avec des caractères qui leur étoient propres, les demandes des supplians, & les réponses du prince. Ceux qui vouloient se présenter donnoient leurs noms à des officiers chargés de cet emploi, & paroissoient à leur tour. On entroit pieds nus, les yeux baissés, & en faisant trois révérences. On disoit à la premiere, *seigneur*; à la seconde, *monseigneur*; à la troisieme, *grand seigneur*. Après avoir exposé sa demande, & reçu la réponse, à laquelle il n'étoit pas permis de repli-

quer, on se retiroit, en répétant les mêmes révérences & les mêmes paroles sans tourner le dos, & sur-tout sans lever la vue. Les plus petites fautes, contre l'observation de ces cérémonies, étoient punies sur le champ; & les exécuteurs du châtiment attendoient le coupable à la porte. L'empereur écoutoit les moindres affaires avec attention, répondoit d'un air sérieux, & prenoit plaisir à la confusion du suppliant, parce qu'elle flattoit son orgueil. Cependant il l'exhortoit à se rassurer; & si son embarras continuoit, il nommoit un ministre pour l'entendre.

„ Ce prince mangeoit souvent en public, mais toujours seul, & avec le même faste. Deux cents plats étoient rangés sur des buffets, autour d'une salle; il en faisoit la revue, & marquoit ceux qu'il choisissoit. Le reste se distribuoit entre les nobles de sa garde; tous ceux que le devoir retenoit auprès de sa personne, étoient nourris au palais. Sa table étoit grande, mais fort basse, & son siege un simple tabouret. Avant que de s'asseoir, les vingt plus belles femmes de la cour

se présentoient avec des bassins , pour lui donner à laver. Elles assistoient debout à son dîner , pendant lequel on tiroit une balustrade , qui , sans ôter la vue , tenoit la foule & les domestiques éloignés. On observoit un grand silence ; ses bouffons seuls avoient droit de parler pour le faire rire. Ses écuyers le servoient à genoux , les yeux baissés & les pieds nuds ; car il étoit défendu , sous peine de la vie , de paroître chaussé dans cette salle. Les seigneurs , qui tous les jours étoient présents à ses repas , se tenoient à quelque distance de la table , & recevoient respectueusement les plats qu'il leur envoyoit. C'étoit une sorte de porcelaine qui se partageoit , ainsi que les serviettes & les nappes , entre les officiers ; car il étoit de la dignité du prince de ne s'en servir qu'une seule fois. Les vases & les coupes étoient d'or pour l'ordinaire , ou de coquilles richement garnies. On les remplissoit de différentes sortes de liqueurs , dont plusieurs étoient parfumées. Ce prince se régaloit quelquefois de chair humaine ; mais il falloit qu'elle eût été sa-



crifiée aux idoles. Au sortir de table, il fumoît du tabac mêlé d'ambre, dont la vapeur l'excitoit à dormir. Après quelques moments de sommeil, on faisoit entrer des musiciens, qui chantoient & jouoient des instruments, tant qu'il plaisoit à sa majesté de les écouter.

„ Rien n'égalait la magnificence de ce monarque dans les occasions d'éclat. Quand, par une distinction sans exemple, il vint au-devant de Cortez, à la tête des seigneurs de sa cour, la première partie de son cortège étoit composée de deux cents officiers de sa maison, tous en habit-uniforme, avec de grands panaches, & les yeux baissés. En arrivant auprès des Espagnols, ils se rangerent le long des murs, pour laisser voir, dans l'éloignement, une autre troupe plus nombreuse & plus brillante, au milieu de laquelle l'empereur étoit élevé, dans une litière d'or, sur les épaules de ses favoris. Quatre caciques marchaient à ses côtés, & soutenoient au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes, tissées avec art, qui formoient une espede d'étoile mêlée de figures en or & en

argent. Trois magistrats le précédoient, armés chacun d'une baguette d'or, qu'ils levoient par intervalle, pour avertir que le monarque approchoit. A ce signal tout le peuple, dont les maisons étoient couvertes, se prosternoit & baissoit le visage. L'empereur ayant mis pied à terre, on étendit des tapis devant lui; & s'avancant lentement, les deux mains appuyées sur les bras des princes de son sang, il fit quelques pas vers le général Espagnol. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, & attaché simplement sur ses épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les bijoux, les perles, les pierres précieuses dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornements. Sa couronne étoit une espece de mitre d'or, qui se terminoit en pointe par - devant, & dont l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derriere de la tête. Il portoit des souliers d'or massif; plusieurs courroies, serrées par des boucles de même métal, remontoient,

en se croisant , jusqu'au milieu de la jambe , & représentoient assez bien l'ancienne chaussure des Romains.

„ Le gouvernement de l'empire Mexicain , comme celui de toutes les monarchies bien réglées , étoit composé d'un conseil suprême de justice , d'un conseil de guerre , d'un conseil d'état , d'un conseil de commerce , & d'un conseil de finance. Chaque ville avoit ses magistrats particuliers , pour les causes qui demandoient une prompte expédition ; ils jugeoient sommairement & sans écritures : les parties s'y présentoient avec leurs témoins ; & la contestation se decidoit sur le champ ; mais il restoit toujours la voie d'appel aux cours supérieures. Une augmentation de peine ou d'amende , étoit la punition de ceux qui , s'obstinant à changer de juges , se voyoient condamnés à tous les tribunaux. L'empire n'avoit point de loix écrites ; l'usage tenoit lieu de droit , & ne pouvoit être altéré que par la volonté du prince. Tous les membres de ces différents conseils devoient être , non-seulement des citoyens riches , qu'on sup-

posoit à l'épreuve de la séduction , mais encore des personnes distinguées par une conduite irréprochable. Leurs fonctions ne consistoient pas moins à récompenser la vertu qu'à punir le crime. Ils étoient chargés par état de connoître & de vérifier le mérite & les talents extraordinaires , pour en informer la cour : institution très-particulière à ce gouvernement ; car dans les royaumes les plus policés on trouve bien des supplices pour les coupables , mais jamais de récompense spécialement destinée aux gens de bien. L'homicide , le vol , l'adultère , l'irrévérence contre la religion & la majesté du trône , les défauts d'intégrité dans les ministres , étoient les principaux objets de l'attention des magistrats. Il n'y avoit point de fautes légères pour ceux qui exerçoient les offices publics. Le monarque pouffoit la rigueur si loin , qu'il recherchoit lui-même secrètement leur conduite , jusqu'à les tenter par des sommes considérables , qu'il leur faisoit offrir par différentes mains , dont ils ne pouvoient se défendre.

„ Le conseil d'état n'étoit composé que des électeurs de l'empire , dont les deux principaux étoient les caciques de Tezcuco & de Tacuba , par une ancienne prérogative qui se transmettoit de pere en fils. Les autres , au nombre de quatre , étoient logés & nourris dans le palais , pour se trouver toujours prêts à paroître devant l'empereur , quand il vouloit les consulter. C'étoient communément les princes du sang qui remplissoient ces grandes dignités. Les autres conseils relevoient d'eux ; & il ne se passoit rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardoit les arrêts de mort , qui ne s'exécutoient que par un ordre formel , signé de leur main : aussi les distinguoit-on par les titres étranges de *coupeurs d'hommes* , *d'épancheurs de sang* , de *seigneurs de la maison noire* , &c ; noms terribles & barbares , qui ne peuvent convenir qu'à des geoliers ou à des bourreaux.

„ Comme tous les souverains de l'Europe , ceux du Mexique avoient établi des ordres de chevalerie. On en distinguoit trois principaux , sous les titres

de chevaliers de l'aigle, du tigre & du lion. Ils avoient la figure de ces animaux pendue à leur cou, & peinte sur leurs habits. Montezuma en institua un quatrième, supérieur aux précédents, où les princes seuls & la haute noblesse étoient admis ; il s'en déclara le grand maître, pour lui donner plus de considération. Les chevaliers portoient un ruban rouge à leur tête, avec des cordons de même couleur, plus ou moins nombreux, suivant le mérite de chacun ; on les augmentoit à mesure qu'on se signaloit par quelque action éclatante. La réception, dans ce premier ordre de l'état, étoit précédée des épreuves les plus rigoureuses. Trois ans avant l'initiation, le récipiendaire sollicitoit les suffrages. Ce terme donnoit le temps de faire des recherches sur la conduite du novice. Si le résultat des informations lui étoit favorable, & qu'il n'arrivât rien, dans ce long espace, qui pût être regardé comme de mauvais augure, il se présentoit pour être reçu.

„ La cérémonie se passoit dans le temple, au milieu d'une assemblée

nombreuse. On conduisoit à l'autel le nouveau chevalier. Un prêtre lui perçoit le nez avec un os pointu, & bouche les trous avec de l'ambre. Après cette opération, qu'il devoit souffrir sans se plaindre, ce même prêtre lui adressoit un discours plein d'épigrammes & de sarcasmes, & finissoit par lui faire mille outrages. Le moindre étoit de le dépouiller de ses habits, & de l'envoyer nud dans une salle, où il passoit le reste du jour dans la prière & dans le jeûne, tandis que, sans jamais lui dire un seul mot, toute l'assemblée se livroit à la joie & à la bonne chère. A l'entrée de la nuit, chacun se retiroit, & ne le regardoit ni ne le saluoit. On lui jetoit seulement un manteau pour se couvrir, de la paille pour se coucher, une bûche pour lui servir de chevet, de la teinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, & de la poix qu'il brûloit à l'honneur des dieux. Trois vieux soldats, qui faisoient toute sa compagnie, n'étoient là que pour l'empêcher de dormir. S'il paroïssoit assoupi, ils le piquoient pour le réveiller; la nuit en-

tière & les trois suivantes se passoient à le tourmenter. Quatre épis de maïs & un verre d'eau faisoient toute sa nourriture. Plusieurs mettoient leur gloire à ne rien prendre pendant les quatre jours.

„ Les mêmes cérémonies se renouvelloient dans les autres temples , mais avec moins de rigueur. L'année entière étoit employée à cette pénitence , après laquelle on permettoit au nouveau chevalier de reparoître dans le monde : mais il y avoit d'autres formalités à observer. Il attendoit un jour heureux , pour sortir avec des augures favorables. Lorsqu'il croyoit l'avoir trouvé , il le faisoit savoir à ses amis , qui venoient le prendre dès le matin. On commençoit par le bien laver , après lui avoir ôté son habit & ses instruments de mortification ; on lui présentoit d'autres vêtements ; on le paroit des plus belles plumes ; on le ceignoit du collier de l'ordre ; les prêtres le combloient d'éloges , & l'avertissoient qu'aussi long-temps qu'il porteroit au nez les cicatrices glorieuses de ses blessures , il devoit faire éclater la noblesse de l'aigle , l'intrépidité du



tigre, & le courage du lion. Enfin, le grand-prêtre lui donnoit un nouveau nom, & le combloit de bénédictions & de louanges. Dès ce moment il jouissoit de tous les privileges de la chevalerie : le principal étoit le droit de préséance dans les assemblées, & celui de faire porter un siege à sa suite, pour s'asseoir par-tout où il se trouveroit.

„ Un autre ordre du Mexique, sous le nom des *grandes parentes*, étoit composé de tous les cadets de famille des autres ordres. Ils tiroient leur distinction du plus ou du moins d'éloignement de leur origine. Les divers degrés de consanguinité formoient naturellement différentes classes parmi eux. Dans la dernière étoient compris ceux qui s'éloignoient le plus de la souche commune. Outre le droit de pouvoir succéder aux chefs de leur race, leur noblesse les exemptoit de tout impôt. La plupart étoient employés dans les armées ; & l'on choissoit parmi eux les ambassadeurs, les officiers des tribunaux de justice ; & tous les ministres publics. Les chefs de race leur fournissoient le logement & la subsistance.

„ Les gouvernements des provinces étoient héréditaires ; les caciques , qui les possédoient par droit de succession , jouissoient de celui de souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine , sans en être moins dépendants du chef général de l'empire. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs vassaux ; les officiers payoient pour leurs charges , les marchands pour leur commerce , &c. Mais le plus malheureux ordre des tributaires étoit celui des laboureurs. Ils ne pouvoient ni posséder de terres en propre , ni les quitter pour en prendre d'autres que celles qu'ils avoient affermées. Ils servoient à la guerre , parce que personne n'en étoit exempt ; mais on avoit soin de ne pas trop diminuer leur nombre. Le besoin de troupes devoit être fort pressant , pour faire oublier qu'ils étoient nécessaires à l'agriculture. Les seigneurs avoient sur eux la juridiction civile & criminelle. Leur service personnel consistoit à bâtir pour les nobles , & surtout à leur porter chaque jour l'eau & le bois. Ce dernier office étant réparti entre les villages , le tour de cha-

cun

cur-revenoit rarement. S'il étoit question de bâtiment , ils s'y livroient avec autant de satisfaction que de zele : hommes , femmes & enfans , tous travailloient à des heures réglées. On les voyoit sortir de leurs villages , au lever du soleil , & manger sobrement quelques provisions qu'ils portoient avec eux. Ensuite chacun mettoit la main à l'ouvrage , sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des chefs. Le travail continuoit jusqu'à la premiere fraîcheur de la nuit : à la moindre pluie ils cherchoient à se mettre à couvert , parce qu'étant nus , ils connoissoient le danger d'y être long-temps exposés : ils revenoient gaiement , dès qu'ils voyoient le temps s'éclaircir. Le soir , retournant dans leurs maisons , & contents d'un repas frugal , préparé par la main de leurs femmes , ils s'amusoient innocemment au milieu de leur famille. Ils payoient les impôts en denrées , comme les ouvriers ou les marchands en ce qui faisoit la matiere ordinaire de leur profession ou de leur commerce. Chaque communauté avoit sa taxe , qui

se divisoit entre ses membres. Les tributs de grains étoient recueillis au temps de la récolte ; les autres se délivroient tous les mois , ou plus souvent , selon la nature de chaque production. La même règle s'observant pour le gibier , la volaille , les poissons , les oiseaux , les plumes , la vaisselle de terre , &c. les maisons des seigneurs se trouvoient fournies sans interruption & sans embarras.

„ Les successions suivoient les degrés du sang ; l'ainé entroit dans les droits de son pere , lorsqu'il étoit en état de les maintenir : autrement , le second fils prenoit sa place ; & s'il ne restoit point de mâles , les neveux étoient appelés à l'héritage à l'exclusion des filles. Quand le défunt laissoit un successeur trop jeune , on lui donnoit pour tuteur son plus proche parent ; ou s'il n'avoit personne dans sa famille , qui méritât cette confiance , on éliroit un des amis du mort pour y suppléer. Au défaut d'héritiers naturels , sur-tout lorsqu'il étoit question d'un gouvernement , on avoit recours à la voie de l'élection ,

& le choix tomboit fut le plus digne ; mais celui qu'on substituoit au véritable sang , étoit soumis à de rudes épreuves. Il devoit s'exposer , dans la place publique , à toutes les injures qu'on jugeoit à propos de lui faire effuyer , & les souffrir sans aucune marque d'impatience. On le menoit ensuite dans le temple , pour y passer quelques jours en pénitence. Il mangeoit à des heures extraordinaires , veilloit dans le temps destiné au sommeil , dormoit quand il falloit être debout ; & lorsqu'il étoit endormi , on le piquoit avec des poinçons , en lui disant : songe qu'il te faut veiller pour prendre soin de tes vassaux , & que l'office dont tu t'es chargé ne te permet point de te livrer au repos. Après ce pénible exercice on lui donnoit un festin ; les convives étoient nommés par les prêtres ; & ceux qui s'en excusoient n'y avoient pas moins leur siége , auquel le nouveau cacique faisoit le même accueil , les mêmes remerciements qu'à la personne qui auroit dû l'occuper.

„ Les gouverneurs , soit électifs ,

N ij

soit héréditaires , & généralement tous les seigneurs riches du Mexique , étoient libres d'imiter la magnificence du souverain. Dans plusieurs provinces leurs palais ne le cédoient point à ceux de l'empereur ; mais il étoit défendu au commun des sujets d'élever leurs maisons au-dessus du rez-de-chaussée , & d'y avoir des fenêtres. Ces maisons ressembloient à des fours quarrés faits de terre ; on n'y entroit que par une porte. Les murs couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche , polie & luisante , formoient un spectacle si brillant , que les Espagnols , quand ils en virent la première fois , s'écrierent de toutes leurs forces , que les murailles étoient d'argent. L'intérieur étoit revêtu de nattes ; & quoique l'huile & la cire fussent communes dans le pays , on n'y employoit , pour s'éclairer , que des torches de bois de sapin. Les lits n'étoient le plus souvent que de la paille , avec des couvertures de coton ; une grosse pierre , ou quelque morceau de bois , tenoit lieu de chevet ; de petits sacs remplis de feuilles d'arbres , servoient de chaises , quoi-

que l'usage fût de s'asseoir à terre , & d'y manger. Ce que l'on raconte de la mal-propreté du peuple est incroyable ; toute espece de nourriture lui étoit bonne ; la plupart y mêloient jusqu'à de la vermine. Ils prenoient les aliments avec les doigts , essuyoient leurs mains à leurs cuisses , ou à d'autres parties de leur corps. Pour manger un œuf dur , ils s'arrachotent un cheveu , avec lequel ils coupoient l'œuf en plusieurs morceaux ; & ils n'ont point encore perdu cette coutume. Le maïs en pâte , ou préparé avec divers assaisonnements , étoit le principal mets de leur table. Ils y joignent mille sortes d'herbes , & n'en exceptoient pas les plus dures. Une composition d'eau de miel & de farine de cacao , faisoit leur boisson ordinaire. Les liqueurs fortes étoient si sévèrement défendues , qu'on ne pouvoit en boire sans une permission expresse des seigneurs ou des juges. Elle ne s'accordoit guere qu'aux vieillards , aux malades , ou aux jours de fête & de travail public. Alors chacun avoit sa mesure proportionnée à son

âge , & réglée suivant ses besoins. Les Mexicains détestoient l'ivrognerie. On rafoit ignominieusement quiconque tomboit dans ce vice ; & pendant l'opération , on abattoit la maison du coupable , pour faire connoître qu'un homme qui avoit perdu le jugement , devoit être féquestré de la société. S'il possédoit quelque charge , on l'en dépouilloit sur le champ ; & l'interdiction devoit durer jusqu'à la mort.

„ Malgré l'éloignement de ces peuples pour les liqueurs enivrantes , ils n'en étoient pas moins passionnés pour le jeu , la danse , & les autres divertissemens. Ils s'assembloient autour des temples , & s'amusoient à tirer au blanc , à faire des courses , à jouer au ballon , à s'exercer à la lutte , à

VOIR LES BALADEURS. La villeournioit chaque jour quelque spectacle ; le prince en faisoit les frais pour occuper le peuple , dont il craignoit le désœuvrement. La musique étoit une autre passion de ces Indiens ; & quoique naturellement flegmatiques , ils paroissent sensibles à la

VOIENT REMÉDIÉS à l'harmonie. Leur manière de danser ressembloit peu à celle



des autres nations : après une marche lente , qui duroit quelque temps , on s'entremêloit , en se tenant par la main , & en faisant des mouvements divers. Deux chefs de rang conduisoient toute la bande , qui les suivoit en imitant leurs pas. Ils chantoient la vie & les actions héroïques des anciens rois ; & tout le monde répondoit en chœur. On y mêloit des compositions badines , en couplets rimés , qui n'étoient pas sans agrément. La danse duroit quatre ou cinq heures : il étoit permis de la quitter pour se reposer ou se rafraîchir ; mais il falloit sortir sans rompre la cadence , & la reprendre en rejoignant les danseurs. Quelquefois on voyoit arriver des masques & des buffons , qui faisoient des sauts extraordinaires , disoient des plaisanteries , & contrefaisoient les fous & les ivrognes. Montezuma se donnoit souvent le plaisir en secret , de faire danser devant lui les plus belles femmes de la cour.

„ On étoit formé de bonne heure à ces exercices ; mais ce n'étoit pas là où se borneroit l'éducation mexicaine.

## 296 LE MEXIQUE.

Les enfants du peuple étoient instruits dans des écoles publiques , & ceux de la noblesse dans des colleges , où , sous l'autorité du roi , on leur apprenoit les sciences & les arts convenables à leur naissance & au service de l'état. Ils passaient par trois classes différentes : dans la première , on leur enseignoit à déchiffrer les hiéroglyphes , & à répéter les chansons historiques ; dans la seconde , on leur donnoit des leçons de modestie & de politesse ; & dans la troisième , on les accoutumoit à porter des fardeaux , à manier les armes , à souffrir la faim , la soif , & les intempéries de l'air. Après les avoir formés par degrés à tous ces exercices , on les envoyoit à l'armée , en qualité de volontaires , pour les habituer aux dangers & aux fatigues de la campagne. On les mettoit entre les hommes de bagages , avec une charge de provisions sur leurs épaules , tant pour les entretenir dans une sorte d'égalité , que pour connoître leur vigueur , leur courage , & leur inclination militaire. Ils trouvoient souvent , dans ces essais , le moyen de se distinguer.

par des actions d'éclat ; & tel qui étoit parti sous un vil fardeau , revenoit quelquefois avec le titre & la réputation d'un grand capitaine.

„ Les filles n'étoient pas élevées avec moins de soin & de retenue. Dès leur plus tendre jeunesse on les accoutumoit aux travaux de leur sexe , & à la pratique de la vertu. Elles ne sortoient de la maison de leur pere que pour se marier ; ou si quelquefois on les menoit au temple , ce n'étoit que pour accomplir les vœux de leurs meres , qui avoient imploré le secours des dieux dans leurs maladies ; & alors elles étoient accompagnées de vieilles femmes , qui ne leur permettoient ni de hauffer la vue , ni d'ouvrir la bouche. Jamais elles ne mangeoient avec de jeunes garçons , pas même avec leurs freres , avant le mariage. Les personnes riches avoient des jardins , où l'appartement des femmes étoit séparé : elles pouvoient s'y promener , mais sans jamais sortir de l'enceinte : dans ces promenades même elles ne devoient ni lever les yeux , ni tourner la tête. On s'appliquoit sur-tout

N v

à leur inspirer de l'horreur pour le mensonge ; & la moindre faute de ce genre étoit punie par une fente qu'on leur faisoit à la levre : il en restoit une cicatrice , qui servoit aux autres d'avertissement & d'exemple.

„ Les filles se marioient communément à quinze ans , & les garçons à vingt. Les peres n'y consentoient jamais à la premiere demande. Pendant la négociation , les deux parties observoient un jeûne rigoureux ; & on les tenoit enfermées jusqu'à la conclusion. Le contrat réglé , elles se rendoient au temple , où le prêtre après les avoir interrogées sur leur inclination réciproque , attachoit l'extrémité du voile de la fille au coin de l'habillement du garçon , pour servir d'emblème au lien intérieur de leur affection mutuelle. Il les conduisoit , ainsi liés , au logis du pere , où ils tournoient sept fois autour d'un grand feu , s'asséyoient ensemble , pour en recevoir également la chaleur ; & le mariage s'accomplissoit par cette cérémonie. On établissoit la dot de la femme par un acte public ; & le mari

étoit obligé de la rendre en cas de séparation. Le divorce se faisoit d'un consentement mutuel, ou lorsque l'épouse, le jour des noces, avoit donné des marques équivoques de virginité ; car les Mexicains étoient très-déliçats sur cet article. Alors les filles retournoient chez leur mere , & les garçons dans la maison paternelle. Il leur étoit défendu de se rejoindre , sous peine de mort ; mais ils avoient la liberté de se remarier avec d'autres. Les degrés de mere & de sœur étoient les seuls prohibés. A l'égard des concubines , ceux qui desiroient une femme à ce titre, la demandoient au pere , pour en avoir des enfants. Quand il en naissoit un , il falloit , ou épouser la mere , ou la renvoyer ; & dans ce dernier cas, ils ne pouvoient plus avoir de commerce ensemble.

„ On portoit au temple les enfants nouveaux nés, en grande solemnité. Les prêtres les y recevoient , & leur parloient des troubles , des peines & des embarras de la vie qu'ils alloient commencer. Si c'étoit le fils d'un noble , on lui mettoit une épée dans la main droite , & sur le bras gauche

N vi

un bouclier , qu'on gardoit dans le temple pour cet usage. S'il étoit de race plébéienne , on lui faisoit toucher des instruments mécaniques de la profession de son pere : à l'égard des filles de l'un & l'autre état , on leur donnoit une quenouille & un fuseau. Après cette cérémonie , on les apportoit à l'autel ; on leur piquoit les parties naturelles avec une épine , on une pierre pointue , pour en faire sortir quelques gouttes de sang ; & on les arrosoit d'eau , en invoquant les dieux pour leur santé & leur bonheur. On leur mettoit au cou des billets & autres amulettes , qui contenoient des figures d'idoles , & des caracteres mystérieux. C'étoient , pour l'ordinaire , les meres qui nourrissoient leurs enfans ; & alors elles étoient avec soin tout commerce avec leurs maris , dans la crainte d'une nouvelle grossesse.

„ Avant que le Mexique fût un mélange d'Indiens , d'Espagnols , de créoles , de métis , de noirs & de mulâtres , on remarquoit en général assez d'uniformité dans les traits & la figure de ses habitants. Les hommes étoient

d'une taille médiocre, & plutôt gras que maigres ; ils avoient les yeux grands, le front large, les narines ouvertes, les cheveux plats, & diversement coupés, peu de barbe, parce qu'ils se l'arrachotent, ou se frottoient le menton d'une graisse qui l'empêchoit de croître. Leur usage commun étoit de se peindre le corps, & de se couvrir la tête, les bras & les jambes de plumes d'oiseaux. Ils se perçoient les oreilles, le nez & les levres, pour y attacher divers ornements, tels que les ongles & le bec d'un aigle, les dents de quelque animal, ou des arêtes de poissons. Les seigneurs portoient des pierreries, ou de petits ouvrages d'or, d'un travail plus recherché. Les femmes entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, & avoient un soin extrême de les noircir avec différentes sortes de poudres ou de pommades. Celles qui étoient mariées, les lioient autour de leur tête, & en formoient un nœud sur le front. Les filles les laissoient flotter sur le sein & sur les épaules ; & comme elles mettoient leur principale beauté dans la petitesse du front, par des onctions continuelles,

elles faisoient croître leurs cheveux jusques sur les tempes.

„ La chaleur du climat ne permettoit pas aux Mexicains de se charger de beaucoup d'habits. Pour l'ordinaire, le peuple étoit nud ; les plus modestes avoient une espece de chemise sans manches , qui n'alloit que jusqu'aux genoux. L'empereur lui-même & les caciques se contentoient d'une simple piece de coton qu'ils nouoient sur l'épaule , & dont ils s'enveloppoient à moitié. Leur chaussure étoit une sorte de sandales , semblables à celle de nos capucins. Sur la tête ils n'avoient que des plumes , & quelques légers cordons qui servoient à les attacher. Les gens de guerre , pour paroître plus redoutables , se couvroient le corps de la peau de quelque animal , dont la tête leur servoit de casque. Cette parure , avec un cordon de cœurs , de mains , de nez , d'oreilles , & d'autres parties de l'homme , dont ils formoient une bandouliere , terminée par une tête humaine qu'ils portoient suspendue , leur donnoit un air de férocité qui les rendoit terribles ,..

J'en étois , Madame , à cet endroit



du manuscrit du pere Lopez ( c'est le nom du bibliothécaire ), quand deux religieux sont venus , de la part du supérieur , me proposer différentes courses dans le voisinage , & même , si tel étoit mon plaisir , dans l'intérieur des provinces. J'ai accepté l'un & l'autre , remettant à mon retour la suite de ma traduction.

Je suis , &c..

*A Mexico, ce 28 février 1750.*



## LETTRE CXVIII.

## SUITE DU MEXIQUE.

**A**PRÈS six semaines d'absence ; je reprends, Madame, la suite de mes lettres, que divers petits voyages viennent d'interrompre. On me mena d'abord dans un de ces lieux de plaisance, où les religieux qui se destinent aux missions, se disposent par une vie douce, commode & récréative, aux travaux & aux fatigues de l'apostolat. La maison de saint Hyacinthe, qui appartient aux jacobins, ne manque de rien de tout ce qui peut rendre un séjour délicieux. Les jardins d'une immense étendue, sont ornés de toutes sortes de fleurs, & partagés par des allées de citronniers, d'orangers, de figuiers, & de tous les fruits qui naissent au Mexique. On y fait la chère la plus exquise en viande, en gibier, en poisson ; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit la prodigieuse quantité de confitures & particulièrement de conserves qu'on leur fournissoit chaque jour.

Je ne parle point de toutes les especes de rafraîchissements qui couloient à grands flots dans ce séjour de la délicatesse & de l'abondance.

Mais rien ne me parut approcher du désert des carmes, situé au milieu d'une montagne sur une chaîne de rochers, à quelques lieues de Mexico. On y a bâti un couvent magnifique ; & entre les rochers qui environnent l'édifice, on a construit de petites grottes en forme de cellules, qui servent de logements & de retraites aux solitaires de l'ordre. On y voit des chapelles ornées de statues & de peintures, avec des cilices, des haïres, des disciplines, & d'autres instruments de l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la pénitence est entouré de vergers & de jardins, arrosés de mille fontaines, dont la fraîcheur jointe à l'ombrage des arbres, rend cet hermitage une des plus agréables solitudes de l'univers. On ne s'y promene qu'entre des jasmins & des roses, au milieu des eaux les plus claires & les plus pures. Tout ce qui peut donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vue, le goût & l'odorat, se trouve réuni dans ce désert. Après huit jours

de délassément, les religieux retournent à la communauté pour faire place à d'autres qui leur succèdent.

Si ce beau jardin forme un spectacle merveilleux, c'en est un plus admirable encore, de voir le nombre des équipages qui viennent visiter ces pieux solitaires, les réverent comme des saints, & échangent avec eux des liqueurs, des conserves, des confitures, & autres sucreries pour des prières. On leur fait aussi de grandes aumônes en argent, & sur-tout de riches offrandes de diamants, de perles, de chaînes, de couronnes d'or, & de robes précieuses pour une image qu'ils appellent Notre-Dame du Mont-Carmel. J'ai vu devant cette statue vingt lampes d'argent, dont la moindre vaut au moins deux mille francs. Le terrain compris dans ce riche hermitage, a plus de six lieues de circuit. L'enceinte est de mur & renferme de hautes montagnes, où il se trouve des cerfs, des tigres, des lions qui viennent jusques sous les fenêtres du couvent. Tandis qu'un dévot Espagnol employoit six cents mille piastres, tant à le bâtir qu'à le doter, sa femme fondoit pour une pareille som-

me, un college magnifique pour le même ordre. Les moines disent que, depuis l'origine de l'hermitage, il y a toujours eu deux corbeaux qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le cuisinier les appelle en sifflant; ils viennent, mangent & retournent dans le bois. Comme je desirois de voir cette merveille, on me dit que ces oiseaux craignoient les étrangers.

On m'avoit parlé de quelques antiquités mexicaines, que j'appris n'être pas éloignées, & que je voulus visiter. Je fis d'abord plusieurs lieues dans une plaine, où les jésuites possèdent un des plus riches domaines de cette contrée. Il est cultivé par six mille noirs mariés, dont chacun se vend trois ou quatre cents piastras. On y compte cent quarante mille, tant chevres que brebis, cinq mille chevaux & mille vaches. Cette immense possession est à quelque distance d'un village, dont le nom mexicain signifie *lieu des dieux & des adorations*, à cause de quelques pyramides qui sont dans le voisinage. Celle de la lune a plus de huit cents pieds de

# 308 LE MEXIQUE.

long sur une de ses faces , & environ six cents sur les deux autres. Je n'avois pas d'instruments pour en mesurer la hauteur ; mais je jugeai qu'elle ne pouvoit guere avoir moins de cinquante toises. Ce n'est qu'un amas de pierres , avec des degrés. Le sommet offroit autrefois une statue de forme grossiere , que le zele d'un évêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reste d'ancienne idolâtrie : on en voit encore les fragments au pied de la pyramide. Cette grande masse renferme des voûtes, qui servoient de tombeaux aux rois du pays. Elle est environnée de petites élévations de terre , qui paroissent avoir été la sépulture des seigneurs Mexicains. La route qui y conduit, conserve encore le nom de *chemin des morts*.

A deux cents pas de là, est la pyramide du soleil : sa hauteur est d'un quart de plus que celle de la lune ; & sa longueur est proportionnée. La statue du soleil , qui étoit au sommet , n'a pas été plus ménagée que l'autre ; mais dans sa chute , elle s'est arrêtée vers le milieu de la pyramide. Cette idole avoit une ouverture dans l'esto-

mac , qui contenoit la figure de cet astre. Vous demanderez , sans doute , comment les Mexicains , qui n'avoient point l'usage du fer , pouvoient tailler de si grandes pierres ; par quelle force ils les élevoient à cette hauteur , sans machine , & sans art pour en inventer ? J'aurois peine à vous répondre , si la conjecture ne venoit à mon secours. Les Espagnols disent qu'une colonie de l'isle Atlantide fut autrefois amenée au Mexique ; que les habitants de cette isle tirant leur origine des Egyptiens ; il n'est pas étonnant qu'ils eussent conservé le goût des pyramides , & l'art de les construire. Celles-ci sont très-anciennes ; & j'ai jugé par quantité de ruines qui se trouvent dans les environs , qu'il y avoit autrefois une grande ville dans le même lieu.

Au sortir de la province de Mexico , nous entrâmes dans celle de Méchoacan , qu'on vante comme un pays fertile en soie , en miel , en soufre , en cuir , en indigo , en laine , en coton , en cacao , en vanille , en fruits , en cire , en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs , à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes , dont

### 310 LE MEXIQUE.

l'invention est particuliere aux Mexicains. Le langage de cette province passe pour le plus pur & le plus élégant de la Nouvelle Espagne ; & ses habitants l'emportent sur le commun des Indiens , par la taille & la force , autant que par l'esprit & l'adresse. Sa capitale , qui portoit autrefois le nom de Méchoacan , ou pays de poissons , parce qu'il y a beaucoup de lacs, a reçu des Espagnols celui de Valladolid. C'est un riche évêché , dans lequel sont compris les ports de S. Antoine & de S. Jacques, & les villes de Zacatula , de Colima , de Pascaro , de S. Michel , de S. Philippe , dont les unes sont voisines de la mer du sud , & les autres avantageusement situées dans les terres.

On découvre de fort loin le volcan de Colima. C'est une montagne très-élevée , qui se termine par deux pointes , de l'extrémité desquelles on voit sortir sans cesse des flammes & de la fumée. Elle domine sur une vallée qu'on regarde comme la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle est remplie de jardins bien cultivés , & de champs féconds en froment & en toutes sortes de grains. Ce canton produit



## LE MEXIQUE. 311

deux especes de cuivre ; l'une si molle & si ductile , que les habitants en font de très-beaux vases ; l'autre , si dure , qu'ils l'emploient , au lieu de fer , pour tous les instruments du labourage.

C'est de Méchoacan , que nous vient cette plante fameuse , qui a pris le nom de la province où elle croît. Elle est aujourd'hui fort en usage dans la médecine : on la croit une espece de rhubarbe ou de scamonée. C'est une racine blanchâtre , d'une substance un peu molle un peu fibrée , un peu douçâtre , étant verte , elle est fort grosse , brune en dehors , blanche en dedans , laiteuse & résineuse. Dans le commerce elle se vend en morceaux. On l'emploie de différentes manieres ; & elle guérit plusieurs sortes de maladies. Elle purge doucement & sans danger , les humeurs épaisses , visqueuses & séreuses de la tête , de la poitrine & des articulations. Elle convient dans la goutte , les écrouelles , les maux vénériens , l'hydropysie , &c. On la prend dans du vin ou dans quelque autre liqueur convenable. L'espece de méchoacan que j'ai vu recueillir quelquefois en Provence , a moins de vertu que celui du Mexique.

De tous les peuples de l'empire, celui de Méchoacan avoit la plus juste notion d'une divinité suprême, d'un jugement dernier, du ciel & de l'enfer. Le dieu de ce pays étoit regardé comme l'auteur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en levant les yeux vers le ciel, qu'ils prenoient pour la base de son trône. Leurs idées sur l'origine des choses, sembloient venir de plus loin que les fables du paganisme. Ils racontaient " que Dieu avoit créé de terre un homme & une femme; que leurs descendants étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs, ils avoient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre Indien, qui s'étoit mis avec sa femme & ses enfants, dans un grand coffre de bois où il avoit rassemblé aussi quantité d'animaux, & d'excellentes semences; qu'après la retraite des eaux, il avoit lâché un oiseau, qui n'étoit pas revenu, & successivement plusieurs autres qui n'avoient plus reparu. Le seul qui se soit remontré, est un petit animal, que les Indiens estiment

estiment le plus , pour l'éclat & la variété de ses couleurs ,.

Si on en croit les Espagnols , les prêtres de cette province portoient des tonsures comme les nôtres , & faisoient retentir , dans leurs temples , les menaces des punitions d'une autre vie , avec des peintures si vives & si effrayantes , qu'elles forçoient les auditeurs à changer de conduite. Les sacrifices humains n'étoient pas moins fréquents parmi eux que dans la capitale de l'empire , dont ils avoient aussi emprunté l'affreux usage de manger les prisonniers. Lorsque les Castellans leur en faisoient des reproches , " il est vrai , leur répondoient-ils , que vous vous contentez de l'honneur de tuer vos vaincus , & que nous les faisons servir à nos repas ; mais qu'importe à qui n'est plus , de devenir la proie des vainqueurs ou des vers ? ,.

Avant la conquête du Méchoacan , le principal cacique de cette grande province faisoit sa résidence dans une ville qui se nommoit le séjour des oiseaux , & dont il ne reste aucun vestige. Quand ce prince se sentoit proche de sa mort , son premier soin étoit de nom-

### 314 LE MEXIQUE.

mer son successeur. Celui-ci assembloit les grands de l'état , & tous ceux qui , sous son pere , avoient exercé quelque emploi. Il commençoit par en exiger des présents, comme des marques de sa souveraineté ; & dès cet instant , personne ne paroissoit plus devant le cacique moribond. Son appartement étoit fermé , & l'on se contentoit de mettre sur la porte les attributs de sa dignité. Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir , toutes les personnes convoquées pour ses obseques , pouffoient ensemble des cris & des gémissements , & sembloient se livrer à la plus profonde douleur. Elles entroient ensuite dans une salle où étoit le mort ; chacun le touchoit de la main , & lui jetoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On le revêtoit de ses habits royaux ; & dans cette parure , on le plaçoit assis sur une litiere découverte , avec ses armes d'un côté , & de l'autre , la statue du dieu auquel il avoit eu le plus de dévotion. Pendant ce temps-là on nommoit ceux qui devoient le servir dans l'autre monde. Quelques-uns , & c'étoit le très-petit nombre , regardoient ce choix comme

une faveur ; la plupart en étoient fort affligés. Sept femmes de la plus haute naissance avoient ordre de se disposer à suivre leur ancien maître , pour lui verser à boire , laver son linge , & lui rendre d'autres services de cette nature. On se défaisoit , par ce moyen , de quantité de vieilles mécontentes , qui n'auroient pas manqué de fronder les usages de la nouvelle cour.

Outre les victimes marquées par le nouveau cacique , on en rassembloit d'autres , prises dans toutes les classes des citoyens. Chaque condition étoit obligée d'en fournir une de son ordre , sans compter celles qui avoient le courage ou la folie de s'offrir volontairement. On avoit soin de les orner de fleurs , de les parer , & sur-tout de les enivrer assez pour ne rien craindre de leur inconstance. La marche funebre commençoit par cette troupe de malheureux , qui , dans l'absence de leur raison , avoient toutes les apparences de la joie. Ils méloient au son bruyant de divers instrumens , les cris insensés d'hommes qui extravagent.

Après eux venoient les parents du mort. Sa litière étoit portée par les

O ij

### 316. LE MEXIQUE.

principaux seigneurs du pays , & suivie de tous les autres , qui chantoient une espece de poésie fort triste , sur des airs encore plus lugubres. Le convoi étoit fermé par les domestiques du palais , chargés d'enseignes & d'éventails de plumes. Une multitude innombrable de peuple étoit rangée des deux côtés du chemin , & formoit , pour ainsi dire , une garde , qui empêchoit les victimes de s'échapper. Cette procession partoît à minuit , éclairée d'une infinité de flambeaux. En arrivant au temple , on faisoit plusieurs fois le tour d'un grand bûcher , préparé à recevoir le feu de la main des prêtres. On plaçoit au sommet le corps du cacique défunt , assis sur sa litiere , où il étoit brûlé avec ses ornements ; & à peine la flamme avoit touché ses habits , qu'on égorgeoit les victimes. On les enterroit sur le champ derriere le mur du temple ; & à la pointe du jour , les prêtres ramassoient la cendre & les os du mort. Ils y joignoient l'or fondu , les pierreries calcinées , & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de sa parure. Ils y mêloient différentes sortes de pâtes ; & de toute cette composition , ils

formoient une grande statue de figure humaine, qu'ils revêtoient d'ornemens pareils à ceux du cacique. On la présentoit dans cet état à l'adoration du peuple ; on la déposoit ensuite dans un caveau , au pied des degrés du temple , sur une espece de lit , & l'on suspendoit autour d'elle tout ce qu'on supposoit pouvoir lui servir dans l'autre vie.

Le soin des funérailles appartenoit aux ministres des autels , dans toute l'étendue de l'empire du Mexique ; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme , & dépendoit presque toujours de la dernière volonté des mourants. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages , ou dans les cours de leurs maisons ; d'autres se faisoient porter dans les montagnes , à l'imitation des empereurs , qui , comme je l'ai dit , avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Plusieurs ordonnoient que leurs cendres fussent conservées dans les temples , avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Dès qu'un Mexicain étoit décédé, on appelloit les prêtres du quartier, qui le mettoient eux-mêmes à terre, assis sur

### 318 LE MEXIQUE.

une natte, à la maniere du pays, & paré de tous ses atours. Dans cette posture, ses parents & ses amis venoient le saluer & lui faire des présents. Si c'étoit un homme de considération, on lui offroit des esclaves, qu'on immoloit sur le champ, pour lui former un cortège dans le pays des ames. Chaque seigneur ayant un chapelain pour le diriger dans les pratiques de la religion, ce prêtre devoit aussi être du voyage, ainsi que les principaux de ceux qui avoient servi dans la maison. Les obseques duroient plusieurs jours, & se célébroient par un mélange de pleurs, de chants, d'encensements & autres cérémonies. Il arrivoit souvent que les femmes honoroient le convoi de leurs maris, en se dévouant elles-mêmes à la mort. Les princes avoient des monuments d'une grande étendue, parce qu'on enterroit avec eux une partie de leurs richesses & de leur famille.

Sur les confins de la province de Méchoacan, en tirant vers le nord, on me fit remarquer le pays des Otomies, peuples célèbres, qui s'étant déclarés en faveur de Cortez, n'ont pas



moins contribué que les Tlascalans à la conquête du Mexique. C'étoit une nation farouche & barbare, qui ne connoissoit aucune forme de gouvernement. Elle conservoit sa liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misère n'avoient jamais tenté les Mexicains. Elle avoit toujours été rebelle à l'empire, sans autre motif que son aversion pour le faste & la mollesse. Vivant de sa chasse & des fruits de ses arbres, elle se servoit de ses fleches avec autant d'adresse que de force ; & la situation de ses montagnes aidoit si naturellement à sa défense, qu'elle avoit résisté plusieurs fois à des armées nombreuses. Mais elle ne pensoit à vaincre que pour éviter la tyrannie, & continuer à vivre dans l'indépendance.

La haine des Otomies pour les Mexicains, le séjour de leurs forêts, & leur ancienne simplicité, sembloient devoir les préserver du barbare usage d'immoler des victimes humaines : ce sont eux néanmoins qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisoient dans leurs

guerres ; mais ils les hachotent en piéces , & vendoient leur chair toute cuite dans les boucheries publiques. Quelques religieux Espagnols , qui s'étoient hachés à vivre parmi eux pour les instruire , commençoient à s'applaudir du succès de leur zèle , lorsque , dans une maladie contagieuse , qui faisoit beaucoup de ravages , ils furent surpris de voir toute la nation rassemblée sur une colline. C'étoit pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter ; on leur répondit qu'en embrassant un nouveau culte , l'ancien ne devoit pas être oublié , & la jeune fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après ce sacrifice , les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction.

La plus ancienne coutume de ces peuples , étoit celle qui regardoit leurs mariages. Ils vivoient librement avec toutes les femmes jusqu'au jour de leur union ; & lorsqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal , ils passaient une nuit avec celle dont ils vouloient faire leur épouse , afin que , s'ils lui remarquoient quelque défaut , ils pussent la renvoyer. Si au contraire

ils la trouvoient à leur gré, il ne leur étoit plus permis de la répudier. Alors ils commençoient à faire pénitence de toutes les libertés qu'ils avoient prises avec d'autres femmes. Elle consistoit à se priver, pendant un certain temps, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des bras, du nez & des oreilles, &c. Les femmes exerçoient de semblables rigueurs sur elles-mêmes; & ils se rejoignoient ensuite, pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit que le peuple; car les chefs de la nation étant, comme par-tout ailleurs, au-dessus de la loi, pouvoient avoir plusieurs épouses, indépendamment des concubines.

Tandis que je m'entretenois des usages de ces peuples, "voici, me dit un religieux, ce que j'ai appris d'une autre nation, nommée les Yzcatlans; vous n'avez peut-être rien vu de semblable dans les divers pays où vous avez voyagé. On éliroit un souverain pontife, qui ne sortoit jamais du principal temple, & qui ne devoit approcher d'aucune femme. S'il violoit une

O v

de ces deux loix , on le mettoit en piéces , & ses membres sanglants étoient présentés tous les jours à son successeur pour lui servir d'exemple. Un Yzcatlan qui songeoit au mariage , étoit obligé de s'adresser aux prêtres : ceux-ci choissoient un jour de fête pour le conduire au sommet du temple ; ils lui coupoient quelques cheveux , en disant à haute voix : cet homme veut se marier. Ensuite ils le faisoient descendre , & la premiere fille qu'il rencontroit dans son chemin étoit à lui. Il est vrai que cette loi n'étant ignorée de personne , non plus que le jour & l'heure de la cérémonie , les femmes qui n'avoient pas de goût pour ce même homme , évitoient sa rencontre ; & l'on ne voyoit , dans les environs du temple , que celle qui étoit convenue de s'y trouver.

„ Dans un autre canton , une épouse accusée d'adultere étoit citée au tribunal du cacique ; & si les preuves paroissoient convaincantes , elle étoit tuée sur le champ , déchirée en morceaux , & mangée par le mari , les témoins & le juge. Ailleurs , elle recevoit

sa punition des mains de son époux , qui lui coupoit publiquement le nez & les oreilles. Celui qui se plaignoit d'un vol , étoit obligé d'en nommer l'auteur ; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation , on le chargeoit de l'office de bourreau dans l'exécution du châ-timent ; mais s'il manquoit de preuves , il étoit puni lui-même par le ministère de l'accusé. Dans une autre province , on avoit l'horrible usage d'écorcher les hommes qu'on immoloit aux idoles , & de se revêtir de leur peau. Lorsqu'on manquoit d'esclaves pour les sacrifices , le cacique nommoit les victimes parmi ses sujets. Les exécuteurs de ses ordres alloient les enlever avec beaucoup d'appareil ; & ceux qui refusoient de se laisser conduire à l'autel , étoient égorgés sur le champ : c'étoit un moyen qu'avoit le cacique , de faire servir la religion à sa vengeance , & de se défaire de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire „

Comme je desirois de pénétrer plus avant au nord & au couchant de l'empire : “ je ne vous le conseille pas , me

O vj

dit ce même religieux, qui avoit parcouru tous ces pays en qualité de vifiteur de fon ordre : “excepté les mines d’or & d’argent, dont ces contrées abondent, rien ne vous dédommageroit des fatigues d’une pareille courfe. Les provinces du nord font Panuco, Zacatecas, la nouvelle Bifcaïe, Cinola, Culiacan; celles de l’occident fe nomment Chiametlan & Xalifco. La ville de Panuco, qui donne fon nom à la premiere de ces provinces, dont elle eft la capitale, ne contient pas plus de cinq cents familles, tant Efpagnoles, qu’Indiennes & Mulâtres. Ses maifons font grandes, bâties de pierres, & couvertes de feuilles. Saint-Louis de Zacatecas eft la ville principale de la province de ce nom, célèbre par fes mines d’argent; mais elle n’a d’ailleurs rien qui la faffe remarquer. On en compte douze ou quinze, qui rendent ce pays le plus riche de la nouvelle Efpagne. Quelques-unes des plus abondantes font infestées par des Indiens très-féroces, qui réfiftent encore au joug Efpagnol. On vante auffi beaucoup celles de la

Nouvelle Biscaille ; & c'est tout ce qu'on peut vanter dans cette province , dont la capitale s'appelle Darango , & les autres villes , Barros , Sainte - Barbe , Saint-Jean , &c.

„ Le canton de Cinnola contient fort peu d'Espagnols ; on y trouve néanmoins deux villes , dont on ne fait guere que les noms , Saint-Jacques & Saint-Philippe. L'air y est sain , & le sol très - fertile en fruits & en coton. Peu de gens connoissent la province de Culiacan , située à l'extrémité la plus septentrionale de l'empire , où est la ville de Saint - Michel. Chiametlan n'est presque habitée que par des Indiens : nous y avons Saint - Sébastien ; & cette colonie n'a été fondée , qu'à cause des mines qui s'exploitent dans cette province ; elle est d'ailleurs très-fertile en miel & en cire. Xalisco , ou la Nouvelle Galice , passe pour une des plus riches du Mexique , par ses mines d'argent , autour desquelles il s'est formé des habitations nombreuses , avec des fonderies , des moulins , & tout ce qui est nécessaire à ce travail. Compostelle en est la capitale , & étoit

autrefois le siège d'un évêque, qui a été transféré depuis à Guadalajara. Dans le voisinage de cette dernière ville, la nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible, de toutes parts, aux voitures & aux bêtes de charge. Elle est couverte de pins & de chênes d'une grandeur extraordinaire, sans autres habitants qu'une quantité prodigieuse de loups. On y trouve aussi des mines d'argent & de cuivre „.

N'ayant rien de curieux à voir dans toutes ces provinces, nous nous rapprochâmes de la capitale ; mais avant que d'y entrer nous parcourûmes les environs du lac sur lequel elle est située : nous y vîmes plusieurs villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête ; mais loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Indiens, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes. Une entreprise extraordinaire, pour pratiquer un nouveau chemin au travers des montagnes, a détruit un million d'hommes.



La plupart de ces villes ne peuvent plus passer que pour de médiocres bourgades , dont les habitants suffisent à peine pour la culture des terres. Tescuco étoit autrefois une des plus grandes villes de l'empire ; elle le disputoit à la métropole même , sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maisons s'étendoient sur les bords d'un grand lac dans une très-belle situation , à l'entrée de la chaussée principale qui conduisoit à Mexico. Cette place , jadis si florissante , ne contient pas présentement plus de cent Espagnols , & trois cents Indiens , dont les richesses ne viennent que des fruits & des légumes qu'ils envoient à la capitale. Tacuba n'est plus qu'un bourg agréable ; la Piedad en est un autre , que les Espagnols ont bâti assez régulièrement , au bout de la nouvelle chaussée de ce nom , & qui s'est accru par la dévotion des Mexicains pour une image de la Vierge , à laquelle ils ne cessent de faire des présents. Toluco est devenu célèbre par ses jambons , & son commerce de porc salé.

Une des singularités du lac de Mexico est le spectacle des isles flottantes ,

ouvrage de l'art & de l'industrie des habitants. Ils étendent , sur deux ou trois grosses cordes , un grand nombre d'osiers les uns sur les autres de la longueur de quatre-vingt pieds en quarré , & de six pouces de hauteur : ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac , & couvrent toute cette machine de gazon : ils y répandent de la terre & du fumier , & y sement des fleurs & des légumes qui y croissent dans une singulière abondance. De tant de matières différentes , il se forme , avec le temps , une masse épaisse & solide , sur laquelle ils se construisent des barraques & de petits bâtimens pour la volaille. Il arrive assez souvent que les cordes se rompent , & que le vent emporte l'isle loin de l'endroit où elle étoit attachée. D'autres dénouent les cordages , & vont habiter successivement les parties du lac dont ils croient que la situation peut leur être plus avantageuse.

Mais de toutes les merveilles de ce lac fameux , la plus admirable est , sans contredit , la construction même de la capitale du Mexique , placée , pour ainsi dire , au milieu de ses eaux. Figu-

rez-vous une immense vallée de soixante lieues de circuit , & qui en a au moins quaranté de fond plat. On assure que les montagnes qui l'entourent ont plus de cent mille pieds de hauteur ; & le lac , qui en occupe le centre , a sept lieues de long sur autant de large , avec des inégalités qui lui en donnent plus de trente de circonférence : il est composé de deux parties qui ne sont séparées que par un espace fort étroit , l'une d'eau douce & tranquille , très-poissonneuse , & plus haute que l'autre , dans laquelle elle tombe : la seconde , d'eau salée , qui ne nourrit aucune espèce de poisson , & est sujette à des agitations très-violentes ; elle a un flux & reflux comme l'océan ; mais avec cette différence , que l'un se fait par la règle des marées , & l'autre par le souffle des vents , qui rendent quelquefois ce lac aussi orageux que la mer même.

Les opinions ne s'accordent point sur l'origine de ces eaux : quelques-uns prétendent qu'elles viennent des mêmes sources , & que ce qui rend une partie du lac salée , est le fond

même de la terre qui est couverte de sel. Il est certain qu'on en tire tous les jours de son eau, & qu'on en fait assez, non-seulement pour en fournir à toute la province, mais pour en transporter jusqu'aux Philippines. D'autres sont persuadés que le lac a deux sources, l'une salée, l'autre douce, qui communiquent à ses deux parties leur propre qualité. Quoi qu'il en soit, on ne connoît rien au monde qui ressemble à ce phénomène ; & la ville de Mexico est située sur le bord du lac salé, de manière, que par sa forme & la multitude de ses canaux, tout le corps de cette capitale paroît être bâti dans l'eau comme Venise l'est dans la mer. Elle étoit déjà, même avant la conquête, le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversoient le lac, toujours couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyoit autour plus de cinquante villes, & un nombre infini de villages, destinés au service de la Métropole, qui se faisoit reconnoître pour la capitale d'un grand empire par la hauteur & la magnificence de ses

LE MEXIQUE. 331  
bâtimens. Elle a depuis éprouvé divers changements , comme vous le verrez dans les recherches du pere Lopez , dont je vais bientôt reprendre la traduction.

Je suis , &c.

*A Mexico , ce 26 Mars 1750.*



## L E T T R E C X I X .

## S U I T E D U M E X I Q U E .

**O**N conserve, Madame, dans la bibliothèque du couvent des dominicains de Mexico, un manuscrit légué à ce monastere par un des secretares de Fernand Cortez. C'est une description de cette ville, faite par ordre de ce général avant que les Espagnols s'en fussent rendus maîtres, & du vivant même de Montezuma. Le pere Lopez le cite souvent dans ses recherches historiques, & en a fait un abrégé, dont je vous envoie la traduction, en supprimant ce que j'ai déjà eu occasion de vous dire de cette capitale.

“ Cette ville, dit l'abréviateur, communiquoit à la terre par trois digues, qu'on pouvoit comparer aux ouvrages des Romains. La plus grande avoit environ deux lieues de long, & étoit composée, ainsi que les deux autres, de pierres liées avec du ciment. On voyoit, des deux côtés, une grande partie du lac, sur lequel on décou-

vroit d'autres belles chaussées qui le croisoient diversement , & quantité de bourgades embellies de tours , d'arbres & de jardins qui sembloient sortir du sein de l'eau. Chaque digue étoit défendue par un boulevard & un pont - levis , après lequel on trouvoit une seconde fortification qui faisoit proprement l'entrée de la ville. On appercevoit ensuite une grande rue , dont toutes les maisons étoient construites sur le même modele avec des terrasses & des balcons. Les autres rues ne le cédoient point à cette première , les unes étoient des canaux traversés de plusieurs ponts ; dans d'autres on avoit pratiqué des chemins pour les gens à pied ; & l'eau du lac passoit au milieu ; quelques - unes , entièrement solides , étoient l'ouvrage de l'art ; d'autres enfin , moitié terre & moitié eau , servoient , d'un côté , de chemin aux voitures , & de l'autre , au passage des barques qui couvroient toute la surface du canal. Le nombre en étoit prodigieux ; on en comptoit près de cinquante mille qui appartenoient à la ville.

„ Les édifices publics & les mai-

sons des grands étoient de pierres & bien bâties , & celles du peuple , petites , basses , inégales & sans fenêtres , par une police singulière , qui ordonnoit que les simples habitants fussent plus humblement logés que les seigneurs : mais elles étoient commodés , & capables de contenir plusieurs ménages. Les hôtels des nobles devoient être en grand nombre , puisque l'empire n'avoit pas moins de trois mille caciques , ou seigneurs de villes , tous obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale , sans compter la noblesse inférieure & les officiers du palais. Ces maisons étoient environnées de jardins & de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune & de la grandeur.

„ Les places , les marchés , les boutiques brilloient d'ouvrages d'or & d'argent , sculptés & ciselés , de vaisselle de terre vernissée , d'étoffes de coton & de tissus de plumes , qui formoient des desseins éclatants par les plus vives nuances. On y voyoit des morceaux d'orfèvrerie qui attiroient l'admiration des artistes Espagnols. On ne conçoit pas comment , sans mar-



teau, sans ciseau, on pouvoit atteindre à cette perfection. C'étoient des plats à huit faces, sans soudure, & dont chacune présentoit un métal différent ; des poissons, dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent ; des perroquets qui remuoient la tête, la langue & les ailes ; des singes qui faisoient divers exercices.

„ Ces Indiens excelloient aussi en plusieurs sortes de meubles peints sur bois, & travaillés avec un art infini. Ils préparoient d'abord les couleurs dont ils vouloient faire le fond d'une table, d'une cassette, d'une armoire, & passoient plusieurs couches sur tout l'ouvrage. Pendant que la peinture étoit encore fraîche, ils prenoient un poinçon avec lequel ils dessinoient les figures qu'ils vouloient y représenter. Ils se servoient de l'autre bout du poinçon qui étoit applati en forme de spatule pour racler la couleur enfermée dans le contour du dessin ; dans ce vuide, ils mettoient une autre couleur, telle que la figure l'exigeoit : s'il devoit y entrer différentes nuances, ils remplissoient d'abord tout

### 336 LE MEXIQUE.

l'espace de celle qui étoit faite pour dominer ; puis ils dégarnissoient la place que devoient occuper les autres couleurs. Ils les appliquoient les unes après les autres comme ils avoient fait la première , jusqu'à ce que tout le travail fût achevé. S'ils vouloient , par exemple , peindre un perroquet sur le tiroir d'un bureau , ils enduisoient d'abord tout le panneau de bleu broyé avec l'anil. Quand cette couche étoit bien unie , on dessinoit le perroquet ; on ôtoit le bleu renfermé dans l'espace qui devoit contenir le corps de l'animal , puis on y mettoient du verd ; & comme cet oiseau a coutume d'avoir quelques plumes rouges , on dégarnissoit les endroits où elles devoient se marquer , & on les remplaçoit par du carmin. Les yeux se faisoient de la même manière , en mettant autour une couleur pâle avec un peu de noir au milieu pour former la prunelle. Tel étoit l'art de peindre chez les anciens Mexicains ; & pour conserver l'éclat des couleurs , & leur donner plus de lustre , ils avoient des vernis

vernissés composés d'huiles tirées de différents végétaux. Les meubles ainsi peints & vernissés, pouvoient se laver, & être employées aux usages ordinaires, sans en être endommagés. On faisoit des cuvettes, des baignoires, & d'autres vaisseaux de cette nature, qui ne perdoient dans l'eau, ni leur éclat, ni leur couleur.

„ La place où ces ouvrages s'exposoit aux yeux du public, étoit si étendue, qu'elle pouvoit contenir jusqu'à soixante ou quatre-vingt mille personnes. On y apportoit toutes les productions de l'empire. Elle étoit remplie de tentes si serrées dans leur alignement, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du passage. Chaque marchand connoissoit son poste ; & les boutiques étoient couvertes de toiles de coton, qui garantissoient de la pluie & du soleil. On y vendoit diverses sortes de nattes, de la poterie, des peaux de différents animaux, des oiseaux de toutes les espèces, de toutes les couleurs, du sel, des toiles, des draps, du fil, de la pierre, de la chaux, de la brique, & d'autres matériaux de construction. II.

y avoit un quartier pour les herbages ; les légumes , les racines , les graines ; les plantes médicinales ; un autre pour les fruits , les fleurs , la viande de boucherie , la volaille , le gibier , &c. On y apportoit jusqu'à des couleuvres , des chiens , des rats , des souris , & une forte d'écume qui s'amasse , dans certaine saison , sur l'eau du lac. On en faisoit des gâteaux aussi estimés au Mexique , que le meilleur fromage l'est en Europe. C'étoit , dit-on , l'abondance de cette matiere , qui attiroit tant d'oiseaux , principalement en hiver , où le nombre en étoit prodigieux. Sur ce grand marché , le plus vaste de l'univers , presque tout le commerce se faisoit par échange ; on donnoit une poule pour un faisceau de maïs , de la toile pour du sel , &c. Les trafiquants payoient à l'empereur un droit pour leurs boutiques , moyennant lequel ils devoient être garantis des voleurs , par des officiers qui veilloient à la sûreté du négoce : les infractions étoient punies avec la dernière sévérité. Les amandes de cacao servoient de monnoie pour les objets de peu de valeur.

„ Les Mexicains n'avoient pas de poids ; mais ils faisoient usage de différentes mesures : ils en avoient de bois pour les grains & les bleds, de cordes pour les herbes, & de terre pour l'huile, le miel, & les liqueurs. Au lieu de chiffres, ils employoient certains caractères, pour déterminer le prix des marchandises. A l'égard de l'écriture, comme ils n'avoient point de lettres, ils exprimoient toutes leurs idées par des hiéroglyphes. Les choses qui ont une forme, paroissoient sous leurs propres images ; les autres étoient représentées par des figures de convention. On a trouvé plusieurs prières de l'église, écrites de cette manière, peu de temps après qu'on y eut annoncé la religion chrétienne. Voici, par exemple, le commencement du *confiteor* : pour exprimer ces mots, *je me confesse*, on avoit peint un homme à genoux aux pieds d'un religieux, lui parlant à l'oreille. Pour dire à *Dieu tout-puissant*, on voyoit trois visages, qui marquoient la trinité. Celui d'une femme, avec la moitié du corps d'un

enfant , signifioit , à *la bienheureuse Marie toujours Vierge*. Deux têtes , avec une clef & une épée , exprimoient ces autres mots , à *Pierre & à Paul* , &c. J'ai vu la confession générale d'un Mexicain , écrite de cette manière : deux personnes dans une posture peu décente , marquoient le péché d'adultère.

„ Quand les ambassadeurs de Montezuma vinrent trouver Fernand Cortez , ils avoient avec eux des peintres de leur nation , qui représenterent , avec une diligence admirable , les vaisseaux , les soldats , les chevaux , l'artillerie , & tout ce qui s'offroit à leurs yeux dans le camp des Espagnols. Leur toile étoit une étoffe de coton préparée , sur laquelle ils traçoient assez naturellement , avec un pinceau & des couleurs , toutes sortes d'objets. Cortez , averti de leur travail , sortit pour se procurer ce spectacle , & ne vit pas sans beaucoup de surprise , avec quelle facilité ils rendoient , non - seulement les figures , mais les discours même & les actions. On l'assura que Mon-

tezuma feroit informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avoit eu avec ses envoyés : on prétend même qu'ils tirèrent au naturel le portrait des Castillans. Dans la crainte que des images sans mouvement & sans force ne donnassent des idées peu convenables à ses vues, Cortez conçut le dessein d'animer cette foible représentation, en faisant faire l'exercice à ses troupes. L'ordre fut donné sur le champ ; l'infanterie forma un corps de bataille ; & tout le canon fut mis en batterie. Le général partagea son monde en deux colonnes, & leur fit faire une espece de combat, avec toutes les évolutions de la cavalerie. Les Indiens, dans leur premiere surprise, regardoient d'abord avec frayeur les chevaux, dont la figure & la fierté leur paroissoient terribles ; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes, capables de rendre ces animaux dociles, avoient quelque chose de supérieur à la nature. Mais lorsqu'au premier signal, l'infanterie fit deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie, la

peur fit tant d'impression sur les Mexicains, que les uns se jeterent à terre, les autres prirent la fuite ; & les ambassadeurs cachèrent leur effroi sous le voile de l'admiration. Cortez les rassura, en leur disant d'un air enjoué, que c'étoit par ces fêtes militaires que les Espagnols honoroient leurs amis. Les peintres, revenus de leur frayeur, inventerent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des soldats armés & rangés en bataille ; les autres peignoient des chevaux dans l'agitation du combat ; ils représentoient un coup de canon par du feu & de la fumée, & le bruit même, par des traits lumineux, qui faisoient naître l'idée de la foudre. On ne vit pas sans étonnement, avec quel art un peuple enseveli dans l'ignorance & la barbarie, avoit trouvé moyen de suppléer à l'usage des lettres.

„ Il y avoit au Mexique une sorte de livres, où l'on perpétuoit non-seulement la mémoire des anciens faits, mais encore les coutumes, les loix & les cérémonies. C'étoit une



forte de parehemin , enduit de gomme & plié en double. Un certain nombre des ces feuilles compofoient un volume. J'en ai vu qui , de tous les côtés paroiffoient écrits , ou plutôt chargés des images dont je viens de parler. C'étoit une collection d'hiftoires & de remarques fur les aftres & fur les animaux. En examinant avec attention la partie qui regarde les planetes , j'ai cru découvrir que l'année des Mexicains étoit compofée , comme la nôtre , de trois cents foixante - cinq jours , partagés en dix - huit mois , dont chacun avoit un tiers moins que les nôtres. Durant les cinq derniers jours , qu'on regardoit comme deftinés aux plaifirs & au repos , les peuples fe livroient à l'amufement , & ne s'occupoient d'aucune affaire. Ils avoient des femaines de treize jours , qui portoient différens noms , & leurs fiecles étoient compofés de cinquante - deux années , distribuées de la maniere fuivante.

„ Au centre d'un grand cercle , divifé en cinquante-deux degrés , dont chacun avoit rapport à une année , ils re-

P iv

présentoient le soleil , & de ses rayons il sortoit quatre lignes de diverses couleurs , qui partageoient également la circonférence , & marquoient les quatre points du monde. Dans un autre cercle qui renfermoit le premier , ils écrivoient , avec des figures & des caracteres , les principaux événements du siecle ; & ces cartes séculaires formoient des actes publics , que ces peuples regardoient comme les pieces justificatives de leur histoire. Les Castillans prenant ces titres pour des objets de superstition , parce qu'ils n'y voyoient que des figures bisarres , brûlerent tout ce qu'ils en purent découvrir : aussi n'en trouve-t-on presque plus dans la Nouvelle Espagne. C'étoit un ancien usage , au Mexique , de se mettre à genoux le dernier jour du siecle , sur le toit des maisons , le visage tourné du côté de l'orient , pour observer si le soleil reprenoit son cours , ou si la fin du monde étoit arrivée ; car nos Indiens croyoient que cet astre se renouvelloit tous les cinquante-deux ans , sans quoi le temps auroit fini avec le vieux soleil. Avant

que de commencer un autre siècle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu; mais aussi-tôt que le premier jour paroïssoit, on entendoit retentir les tambours & les autres instruments, pour remercier les dieux d'avoir accordé un nouveau siècle. On achetoit d'autres vaisseaux, & l'on alloit recevoir du feu de la main des prêtres, dans des processions solennelles.

„ Mais je reviens aux anciens palais de Mexico, dont je me suis trop écarté. Ceux de l'empereur contribuoient encore plus, que les édifices dont j'ai parlé, à la somptuosité de la ville. Le principal, qui se nommoit *Tepac*, ou palais par excellence, étoit d'une grandeur & d'une magnificence, dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles portes, qui donnoient sur autant de rues, & dont la plus grande offroit les armes de l'empire. La partie qui servoit de logement au monarque, renfermoit trois vastes cours, chacune ornée d'une belle fontaine, avec cent chambres, & autant de salles de bains. Quoiqu'il n'entrât pas

P v

un clou dans ce vaste bâtiment, tout y paroissoit d'une solidité que les Espagnols ne se laissoient point d'admirer. Les murs sembloient un mélange de marbre, de jaspe & de porphyre, qui jetoient un éclat merveilleux. Les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art, les parquets de bois de cedre, les tapisseries de coton, enrichies de différentes sortes de plumes. Les lits ne répondoient pas à cet air d'opulence & de grandeur; c'étoit de simples couvertures, étendues sur des nattes.

„ Les femmes de l'empereur logeoient dans les appartements séparés, où regnoient également la splendeur & la magnificence. Elles portoient le titre de reines, & étoient filles de quelques princes tributaires de l'empire. Le nombre des concubines se montoit à plus de trois mille, en y comprenant les suivantes & les esclaves. On les choisissoit parmi les plus belles femmes du royaume. Il n'étoit pas étonnant d'en voir cent cinquante qui se trouvoient grosses à la fois; mais l'héritage du trône ne regardoit que les enfants

des impératrices ; les autres étoient dans l'usage de prendre des médicaments pour faire périr leur fruit. La plupart étoient des filles de grands seigneurs , entre lesquelles le prince s'étoit attribué le droit de choisir celles qu'il trouvoit le plus à son gré. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance ; mais leurs moindres fautes étoient punies très - sévèrement. Quand on les renvoyoit , elles prenoient des maris parmi les gens de qualité , parce qu'en général , elles étoient riches , & qu'on les regardoit comme très-honorées d'avoir appartenu à l'empereur. Plusieurs furent mariées avec des officiers de Cortez , à qui Montezuma les avoit données , après les avoir fait baptiser , pour les rendre dignes de l'alliance Espagnole. On dit que le général épousa lui-même , ou prit pour maîtresse , une fille de ce prince , qui lui en avoit offert deux , croyant qu'il pouvoit avoir plusieurs femmes. La seconde fut donnée à un seigneur Castillan.

Outre le palais où le souverain tenoit sa cour , il avoit dans la ville

P vj

plusieurs autres maisons , dont chacune offroit des spectacles singuliers. L'une étoit un superbe bâtiment , porté sur des piliers de jaspe , qui servoit de voliere à des oiseaux remarquables par leur chant , ou par leur plumage. Le nombre en étoit si grand , qu'il y avoit plus de trois cents hommes occupés au service de ces animaux. Les oiseaux marins étoient nourris dans un étang d'eau salée ; & ceux de riviere , dans de grandes pieces d'eau douce : ceux des champs & des bois remplissoient de vastes galeries. On les plumoit dans certaines saisons ; & de leurs dépouilles , on faisoit des étoffes , des tableaux & d'autres ornemens de prix. A quelque distance de là , étoient les oiseaux de proie , les uns dans des cages , les autres sur des perches , & dressés à tous les exercices de la fauconnerie. On y voyoit des aigles d'une grandeur prodigieuse , & d'une voracité incroyable.

„ Dans une autre cour , on avoit rassemblé plusieurs bêtes sauvages , telles que des lions , des ours , des tigres , & d'autres especes inconnues

en Europe , qui formoient une ménagerie digne des plus grands monarques. Une troisieme cour renfermoit , dans des caves , dans des fosses , ou autres trous pratiqués à dessein , un horrible assemblage de serpens , de scorpions , de crocodiles , de viperes , qu'on nourrissoit , dit-on , du sang des hommes sacrifiés aux idoles. Les Espagnols n'entendirent pas , sans horreur , les sifflements , les cris , les rugissements que la faim & la contrainte de leur captivité faisoient pousser à ces affreux animaux. Il y avoit aussi un grand appartement pour les bouffons , les nains , les bossus , les borgnes , les boiteux , & autres personnes de figure monstrueuse , qu'on dressoit à divers tours de souplesse , pour les faire servir à l'amusement de l'empereur. Le soin qu'on prenoit d'eux , rendoit leur condition si douce , qu'il y avoit des peres qui estropioient volontairement leurs enfans , pour leur procurer une vie sûre & paisible. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange , c'est que Montezuma avoit choisi cette même mai-

son, pour y exercer particulièrement ses pratiques de dévotion. Il y avoit une chapelle, dont la voûte étoit revêtue de lames d'or, & où il se rendoit pendant la nuit, pour y consulter ses dieux, au milieu du bruit effroyable qui faisoit de ce lieu une véritable image de l'enfer.

„ Deux arsenaux, l'un pour fabriquer les armes, l'autre pour les conserver, contribuoient à la grandeur du monarque, & à l'embellissement de cette capitale. Les plus habiles ouvriers étoient entretenus dans le premier, chacun à la tête de son atelier, avec la distinction qui convenoit à ses talents. On y faisoit de prodigieux amas de fleches & de cailloux aiguifées, qui se distribuoient aux troupes & dans les provinces; mais dont il restoit toujours bonne partie dans le magasin. On y voyoit aussi des arcs, des carquois, des massues, des dards garnis de pierres pointues, des frondes, des boucliers, &c. Les armes destinées à l'usage de l'empereur, étoient dans un appartement séparé, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles



d'or, d'argent, de plumes rares, & de pierres précieuses, qui formoient un coup-d'œil éclatant.

„ Mais de tous ces palais, le plus remarquable étoit celui qu'on appelloit la maison de tristesse. Le prince s'y retiroit, à la mort de quelque parent favori, ou quand il survenoit des calamités qui exigeoient une démonstration publique d'affliction. La seule architecture de cette retraite étoit capable d'inspirer les sentiments qu'il y portoit. Les murs, les lambris, les plafonds étoient noirs & lugubres; & au lieu de fenêtres, il n'y avoit que quelques ouvertures étroites, par où il ne passoit que ce qu'il falloit de lumière, pour augmenter l'horreur qui régnoit dans tout le bâtiment. Le prince y demouroit aussi long-temps, que ses regrets lui faisoient perdre le goût du plaisir.

„ Toutes les villes, dans le voisinage de la capitale, fournissoient des hommes pour la construction & l'entretien de ces palais, ou contribuoient à la dépense dont les communautés étoient chargées. Le tribut de la noblesse, outre l'obligation de garder

la personne de l'empereur, & de servir dans ses armées, avec un certain nombre de vassaux, consistoit à donner une quantité de présents, qui passaient pour volontaires, mais qu'on n'osoit refuser. Le prince avoit différents trésoriers, pour les diverses especes de contributions; & quand le tribunal des revenus de la couronne avoit pourvu à ce qui étoit nécessaire pour la dépense des édifices, & l'entretien des troupes, le surplus étoit converti en lingots. Les richesses de l'empire venoient du produit des mines, de celui du sel, & principalement des contributions que le souverain levoit sur son peuple. Les officiers chargés de veiller à leur perception punissoient de mort la faute la plus légère, ou la moindre négligence.

„ L'ancienne ville de Mexico avoit près de trois lieues de circuit, & contenoit plus de deux cents mille habitants. Quoiqu'elle fût remplie d'eau, sa principale incommodité étoit de ne pouvoir s'en servir pour les besoins communs de la vie. On étoit obligé d'en faire venir, par des conduits de terre cuite, de la petite

montagne de Chapultepeque, ancienne sépulture des empereurs Méxicains. C'est de ce même endroit qu'on la tire encore aujourd'hui, par un grand aqueduc, soutenu de trois cents soixante-cinq arcades de pierre de taille, qui l'amene au travers du lac, & en fait un des principaux ornements. On comptoit, dans cette capitale, deux mille temples, dont le plus grand étoit distingué par sa vaste étendue, sa magnificence & ses richesses,,

C'est ici, Madame, que finit le manuscrit espagnol. Ce qui va suivre, est l'ouvrage même du pere Lopez, que je continue toujours d'abrégér en le traduisant. " Tel étoit, dit-il, l'état florissant de cette ville, lorsque Fernand Cortez en entreprit le siege. Il la soumit en moins de trois mois, après en avoir brûlé la plus grande partie, & fait périr les trois quarts des habitants. Mais il la rebâtit, lui donna une nouvelle forme, & la partagea entre ceux qui en avoient fait la conquête, & les principaux Méxicains. Il promit à tous les Indiens qui voudroient s'y établir sous sa pro-

tection, une certaine portion de terrain, pour y construire des maisons, dont leurs enfants hériteroient après leur mort, avec des privilèges qui les distingueroient du reste de la nation. Il accorda des rues entières aux plus considérables d'entr'eux, avec la qualité de chefs des quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom-Pierre de Montezuma, fils de l'empereur, & plus foible que son pere, eut une très-grande part à cette distribution. On ne craignit pas plus au Mexique, d'y laisser vivre des descendants de la maison royale, devenus de simples gentilshommes, qu'on ne s'inquiétoit à Constantinople d'y voir subsister une famille des Paléologues.

„Cortez fit tracer des places pour les églises, les marchés, & autres édifices publics. Il sépara, par un canal, la demeure des Castillans, de celle des Indiens, & cette distinction existe encore. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur, que dans peu de mois on vit toute la ville couverte de maisons beaucoup plus belles, & dans un meilleur ordre que les anciennes. Le général Espa-

gnol éleva la sienne sur les fondements de celle de Montezuma , & en fit un palais magnifique , qui , aujourd'hui même , peut servir & sert encore quelquefois de logement aux vice-rois.

„ Pour donner une forme solide à son établissement , il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs femmes ; & quantité d'autres familles Castillanes y arriverent à sa sollicitation.

On apporta d'Europe , de même que des isles de Cuba & de S. Domingue , des vaches , des cochons , des chevres , des brebis , des juments , des cannes de sucre , des mûriers , & mille autres sortes de provisions inconnues jusqu'alors des habitants du Mexique. D'habiles ouvriers y formerent des manufactures , y eurent une imprimerie ; & l'on y frappa de la monnoie au coin du roi d'Espagne.

„ Outre les mines d'or & d'argent , auxquelles on ne manqua pas de faire travailler , on en découvrit de fer & de cuivre , dont on fabriqua des canons. Dès l'année suivante , il s'en trouva trente-cinq pieces de bronze , & soixante de fer. Enfin , peu de temps

après la conquête , Mexico étoit la plus belle ville de l'Amérique ; & par degrés , elle est devenue une des plus riches & des plus magnifiques du monde. On y a tracé de nouveaux canaux , qui communiquent par un grand nombre de ponts ; on en a comblé d'autres , sur lesquels on a élevé des maisons ; en sorte qu'il s'en faut de beaucoup que l'eau en approche , comme avant sa reconstruction. L'ancienne ville n'a pas changé d'emplacement ; mais on en a haussé le terrain , pour le mettre à l'abri des inondations. On a vainement essayé de faire écouler les eaux entre les montagnes qui environnent la plaine ; après bien des travaux , des frais immenses , & la perte d'un million d'Indiens , que les Castellans employoient comme des bêtes de charge , on n'a réussi qu'en partie ; & l'on ne s'est pas encore mis à couvert des grands débordements.

„ Comme tous les peuples voisins de cette capitale ont été subjugués , & la plupart même anéantis , les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité , qu'ils n'ont ni portes , ni mu-

railles, ni munition, ni artillerie : Vera-cruz leur paroît suffire pour les défendre contre les invasions des étrangers. Les naturels du pays demeurent presque tous dans un des fauxbourgs nommé Guadalupe. Plusieurs pauvres Espagnols épousent leurs filles ; d'autres les débauchent ; tous usurpent, de jour en jour, les fonds sur lesquels ils ont bâti ; & de trois ou quatre maisons Indiennes, ils en font une grande à la maniere d'Europe, avec des jardins & des vergers : de sorte que la ville a été presque entièrement renouvelée depuis Cortez, & n'offre plus aujourd'hui que de beaux édifices. Ils sont, à la vérité, peu élevés, à cause des fréquents tremblements de terre, qui les exposeroient trop, s'ils avoient plus de deux étages. Les murs sont incrustés en dehors de petits cailloux de diverses couleurs, taillés, les uns en cœurs, d'autres en soleils, en étoiles, en fleurs, & autres figures, dont la variété offre un spectacle agréable. Les portes sont grandes & fort hautes ; les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plupart

tiennent toute la face du bâtiment. Ils sont ornés de caisses d'orangers , & de fleurs de toutes les saisons ; car le climat est si doux , si tempéré , qu'on ne ressent jamais ici , ni de chaleur incommode , ni de froid qui oblige de faire du feu.

„ Les rues sont si larges , que même dans les plus étroites , quatre carrosses peuvent aller de front ; ce qui fait paroître la ville beaucoup plus grande qu'elle n'est effectivement. Les places , sans être aussi spacieuses que du temps de Montezuma , sont encore d'une si vaste étendue , sur-tout celle où se tient le marché , qu'aux jours destinés pour les courses des taureaux & autres jeux publics , le peuple en remplit à peine la troisième partie. Le centre est marqué par une colonne de marbre , au sommet de laquelle une aigle de bronze se fait admirer par l'excellence du travail. Autour de cette espèce d'obélisque , quatre rangs de petites boutiques peintes & ornées , offrent tout ce qu'on peut désirer de curieux en soie , en or , en linge , rubans , dentelles , gazes , coëffures ,



& autres marchandises de modes. La cathédrale, bâtie d'un mélange de pierre & de brique, borne un des côtés de cette place ; dans la partie opposée, sont l'hôtel-de-ville, la maison du juge de police, & la prison. Une troisième face est occupée par le palais du vice-roi, l'audience royale, l'hôtel de la monnaie, l'inquisition, l'université & le collège des dominicains. Le quatrième côté est formé par des maisons particulières, qui servent de demeures à quantité de riches habitants.

„ Les rues par lesquelles on entre dans cette place sont si larges, qu'un carrosse attelé de six chevaux y tourne sans peine. On y remarque d'abord celle des orfèvres, toute resplendissante d'ouvrages d'or & d'argent. Elle aboutit à un quinconce, d'où sort une fontaine, qui rend cette promenade délicieuse. Des magasins de soierie enrichissent la rue de Tacuba, une des plus longues de la ville, & remplie de boutiques de clincaillerie. Elle tire son nom d'un ancien bourg, dont elle est le chemin. Un

autre rue, qui tient le premier rang par la beauté des édifices, est celle de l'Aigle, ainsi nommée par une ancienne idole qui représente cet oiseau, & se conserve encore sans altération. Les plus riches Espagnols y ont leurs hôtels. On y voit aussi la façade du fameux palais des marquis del Vallé, descendants de Cortez. Il est plus grand, plus magnifique que celui du roi à Madrid. La cour, qui est fort spacieuse, est entourée de balcons de fer; & l'on voit au centre une statue équestre sur un piédestal. Les vice-rois ont un autre palais à Chapultepec, qui est devenu comme l'Escorial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les gouverneurs qui meurent pendant leur administration. Les bâtimens en sont superbes; la chapelle seule a coûté plusieurs millions. Les jardins répondent à cette magnificence par la beauté de leurs parterres, de leurs allées, & de leurs eaux.

„ La multitude des canaux qui arrosent la capitale du Mexique, procure aux habitants l'abondance & les commodités dont ils jouissent, par un

un commerce continuel. Chaque jour de la semaine a ses différentes marchandises ; le samedi il arrive de toutes parts des flottes de fleurs & de fruits , qui donnent à cette ville l'air d'un jardin. On n'est pas surpris de la voir ainsi pourvue de tout ce qui peut servir au luxe & aux besoins de la vie , quand on considère qu'outre la merveilleuse fécondité du pays , il y vient tous les ans deux gallions d'Espagne , & plus de quatre-vingt vaisseaux marchands , qui lui fournissent ce qu'il y a de plus précieux en Europe , tandis que la flotte des Philippines lui apporte les raretés de la Chine , du Japon , de l'Indostan & de la Perse. Aussi passe-t-elle pour une des plus riches villes du monde ; son commerce s'étend depuis la mer du nord , par Vera-cruz , jusqu'à celle sud , par le port d'Acapulco. On y vit à si peu de frais , qu'une demi-pièce de huit suffit chaque jour pour la dépense d'un homme. Comme il n'y a point d'especes de cuivre , & que la moindre pièce d'argent est une demi-réale , on est dans un embarras

## 362 LE MEXIQUE.

continuel pour le trafic des denrées, telles que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la conquête, les noix de cacao sont la monnaie courante du marché aux herbes. Il en faut soixante ou quatre-vingt pour une réale, suivant le prix actuel du cacao qui n'est jamais fixe.

„ On compte ici environ cent mille habitants, dont la plus grande partie est composée de noirs & de mulâtres. Cette capitale l'emporte sur la plupart des villes de l'Europe, par la beauté du sexe, comme par la magnificence des édifices. Il est passé en proverbe, qu'il y a quatre belles choses à voir à Mexico : les habits, les équipages, les rues & les femmes. Les dernières sont si passionnées pour les Européens, que, quelque pauvres qu'ils soient, elles les préfèrent aux plus riches créoles : de-là vient que ceux-ci ont tant d'aversion pour les Espagnols. L'usage des habitants est d'aller tous les jours, vers les quatre heures du soir, se promener, les uns à cheval, les autres en voiture, dans un cours magnifique, dont les arbres forment

des allées impénétrables au soleil : on y voit régulièrement plus de deux mille carrosses. Ceux des hommes sont suivis d'un grand nombre d'esclaves noirs, en livrée d'or & d'argent, en bas de soie, avec des nœuds de rubans à leurs foulières, & l'épée au côté. Le vice-roi va souvent à cette promenade ; son cortège n'a pas moins d'éclat & de magnificence que celui du roi d'Espagne. Les dames sont escortées d'une troupe d'Indiennes, presque toutes mulâtres, vêtues d'étoffes de soie, & couvertes de pierreries. Elles ont tant d'agrément dans leurs manières, & leur ajustement est si engageant, que les Espagnols les préfèrent à leurs propres femmes. La plupart sont esclaves, ou l'ont été, & ne doivent leur liberté qu'à l'amour.

„ Le canal de Xamaïca est encore un endroit charmant ; on s'y promène également, ou sur l'eau, ou sur ses bords. Quantité de petites barques, remplies de musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instruments. Les deux rives sont couvertes de petites maisons, où l'on prend des rafraî-

Qij

chiffements. En général, le goût du faste régné à Mexico dans toutes les conditions. Les carrosses y sont beaucoup plus riches, que dans les principales cours de l'Europe; on n'épargne pour les embellir, ni l'or ni l'argent, ni les pierreries, ni les étoffes les plus précieuses. On en compte plus de quatre mille dans cette capitale. Tout ce qui est de fer ailleurs, est ici d'or ou d'argent. Rien n'est si commun que de voir des roses de diamants aux chapeaux des gens de condition, & des cordons de perles à ceux des plus vils artisans. Les Mexicains qui habitent la ville, sont presque tous riches, parce qu'ils s'attachent au commerce. Les principaux d'entr'eux ne sont pas moins considérés, que les descendants de race Espagnole: les restes du sang de Montezuma jouissent d'une pension sur la caisse royale, qui aide à les faire subsister avec honneur.

„ Mais de tous les habitants de Mexico, les plus révéérés, & en même temps les plus opulents, sont les ecclésiastiques. On prendra quelque idée

## LE MEXIQUE. 365

de leurs richesses , par celles de l'archevêque & du chapitre de la cathédrale : leurs rentes annuelles sont de trois cents mille piaſtres. La construction de l'église métropole à coûté des sommes immenses. Le chœur est orné de quantité d'ouvrages de sculpture en bois aromatiques , & de quatre autels qui forment les coins du quarré , indépendamment du grand , dont la magnificence est au - dessus de toute expression. Plusieurs chapelles richement dotées , augmentent l'éclat du spectacle. Ce ſiege archiépiscopal. pour ſuffragants , les évêques de los Angeles , de Méchoacan , de Guaxaca , de Guadalajara , de Guatimala , d'Yucatan , de Nicaragua , de Chiapa , d'Honduras , & de la Nouvelle Biscaye. On fait monter les revenus de ces évêchés à plus d'un million cinq cents mille pieces de huit.

J'ajouterai , Madame , à la description du pere Lopez , quelques remarques particulieres sur la ville de Mexico. Ses habitants , ainſi que dans le reste de l'empire , sont composés de toutes sortes de peuples ; de blancs , d'Indiens & de negres. Les blancs

Q iij

## 366 LE MEXIQUE.

sont les Espagnols ou les créoles. Les premiers possèdent la plupart des emplois , ou exercent le commerce , & ont le même caractère , les mêmes mœurs que les Espagnols d'Europe. Ils sont graves , spirituels , indolents , fiers & présomptueux. Ils tirent vanité de leur origine ; ce qui fait que les créoles leur portent envie & les haïssent. Ces derniers ont peu de courage , & sont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve , & vivant dans l'abondance de toutes choses , ils s'adonnent à l'oïveté & aux plaisirs. Plongés dans le luxe , sans goût ni discernement , ils dépensent leur bien par pure ostentation , plus jaloux de l'apparence que de la réalité. Ils sont très-modérés dans leur nourriture ; mais par un effet de leur oïveté & de leur tempérament , ils ne s'occupent que de galanteries & d'intrigues amoureuses. Ils les ménagent dans le goût des anciens Espagnols , s'efforçant de se rendre agréables au beau sexe , par des actions & des propos extravagants , par une mauvaise musique , des poésies pitoyables & de folles dépenses.



Les femmes ne se distinguent , ni par leur sagesse , ni par leurs vertus domestiques. Elles gardent cependant les apparences , pour se conformer à l'étiquette , & ont assez de prudence pour supporter , sans se plaindre , la contrainte où on les retient. Les Indiens sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient avant la conquête , humbles , soumis , craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup de dureté , quoiqu'ils soient plus civilisés que dans les colonies des autres nations Européennes. Comme les negres qui sont dans ce pays , y ont été transportés d'Afrique , ils ont le même caractère que ceux dont ils tirent leur origine. Ils sont opiniâtres , grossiers , sans esprit , endurcis à la fatigue , & très-propres à l'esclavage.

La ville de Mexico est divisée en dix-sept paroisses ; & le peuple y est fort attaché à la religion catholique. Les Indiens ne le cedent point aux Espagnols sur cet article , ni sur l'observation la plus scrupuleuse de toutes les pratiques extérieures de piété. Les moines , qui jouent ici un si grand rôle , les entretiennent dans ces dispo-

Q iv

sitions , par le goût qu'ils leur inspirent , & qu'ils ont eux-mêmes pour les dévotions d'éclat. Ils aiment sur-tout à se montrer dans les processions ; & il n'y a pas de jour où l'on ne soit témoin de quelques scènes ridicules , qui ne donnent pas une haute idée du fond de religion des habitants , au milieu de tant d'églises , de prêtres & de moines. Des gens masqués font des culbutes devant le saint sacrement d'autres le moulinet ; on y porte des chats & des cochons emmaillottés , qui en miaulant & en grognant , composent , avec les voix humaines , un concert des plus grotesques. A la messe de minuit , on voit tout le monde , moines & laïques , danser au son des instruments , avec les gestes & les grimaces ordinaires aux mascarades du carnaval. Ceux-ci se déguisent en anges , ceux-là en diables ; les uns & les autres se disent des injures de crocheteurs , qu'ils accompagnent de coups de poings , jusqu'à ce que le parti le plus foible ait pris la fuite. Les frères de la Trinité , ceux de saint François , & de saint Grégoire portant chacun leurs images , avec quantité de cier-

ges , arrivent à la cathédrale , & prennent querelle pour la préséance. Bientôt on en vient aux injures , des injures aux coups ; & l'on se bat si vivement , qu'il y a des gens blessés qu'il faut emporter.

Au sortir de cette procession , j'allai visiter la bibliothèque du college des carmes , la plus belle de l'Amérique , & qui contient environ quinze mille volumes. De-là je voulus voir , dans l'église de saint François , le tombeau de Fernand Cortez , conquérant du Mexique , où ses cendres furent apportées d'Espagne ; je ne trouvai pas que ce monument fût digne d'un si grand homme. Son portrait est à la droite de l'autel , sous un dais. Le terrain qu'occupe la maison professe des jésuites , contenoit autrefois un des palais de Montemuza ; il servit long-temps de demeure à Cortez & aux Espagnols. On y conserve encore , m'a-t-on dit , dans une petite partie de l'ancien édifice , la fenêtre où ce prince fut tué d'un coup de pierre. On lit , dans l'église de saint Dominique , l'építaphe de Don Pierre Montemuza , fils de cet empereur : il y est qualifié de seigneur de la plus grande

Q v

partie de la Nouvelle Espagne. On y voit les armes de cette maison , qui sont une aigle regardant le soleil , & plusieurs figures des Indes alentour.

Il y a eu des gentilshommes de ce nom , qui ont occupé la place de viceroy du Mexique , la plus grande qui soit à la nomination du roi d'Espagne , & le plus riche gouvernement qu'il y ait au monde. Sa Majesté donne annuellement à ceux qu'elle élève à cet dignité, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la couronne. Leur administration dure ordinairement l'espace de cinq années ; mais la plupart obtiennent , par les présents qu'ils font au conseil des Indes , que leur commission soit continuée jusqu'à dix ans : & la part qu'ils peuvent prendre au commerce , leur donne la facilité d'acquérir d'immenses richesses. Ils ont dans leur dépendance , tous les gouvernements particuliers des villes & des provinces ; ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois. Il y en a de si lucratifs , qu'en moins de deux ans , ils produisent plus de deux cents mille écus à ceux qui les exercent. On commence d'a-

bord par les plus petits ; & ensuite les profits casuels & les épargnes, mettent ceux qui les possèdent en état d'aspirer à de plus importants. Aussi la plupart de ces officiers , dévorés par une cupidité qu'inspirent les postes lucratifs, & voulant profiter du temps , oppriment les peuples , & frustrent la couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur succèdent , sont dans les mêmes dispositions ; personne ne se met en peine de faire des réglemens utiles , persuadé que son successeur refusera de s'y conformer , pour peu qu'ils soient contraires à ses intérêts.

Il faut entendre Don Juan de Mendez , lorsque son zele s'enflamme à la vue de ces désordres. "Comment voulez-vous , dit-il , que cet état soit bien gouverné ? Les vice-rois, d'intelligence avec ces ministres subalternes , épuisent les Indiens par leurs exactions, vendent la justice , & ferment les yeux à toutes les loix. On voit de toutes parts une infinité de misérables , que l'indigence réduit au désespoir , & qui font entendre inutilement leurs plaintes. De cette mauvaise administration , il ré-

Qvj

sulte que les places importantes sont mal munies , presque sans soldats , sans armes & sans magasins. Les troupes n'ont point de paie réglée ; leur ressource est de piller les Indiens. Jamais on ne les forme à l'exercice des armes. A peine sont-elles vêtues ; aussi les prendroit-on moins pour des soldats , que pour des mendiants ou des voleurs. Les fortifications sont absolument négligées ; parce que la Nouvelle Espagne n'a point d'ingénieurs. Elle n'est pas mieux fournie d'artisans pour les ouvrages militaires , & pour les besoins les plus communs. Le commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper ; parce qu'il n'y a point de règles bien établies ; ou , s'il en reste d'anciennes , elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent , qui doit entrer dans les coffres de Sa Majesté , est continuellement diminué par la fraude ; il ne revient pas au trésor un quart de ses droits. Les gouverneurs , leurs officiers & les négociants se prêtent la main , pour supprimer les ordonnances de la cour ou les faire tomber dans l'oubli. L'autorité

royale étant mal soutenue par les auteurs du désordre , tous ces peuples que nous regardons comme des esclaves fort soumis , seroient les premiers à conspirer notre perte , si des troupes bien disciplinées qu'on feroit entrer dans le pays , les excitoient à la révolte. Il suffiroit de leur fournir des armes , & de les traiter avec assez de douceur & de désintéressement pour leur ôter la prévention , qu'on n'en veut qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage , est devenue si vive , que tous les jours il en passe un grand nombre dans des montagnes inaccessibles , d'où ils ne sortent que pour massacrer les voyageurs. Il est donc clair , que dans cette grande étendue de pays , qui reconnoît la domination espagnole , cette couronne n'a de véritables sujets , que ceux qu'elle y envoie d'Europe , pour retenir les autres sous le joug. Une autorité si foible diminuant tous les jours , il ne seroit pas surprenant qu'elle fût bientôt anéantie , par des révolutions dont les causes augmentent sans cesse , & dont il est impossible que le temps n'amene pas l'occasion „.

Le gouvernement civil de l'empire du Mexique, est administré par trois tribunaux, auxquels on donne le nom d'audiences. Ils sont formés d'un certain nombre de juges, partagés en différentes chambres, à peu près comme nos parlements. Le vice-roi est à la tête de la première, & y préside lorsqu'il lui plaît. Son autorité n'est cependant pas si absolue, que le conseil n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les loix & le bien public; mais tous les membres qui composent ce tribunal, ayant un intérêt continuel à ménager leur chef, n'usent de leur puissance, que pour juger avec lui les causes civiles & criminelles. Les trois audiencias, savoir celle de Mexico, de Guadalaxara & de Guatimala, qui gouvernent tout le Mexique, contiennent ensemble vingt-deux provinces, qui reconnoissent toute l'autorité d'un seul vice-roi.

Je suis, &c.

*A Mexico, ce 30 mars 1750.*



## LETTRE CXX.

*SUITE DU MEXIQUE.*

**D**Es ordres de la cour d'Espagne ayant appelé Don Juan de Mendez à Panama , nous partîmes de Mexico , avec le même cortège , & par les mêmes voitures qu'en y arrivant. Notre première marche nous conduisit à la petite ville d'Atlizco , située dans une vallée de sept lieues de tour qui porte le même nom. Elle est si fertile en froment , que la capitale & plusieurs villes voisines , en tirent leur subsistance : on y voit quantité de riches bourgs Espagnols & Indiens. De-là nous entrâmes dans la vallée de Saint Paul , qui , sans être aussi grande que la précédente , est cependant beaucoup plus riche , parce qu'on y recueille chaque année une double moisson de froment. On le sème la première fois , dans la saison ordinaire des pluies ; la seconde en été , après la première récolte. Les pluies cessant alors , on em-

ploie pour arroser les terres , l'eau des ruisseaux qui tombent des montagnes , & qu'on a trouvé l'art de conduire où l'on veut par de petits canaux. Les habitants de cette heureuse vallée sont si opulents , qu'un d'entre eux , chez lequel nous couchâmes , nous servit en vaisselle d'argent , nous logea dans des chambres parfumées , & nous fit donner un concert par ses filles , qui savent parfaitement la musique.

De - là , jusqu'aux montagnes de Misteque , nous trouvâmes la même fécondité dans les campagnes , & chez les fermiers , la même quantité de bestiaux , la même aisance. On y fait la plus belle soie du pays ; on y recueille le meilleur miel. Le principal commerce consiste en sucre , en coton , en cochenille , en fruits de plusieurs especes , & sur - tout en cuirs , qui passent pour excellents , & sont une des marchandises qui se transportent le plus en Espagne. “ Dans cette province , nous dit le confesseur , on ne voyoit autrefois aucun temple public : chaque maison avoit son Dieu & son oratoire. Les monasteres y étoient nombreux ; & c'étoit d'eux , comme des

sources de la religion , que chaque famille recevoit la divinité qu'elle devoit adorer. La loi des successions étoit en faveur des aînés ; mais elle les obligeoit d'entrer dans un monastere , & d'y porter l'habit religieux pendant un an ; les fils des caciques même n'en étoient pas dispensés. Le jour choisi pour s'y rendre , les principaux habitants venoient les prendre en procession au bruit des instruments. En approchant du couvent , les prêtres les dépouilloient de leurs habits , & les revêtoient de haillons. On leur frottoit le corps de certaines herbes ; c'étoit comme le sceau de leur consécration. Pendant cette année de pénitence & de solitude , ils étoient formés à l'abstinence , soumis à toutes sortes de travaux , & châtiés rigoureusement pour les moindres fautes. Au bout de l'an on venoit les chercher avec la même pompe qu'en y entrant. Quatre jeunes filles les lavoient d'une eau parfumée , & ne laissoient sur leur corps aucune trace de mal-propreté , ni de souillures monacales. Ceux qui attendoient la mort de leur pere pour commencer leur épreuve , n'y étoient

## 378 LE MEXIQUE.

pas moins obligés avant que de recueillir leur succession.

„ Dans la même province , ajouta le pere Acuença , lorsqu'un cacique étoit attaqué d'une maladie mortelle , tous les monasteres de son domaine faisoient des sacrifices , des pèlerinages , & des vœux pour sa guérison. Les fêtes étoient magnifiques après son rétablissement ; & s'il mouroit , on continuoit à lui parler comme de son vivant ; dans l'intervalle on mettoit devant sa porte , un esclave vêtu de tous les ornements de sa dignité , pour recevoir les honneurs dus à son rang. Quatre prêtres enlevoient le cadavre vers le milieu de la nuit , & alloient l'enterrer dans un bois , ou dans quelque cave que le défunt avoit désignée. À leur retour , l'esclave qui représentoit le mort étoit étouffé. On l'ensevelissoit avec un masque sur le visage , & le manteau du cacique dont il avoit joué le personnage. On l'enterroit dans cet état avec ceux qui s'étoient acquittés avant lui du même rôle. On appelloit cette sépulture , le tombeau des esclaves couronnés , sans doute pour signifier que la mort rend tous les hom-

mes égaux , & qu'après la vie , il est indifférent d'avoir été ou sur le trône ou dans les fers ,.

. Ayant quitté les montagnes de Mistèque , nous découvrîmes celles des Quelenes , qu'il nous fallut traverser pour arriver à Chiapa. On nous avertit qu'elles étoient dangereuses , par leur extrême élévation. Les voyageurs y sont exposés à des coups de vents si furieux , que les hommes & les chevaux courent risque d'être renversés de cette hauteur , & de périr dans les précipices. Rien n'est cependant plus agréable que le pays qui est bordé par ces montagnes ; comme si le ciel avoit voulu rassembler à l'entrée de ce passage terrible , tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les bestiaux y sont en si grand nombre , qu'une seule ferme Indienne nourrit, dit-on , trois ou quatre mille bœufs. La volaille & le gibier n'y sont pas moins abondants ; & il n'y a point de pays où le poisson soit meilleur & plus commun. Les ruisseaux qui descendent des hauteurs apportent une eau délicieuse , & dont il est facile aux habitants d'arroser leurs jardins , qui produisent toutes sortes d'herbes .

& de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y présentent de toutes parts ; & leurs arbres fournissent assez d'ombre pour faire supporter aisément la grande chaleur du climat ; je me souviens même d'y avoir éprouvé une fraîcheur qui me rappella cette fameuse réponse, que fit à l'empereur Charles - Quint un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui demanda combien de temps il y avoit entre l'été & l'hiver dans la Nouvelle Espagne ? „ Autant , „ Sire, lui répondit le voyageur, qu'il „ en faut pour passer du soleil à l'ombre „

L'air étoit si tranquille quand nous fûmes au pied des montagnes, que nous y prîmes confiance, & nous déterminâmes à les passer. On nous donna des guides ; & nous partîmes bien montés avec une provision de vivres, qui devoit suffire pour plus d'un jour. Nous marchâmes avec assez d'agrément pendant les premières heures, mais nous n'eûmes pas fait cinq ou six lieues, que nous entendîmes souffler le vent qui devenoit plus impétueux, à mesure que nous avançons. Bientôt

il le fut tellement , que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos pas , ou nous arrêter ; mais nos guides animèrent notre courage , en nous assurant que nous allions bientôt nous trouver auprès d'une fontaine , où l'on avoit dressé une loge sous des arbres pour les voyageurs. Nous y arrivâmes en effet ; mais le vent , dont la violence ne faisoit qu'augmenter , redoubla tellement notre crainte , que nous prîmes le parti de passer la nuit dans cet endroit. On ne s'endormit qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés , si le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il se trouva le même que la veille ; alors vivement excités par le desir de continuer notre chemin nous montâmes sur nos mulets , pour nous avancer vers le sommet de la montagne. Nous marchâmes assez long - temps , avec le seul embarras de résister au vent ; mais ce fut principalement sur la cime , que nous reconnûmes toute la grandeur du péril. Nous regrettâmes la loge & la fontaine ; car cette terrible hauteur sans arbres , & sans pierres qui puissent servir d'abri , est si

raîse & si étroite , que la tête tourne en y arrivant. D'un côté , on découvre la vaste mer du sud , si fort au-dessous de soi , que la vue en est éblouie ; de l'autre , on n'apperçoit que des pointes de rochers , & des précipices d'une immense profondeur. Entre deux spectacles si effrayants , le sentier n'a pas dans quelques endroits , plus d'une toise de largeur. Nous laissâmes à nos guides la conduite de nos mulets ; & nous courbant sur les pieds & sur les mains , sans oser jeter un regard ni à droite ni à gauche , nous passâmes aussi vite qu'il nous fut possible , sur la trace des bêtes qui nous dévancèrent. Nous fîmes ainsi plus de deux cents pas , craignant toujours qu'un coup de vent ne nous jettât dans les abîmes , dont cette affreuse route est environnée. Heureusement nous retrouvâmes bientôt de nouveaux arbres , dans un chemin un peu plus large qui nous permirent de nous relever ; & avant la fin du jour , nous gagnâmes le bas de la montagne , où commence le pays de Chiapa.

Cette province a deux villes principales , auxquelles elle donne son



## LE MEXIQUE. 383

nom , ou dont elle tire le sien. Quoique dans l'opinion des Espagnols , elle soit une des plus pauvres du Mexique , parce qu'on n'y a point encore découvert de mines riches , elle l'emporte néanmoins sur beaucoup d'autres , par la grandeur de ses villes , & l'avantage de sa situation. J'étois comme au centre des belles régions qui bordent les deux mers du nord & du sud. Une vallée de quinze lieues de long , sur quatre de large , arrosée d'une grande rivière , & couverte de villes , de bourgs , de villages , rend ce canton très-peuplé. Une prodigieuse quantité de bestiaux , & de poissons , le maïs qu'on y cultive , le coton qui en est la marchandise principale , le gibier , la volaille , les fruits , le miel , le tabac & le sucre , y mettent tous les habitants dans l'aisance : il est vrai que l'argent y est moins commun , que dans les provinces de Mexico & de Guaxaca , & que cette même rivière qui répand la fertilité sur ses bords , est remplie de crocodiles dont les dents sont meurtrières pour les enfants & le jeune bétail. On dit que les chiens qui veulent passer l'eau , sa-

# 384 LE MEXIQUE.

chant par un instinct naturel , que ces monstres sont avides de leur chair, commencent par aboyer dans un endroit , afin de les y attirer , & vont promptement traverser la riviere dans un autre.

Des deux villes de Chiapa , l'une n'est presque habitée que par des Espagnols, l'autre par des Indiens. La premiere contient quatre ou cinq cents familles & trois couvents , qui sont les maisons du pays où il y a le plus de joie ; & les gentilshommes du lieu passent pour les plus grands fanfarons du Mexique : ils se prétendent tous descendants de quelques ducs d'Espagne , ou des anciens conquérants , & portent les noms magnifiques de Cortez , de Vélasco , de Toledé , de Mendoza , &c ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne vivent très-pauvrement , & ne s'occupent qu'à élever des bestiaux. Les uns vous demandent avec dédain , si le soleil & la lune sont de la même grandeur à Londres qu'à Chiapa ; les autres , si les Angloises portent leurs enfants aussi long-temps que les Espagnoles. L'évêque & le gouverneur de la province y font leur résidence. Le  
premier

premier à huit mille ducats de revenu : la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque année , dans les bourgs & les villages , où il donne la confirmation aux enfans.

L'autre ville de Chiapa , habitée par les Indiens , est une des plus grandes qu'ils aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles ; & les rois d'Espagne l'ont distinguée par divers privilèges : mais quoiqu'elle ait, en particulier , celui de se régir elle-même, elle dépend toujours du gouverneur de la province, qui nomme à son gré les officiers parmi les naturels du pays , & doit veiller sur leur conduite. C'est la ville où l'on trouve le plus de noblesse Indienne ; & comme elle est située sur le bord d'une grande rivière , c'est un théâtre continu , où les habitants exercent leur adresse & leur courage : ils font des flottes de bateaux pour se livrer des combats : ils attaquent & se défendent avec une habileté incroyable. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux , au jeu des cannes , à dresser un camp , à la musique , à la danse , & à

## 386 LE MEXIQUE.

tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles peintes, & en font le siege. Peut-être les Espagnols se repentiront-ils un jour de leur avoir inspiré des goûts qui pourroient devenir funestes à cette province. Enfin, ils ont un théâtre & des comédiens qui font leur amusement ordinaire. Ils n'épargnent point la dépense pour se procurer des spectateurs, & en attirer des bourgs voisins, sur-tout les jours de fête, où ils aiment à les régaler. Ils sont riches par le commerce & l'industrie avec laquelle ils cultivent les arts; & ils ne manquent d'aucune des commodités de la vie.

Les moines tiennent ici le premier rang, comme dans presque toutes les villes du Mexique; les Indiens ont pour eux la même vénération, qu'avoient autrefois leurs ancêtres pour les ministres de leurs dieux; en quoi ce peuple n'a pas eu beaucoup de peine à se conformer au goût & au génie Espagnol. Dans ce grand nombre de religieux qui se sont formé des établissemens à Chiapa, ceux de saint Dominique l'emportent par leur opulence. Ils ont, à quel-

ques lieues de la ville des fermes à sucre, où ils emploient plus de cinq cents esclaves.

Au nord & nord-est de Chiapa, sont les provinces de Tabasco & d'Yucatan. Nous visitâmes l'une & l'autre, le docteur & moi, tandis que Dona Elvire se remettoit des fatigues de la montagne, & que son amant & le confesseur lui tenoient compagnie. Vous n'exigez pas un détail circonstancié de ces deux voyages, dont le premier est peu intéressant. La ville de Tabasco, qui donne son nom à la province, n'a de remarquable, que d'avoir été, comme je l'ai dit, la première conquête des Espagnols, qui, pour cette raison, la nommoient alors *Notre-Dame de la Victoire*. Comme il pleut neuf mois de l'année, le pays est humide, & néanmoins très-fertile. Il est arrosé par la rivière de Tabasco, qui, avec celle de Saint-Pierre & de Saint-Paul, forme une île de plus de trente lieues de circuit.

La province d'Yucatan avoit été découverte par Hernand de Cordoue, avant l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle Espagne. Sa capitale, nommée Mérida, résidence du gouverneur & de

Rij

## 388 LE MEXIQUE.

l'évêque , est habitée par un mélange d'Espagnols , d'Indiens & de Mulâtres. Les autres villes sont Campêche , Valladolid , & Simancas. La première est située sur le golphe du Mexique , au milieu d'une baie dont elle a pris le nom. Son port , qui est le seul de cette côte , est renommé par le trafic qu'on y fait du bois d'Inde ou de Campêche , ainsi appelé de l'endroit où on le vend , & non de celui où il croît : car il ne s'en trouve qu'à dix ou douze lieues de là , comme on dit le café de Moca , quoiqu'à Moca il n'y ait de café que celui qu'on y apporte , & dont il se fait un grand commerce. Lorsque les Anglois se furent établis à la Jamaïque , & qu'ils commencèrent à croiser dans le golphe de Campêche , ils virent plusieurs barques chargées de ce bois ; mais n'en connoissant point encore le prix , ils se contentoient de prendre les cloux & route la ferrure des bateaux. Un de leurs capitaines ayant enlevé un gros vaisseau qui n'avoit pas d'autre charge , le conduisit en Angleterre , dans le seul dessein de l'armer en course. Contre son attente , il vendit fort cher ce bois précieux , dont il faisoit d'abord

si peu de cas , qu'on n'avoit pas cessé d'en brûler pendant tout le voyage. Les Jamaïquains découvrirent bientôt le lieu où il croissoit ; & lorsqu'ils ne faisoient aucune entreprise sur mer , ils alloient à la riviere de Champeton , dans la certitude d'en trouver toujours de grandes piles , qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique se soutint jusqu'à ce que les Espagnols y missent une garde. Mais les Anglois n'ignorant plus la valeur de cette marchandise , visiterent les autres côtes du pays , & en firent de très-amples récoltes.

Ce bois , qu'on emploie en teinture pour les couleurs noires , grises & violettes , se tire d'un grand arbre , dont les feuilles sont aromatiques , & ont quelque ressemblance avec celles du laurier ordinaire. Mises dans les sauces , elles leur donnent un goût semblable à celui de leurs épices. Les fruits sont de la grosseur d'un pois , & renferment des graines odorantes , d'un goût piquant , propre à assaisonner les ragoûts. Le bois est dur , compacte , d'un brun marron , tirant quelquefois sur le noir ou sur le violet. On en fait des meubles

## 390 LE MEXIQUE.

précieux , d'un très-beau poli , & qui jamais ne se corrompent. Il sert aux luthiers à faire des archets qui ont le coup d'œil de l'écaille ; mais on l'emploie plus communément dans la teinture : il donne aux étoffes noires cette douceur , ce velouté qui fait le principal mérite de celles de Sedan.

On voit , près de la mer , un grand étang salé , appartenant à la ville de Campêche , qui fournit beaucoup de sel. Dans le temps qu'il se grêne , c'est-à-dire , aux mois de mai & de juin , les habitants s'assemblent sur les bords de l'étang , le ramassent en monceaux , le couvrent d'herbes seches , & y mettent le feu. La superficie brûlée forme une croûte si dure , qu'elle garantit ces grandes masses de l'humidité.

Les pluies , qui commencent alors , causent un déluge d'eau qui fait déborder toutes les rivières ; les prés en sont couverts ; & l'inondation reste dans cet état jusqu'à l'arrivée des vents du nord ; c'est-à-dire , au mois d'octobre. Ils soufflent vers la terre avec une si grande violence , que tant qu'ils régneront , ils troubleront le cours des marées , & arrêteront celui des rivières. Leur impétuosité



croît encore aux mois de décembre & de janvier ; mais ensuite elle diminue, & les eaux s'écoulent dans les lieux bas. Vers le milieu de février , tout redevient sec ; & dès le mois de mars on trouveroit à peine de l'eau pour boire dans ces mêmes prairies, qui paroissent une mer six semaines auparavant. Quand elle manque absolument, les habitants se retirent dans les bois, pour se rafraîchir de celle qui s'amasse dans les feuilles d'une espece de pin. Ces feuilles, longues de dix à douze pouces, & très-épaisses, sont si serrées entr'elles, & si droites, qu'elles retiennent l'eau des pluies lorsqu'elle tombe, & en renferment près d'une pinte. Il suffit d'y enfoncer un couteau par le bas pour la faire sortir ; & un seul arbre peut abreuver jusqu'à cent Indiens pendant plusieurs jours.

Dans les environs de Campêche, il est une espece de corneilles carnaçfieres, de la grosseur de nos corbeaux, qui ont la tête sans plumes, & le cou si rouge & si chauve, qu'on les prendroit pour des coqs-d'inde. Ces oiseaux vont par troupes ; & il y en a toujours un qui est tout blanc ; on le regarde com-

Riv

me le roi ; & l'on a observé que lorsqu'ils s'assemblent auprès d'une carcasse , c'est lui qui commence la curée , sans qu'aucun d'eux ose y toucher. Dès qu'il est rassasié , & que les autres lui voient prendre son vol , ils fondent tous ensemble sur la proie. Comme les coupeurs de bois de Campêche ne vivent presque que de vaches sauvages , dont ils laissent à l'abandon une partie de la chair avec les intestins , les Espagnols défendent aux habitants , sous de grosses peines , de tuer ces oiseaux , qui garantissent l'air de l'infection de ces charognes.

De retour à Chiapa , nous trouvâmes Dona Elvire bien remise de ses fatigues , & Don Juan prêt à partir pour Guatimala. Avant que d'y arriver , nous traversâmes les montagnes de Cuchumatlanes. Un mulet , un lit enfermé dans une malle , un Indien qui porte la provision de chocolat , avec les ustensiles pour le faire ; trois autres Indiens , dont l'emploi est de faciliter le passage , & d'écarter les dangers : tels sont les secours que se procurent les voyageurs. Les naturels du pays marquent le plus grand empressement à les

fervir. Ils nous fournissoient gratuitement des vivres , suivant l'usage établi dans la Nouvelle Espagne. Je vous ai dit que les officiers royaux tiennent compte de cette dépense.

Au milieu de ces montagnes est un village nommé Chiantla , qui appartient aux religieux de la Merci : ils y ont un monastere qui auroit peine à subsister dans un lieu si pauvre , sans une image à laquelle ils attribuent des vertus miraculeuses , & qui leur attire sans cesse un nombre infini de pèlerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils y ont bâti un couvent somptueux, & une église magnifique. L'image qui fait le fonds de leur revenu , est couronnée d'or & de pierres précieuses : douze lampes d'argent pendent devant l'autel : les chandeliers, les croix , les encensoirs & les autres ornements de même métal , font de ce monastere un grand trésor caché dans les montagnes. Les moines ne nous entretinrent que des miracles de leur sainte : vous ne pourriez jamais ni compter ni croire toutes les especes de maux qu'elle a guéris. Au bas du mont , nous trouvâmes un autre couvent , dont tous les re-

R. v.

ligieux, ainsi que les habitants des environs, avoient une loupe qui leur tomboit du menton. Celle du prieur étoit si grande, que, lui descendant jusqu'à la ceinture, il ne pouvoit remuer la tête pour regarder le ciel. Cette incommodité vient de l'eau de la rivière, la seule cependant qu'on puisse boire dans le pays.

L'audience de Guatimala comprend plus de provinces que celle de Mexico. Nous en traversâmes une partie ; mais nous ne nous arrêtrâmes que dans la capitale. C'est une des villes les plus considérables de l'Amérique : les Espagnols la bâtirent d'abord à une lieue de l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. La vallée où elle est située, est environnée de hautes montagnes. Celles qui s'en approchent le plus, portent le nom de volcans, & sont à-peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la ville. Quoiqu'appellées de même, elles sont cependant très-différentes : l'une jette du feu effectivement, & ne présente qu'un aspect sec & aride : l'autre au contraire offre un point de vue agréable, par la verdure dont elle est couverte. Autour de la première, ce ne

font que cendres & des pierres calcinées ; nuit & jour on entend le bruit d'une espece de tonnerre , que les habitants attribuent aux métaux qui se fondent dans cette affreuse caverne. On en voit sortir des flammes , avec des torrents de soufre , qui brûlent continuellement , & remplissent l'air d'une mortelle infection. Ainsi Guatimala est placé , suivant le proverbe du pays , entre le paradis & l'enfer. Quand cette bouche infernale vient à s'ouvrir , elle menace d'engloutir la ville ; il en sort des cendres ardentes & une nuée de pierre , qui la ruineroient totalement , si l'action du feu les portoit vers les édifices ; mais elles tombent à côté , dans un fond , où ceux qui les voient sont toujours étonnés , que la seule impétuosité des flammes ait pu transporter ces masses énormes , que vingt mulets n'ont pas la force de remuer.

Sur le mont opposé , on voit des champs semés de bled-d'inde , des parterres émaillés de fleurs , des vergers remplis de fruits , & quantité de petits villages , qui en occupent les pentes & le sommet. Les Espagnols lui donnent le nom de volcan d'eau , parce

R. vi

qu'il en sort plusieurs ruisseaux , qui , du côté de la campagne , forment un lac , & produisent , du côté de la ville , une infinité de petites fontaines , & une rivière enfin qui arrose la vallée. Si on en croit les Espagnols , cette rivière n'existoit point du temps de la conquête ; & il se conserve parmi eux une tradition , qui montre jusqu'où va leur crédulité. Ils disent qu'une dame ( ils la nomment Marie de Castille ) ayant perdu son mari à la guerre , & vu mourir tous ses enfants dans la même année , se livra à des blasphêmes horribles contre la Providence. A peine eut-elle fini ses imprécations , qu'un torrent d'eau , sorti de la montagne , l'emporta elle & sa maison , & forma cette rivière. La vieille ville fut d'abord abandonnée ; & ses habitants allèrent s'établir dans le lieu où est présentement la nouvelle , qui a aussi le nom de S. Jacques. Elle n'est éloignée de l'ancienne , que par la rue de S. Dominique , la plus belle de la ville , celle où il y a le plus de riches boutiques & de beaux édifices. Il s'y tient tous les jours un marché , où rien ne manque pour les agréments , les commodités & les besoins de la vie.

On compte dans Guatimala plus de six mille familles , dont plusieurs sont riches de quatre ou cinq millions ; ce qui y rend le commerce très-florissant. La cour de l'audience royale , qui réside dans cette capitale , est composée du gouverneur , de deux présidents , de six conseillers & d'un procureur-général. Quoique le premier n'ait pas , comme celui de Mexico , le titre de vice-roi , son pouvoir n'est ni moins grand , ni moins absolu ; & il a les mêmes moyens de s'enrichir , ainsi que tous les autres officiers de ce même tribunal. La cathédrale est la seule paroisse de la ville ; & son église fait le principal ornement de la grande place. Les dominicains , les cordeliers , les augustins , les peres de la Merci y ont des couvents d'une magnificence extraordinaire , & des communautés très-nombreuses ; le revenu annuel des jacobins est de cent mille écus : les richesses de leur église en or , en argent , en pierres , sont estimées plusieurs millions. Les jésuites ont ici un collège ; & il y a deux monastères de filles , dans l'un desquels on compte jusqu'à mille per-

## 398. LE MEXIQUE.

sonnes, tant en religieuses que pensionnaires, domestiques, esclaves, &c. Philippe IV, roi d'Espagne, a fondé une université qui dépend principalement des jacobins; mais ici, comme dans la capitale du Mexique, les richesses & le goût du luxe font régner le vice dans toutes les conditions, sans distinction de religieux, de prêtres ou de laïques.

A six lieues de cette ville est une vallée agréable, dont l'abondance se répand dans tous les lieux des environs. Ce qui la distingue particulièrement est une sorte de terre, dont on fait de la vaisselle, & que les femmes créoles mangent à pleines mains, dans la vue de paroître plus blanches; mais elles ne parviennent qu'à se rendre plus pâles. Parmi les bourgades qui peuplent cette riche vallée, il en est une, nommée Pétapa, qui, de père en fils, est régie par une famille qu'on croit descendre des anciens rois de cette contrée. Entre autres privilèges, le gouverneur a celui de nommer, chaque jour, un certain nombre d'Indiens, pour le servir à table, & fournir les provisions



de sa maison : mais son pouvoir est limité par un moine Espagnol , dont il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui concerne l'administration. Ce religieux est un jacobin , qui vit avec la magnificence d'un prélat , & demeure dans un couvent de son ordre , dont l'autorité s'étend sur tous les villages de la vallée. Ici , comme dans tous les lieux où les naturels du pays forment le plus grand nombre des habitants, les statues & les images des saints sont vêtues à l'Indienne : dans ceux au contraire où dominent les Espagnols , on les habille comme en Europe.

L'ancienne province d'Atlatan , qui touchoit à celle de Guatimala , étoit gouvernée par trois caciques : l'un tenoit le premier rang , & les deux autres le reconnoissoient comme leur chef commun. Quand le premier venoit à mourir , le second prenoit sa place , le troisieme celle du second ; & le fils du premier , si la nation l'en jugeoit digne , étoit nommé à celle du troisieme : ainsi nul d'entre eux ne succédoit à son pere ; & c'étoit toujours le plus digne qui étoit appelé à la succession. La distinction de ces trois

caciques n'étoit marquée que par celle de leurs sieges : le premier avoit au sien trois tapis de plumes pour dossier ; le second en avoit deux , & le troisieme un seulement.

Soconusco , autre province de l'audience de Guatimala , n'offre rien de remarquable. Quoique celle de Vera-paz tire son nom de la facilité avec laquelle elle s'est soumise aux Espagnols , il reste cependant encore , ainsi que dans l'Yucatan , un grand nombre de barbares qu'on n'a pu subjuguier. Honduras & Nicaragua sont deux autres provinces de la même audience , qu'il nous a fallu traverser , pour nous rendre dans celle de Costaricca , & delà à Veragua , près de l'isthme de Panama. Le premier de ces quatre pays étoit autrefois très-peuplé ; mais le fer des Castillans , le travail des mines , & les rigueurs de l'esclavage ont fait périr les trois quarts de ses habitants ; le reste s'est sauvé dans des bois & des rochers inaccessibles. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs villes dans cette vaste région , dont Valladolid est la capitale , la résidence du gouverneur , & le siege de l'évêque.

A l'extrémité de cette province

près du cap nommé Gratiàs-à-dios, est la célèbre nation des Mosquites, qui ont toujours résisté à la domination Espagnole. “ Ce sont les amis & les „ alliés des François & des Anglois, me „ dit le pere Acuença ; & cette alliance „ vient de ce qu’un aventurier de „ votre pays leur ayant offert quelques présents, il en reçut des fruits „ & d’autres provisions en échange. „ Etant prêt à partir, il enleva deux „ de ces Indiens, les traita avec honnêteté, & leur apprit votre langue. „ Deux ans après, il les reconduisit lui-même dans leur patrie ; & ils y rendirent un si bon témoignage de votre „ nation, que ces peuples vous prirent dans la plus grande amitié, surtout lorsqu’ils furent que vous étiez „ ennemis des Espagnols. Les Mosquites alors redoublerent de caresses „ envers les François ; & la confiance „ s’établit de part & d’autre, jusqu’à „ vivre dans une sorte d’intimité. On „ parvint à s’entendre par l’usage commun des deux langues. Les aventuriers demanderent des femmes du „ pays, qui leur furent accordées ; & „ ils ne partoient plus sans quelques

„ Indiens qui les accompagnoient vo-  
 „ lontairement , & leur étoient très-  
 „ utiles pour la pêche. Ils les firent  
 „ connoître aux Anglois , avec lesquels  
 „ ils étoient liés par les intérêts com-  
 „ muns de la piraterie ; & dès-lors les  
 „ Mosquites s'embarquerent indiffé-  
 „ remment sur les vaisseaux de l'une  
 „ & de l'autre nation. Quand ils  
 „ avoient servi quelques années , &  
 „ qu'ils parloient les deux langues ,  
 „ ils retournoient dans leurs pays ,  
 „ sans demander d'autre récompense ,  
 „ que des instruments de fer , méprisant  
 „ l'or , l'argent , & tout ce qui passe  
 „ pour précieux parmi nous. Ils ont  
 „ long-temps reconnu le roi d'Angle-  
 „ terre pour leur souverain , & re-  
 „ gardé le gouverneur de la Jamaïque  
 „ comme un des grands princes de  
 „ la terre. Pendant qu'ils demeuroient  
 „ avec des Européens , ils portoient  
 „ des habits ; mais ils n'étoient pas plu-  
 „ tôt de retour dans leur patrie , que  
 „ reprenant leurs usages , ils avoient ,  
 „ pour tout vêtement , une simple toile  
 „ attachée au milieu du corps. Le gou-  
 „ vernement de cette nation est abso-  
 „ lument républicain ; elle ne recon-

„noît aucune sorte d'autorité. Dans  
 „ses guerres avec d'autres Indiens,  
 „elle choisit pour son général, celui  
 „qui passe pour le plus expérimenté  
 „& le plus brave : après le combat,  
 „tout rentre dans l'égalité.

„Parmi les Mosquites, il y a beau-  
 „coup de negres, libres ou esclaves,  
 „dont la race est venue de Guinée par  
 „une aventure extraordinaire. Un ca-  
 „pitaine Portugais, qui les apportoit  
 „d'Afrique au Brésil, les observa si  
 „mal, qu'ils se rendirent maîtres du  
 „vaisseau, & jeterent leurs conduc-  
 „teurs dans les flots ; mais ignorant la  
 „navigation, ils se laisserent conduire  
 „par le vent, qui les porta au cap de  
 „Gratias-à-dios, où ils tomberent en-  
 „tre les mains de ces Indiens. Ils y  
 „trouverent une vie assez douce, sans  
 „autre assujettissement que de parta-  
 „ger les travaux communs de la na-  
 „tion.

„Quoique les Mosquites, aujour-  
 „d'hui, n'aient aucun principe de re-  
 „ligion, on dit cependant que leurs  
 „ancêtres avoient des dieux & des sa-  
 „crifices ; ils donnoient tous les ans à  
 „leurs prêtres, un esclave qui repré-

„ sentoit leur principale divinité : re-  
 „ vêtu des habits & des ornements de  
 „ l'idole , il en portoit le nom , & en  
 „ recevoit le culte & les honneurs.  
 „ Une garde de douze hommes veil-  
 „ loit sans cesse autour de lui , tant pour  
 „ l'empêcher de fuir , que pour four-  
 „ nir à ses besoins , & lui rendre un  
 „ continuel hommage. Il occupoit la  
 „ partie la plus honorable du temple ;  
 „ & s'il lui prenoit envie de sortir , il  
 „ étoit toujours précédé , accompagné  
 „ & suivi d'un nombre de courtisans  
 „ & d'adorateurs. Il portoit un instru-  
 „ ment , qu'il touchoit par intervalle ,  
 „ pour avertir le peuple de son passage.  
 „ A ce bruit , les femmes sortoient avec  
 „ leurs enfans , les lui présentoient pour  
 „ les bénir , & à l'entrée de la nuit ,  
 „ on l'enfermoit dans un lieu , dont la  
 „ situation répondoit de sa personne ,  
 „ autant que la vigilance de ses gardes.  
 „ On donnoit à cette prison le nom de  
 „ sanctuaire ; & ces adorations duroient  
 „ jusqu'au jour , où il étoit solemnelle-  
 „ ment sacrifié.

„ Un autre usage de la religion des  
 „ anciens Mosquitoes , à la mort d'un  
 „ pere de famille , étoit d'enterrer avec

„ lui tous ses domestiques. Un Portu-  
 „ gais, devenu l'esclave d'un de ces  
 „ barbares après avoir perdu un œil  
 „ dans le combat, eut le malheur de  
 „ survivre à son maître, & d'être  
 „ nommé pour l'accompagner au tom-  
 „ beau. Comme il étoit au moment  
 „ d'être égorgé, il dit aux enfants du  
 „ défunt, que leur pere seroit peu con-  
 „ sidéré dans l'autre monde, s'il y pa-  
 „ roissoit avec un borgne à sa suite.  
 „ Les parents goûterent cette raison,  
 „ & firent choix d'une autre victime.

„ Les femmes veuves, après avoir  
 „ enterré leurs maris, & mis pendant un  
 „ an des aliments sur leur fosse, étoient  
 „ obligées d'exhumer leurs os, de les  
 „ laver, de les lier ensemble pour les  
 „ porter sur le dos aussi long-temps  
 „ qu'ils avoient été en terre; elles les  
 „ plaçoient ensuite au sommet de leurs  
 „ cabanes, & n'avoient la liberté de se  
 „ remarier qu'après s'être acquittées  
 „ de ce pénible devoir „

La province de Nicaragua, qui con-  
 fine à celle de Honduras, est une des  
 plus belles du Mexique. L'abondance  
 & la tranquillité qui y regnent, la  
 rendent digne du nom de paradis ter-

restre , que lui donnent les Espagnols. La beauté du climat se joignant aux commodités de la vie , les habitants s'abandonnent à la mollesse dans des jardins délicieux , où ils passent les jours à dormir , à élever des oiseaux , à faire bonne chère , &c. Ce repos voluptueux n'est troublé que par la crainte des tremblements de terre & des volcans , qui causent quelquefois de terribles ravages dans la partie méridionale. Il est un lac d'eau douce de soixante lieues de long sur vingt de large , qui a son flux & reflux comme la mer. D'un côté il va se jeter , par une embouchure , dans l'océan septentrional ; de l'autre , il n'est éloigné que de quelques lieues de la mer du sud ; ses bords sont remplis de villes Espagnoles & de bourgs Indiens ; & entre plusieurs isles environnées de ses eaux , il en est une très-fer-tile , au milieu de laquelle s'élève un affreux volcan , qui paroît vomir des flammes du sein de l'onde.

La ville de Léon , capitale de Nicaragua , est située sur les bords du lac ; on y compte plus de douze cents maisons , la plupart accompagnées de jardins & de vergers , où tous les agré-



ments de la nature se trouvent joints à l'abondance. Grenade est une autre ville mieux bâtie, plus peuplée que Léon; les négociants y sont plus riches, les églises plus belles, les moines plus opulents. L'évêque, le gouverneur, les officiers du roi préfèrent ce séjour à celui de la capitale. Le chemin qui communique à ces deux cités, cause de l'admiration aux voyageurs, par la beauté des villages & des campagnes. Les autres places, telles que Ségovie, Nicaragua, Réalego, Nicoïa, n'ont de remarquable, que l'avantage de leur situation, & la fertilité de leur territoire.

On pourroit prendre pour une ironie le nom de Costa - ricca, donné à une province voisine, qui en effet m'a paru pauvre & stérile. On y arrive par des montagnes & des lieux déserts, où l'on est obligé quelquefois de passer deux nuits de suite, sans rencontrer d'habitations. Cette ennuyeuse & pénible route conduit à Carthago, ville principale du pays. Elle touche à la province de Veraguas, qui fut découverte par Christophe Colomb. Il nomma *Verdes-Aguas* la rivière qui l'arrose,

parce que ses eaux lui parurent vertes. Delà s'est formé, par corruption, le nom actuel de cette contrée, érigée en duché, en faveur de ce navigateur & de ses descendants. Elle est aussi triste, aussi stérile que la précédente, & n'a de singulier qu'une certaine espèce de singes, dont la chair est un aliment délicat, & la chasse un spectacle agréable : nous nous procurâmes l'un & l'autre, par le secours de nos guides. Dès que ces animaux nous voyoient approcher, il s'attroupoient en foule, pouffoient des cris, lançoient contre nous des branches seches, & faisant leur fiente dans leurs pattes, nous la jetoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnoient jamais les uns les autres, & sautoient de branche en branche avec une légèreté incroyable. Je n'en voyois pas tomber un seul ; s'ils glissoient quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'y accrochoient avec les pattes ou avec la queue : aussi ne gagne-t-on rien à les blesser ; un coup de fusil, s'il ne les tue pas sur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leurs branches : ils y meurent, & ne tombent que par pièces. Je vis

vis avec étonnement qu'aussi-tôt qu'on en bleffoit un, les autres s'assembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder. S'il en sortoit du sang, il la tenoient fermée, pendant que d'autres apportotent quelques feuilles qu'ils mâchoient un moment, & qu'ils pouffoient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, & qui m'a toujours causé de l'admiration. La chair de ces animaux ressemble assez à celle du lievre pour le goût & la couleur; mais elle demande à être cuite avec beaucoup de sel.

Cette chasse est l'unique amusement que puisse offrir à un voyageur la triste province de Veraguas, la plus orientale du Mexique, & la huitième de l'audience de Guatimala. Elle est éloignée d'environ cinq cents lieues de la nouvelle Gallice, qui termine l'empire à l'occident; & l'on compte entre ces deux extrémités plus de quarante mille églises, cent trente villes, un nombre infini de bourgs & de villages. Voilà, Madame, ce qu'un seul homme a acquis à la couronne d'Espagne. Un peintre Grec, pour donner une idée du

bonheur de Cimon , général des Athéniens , le peignit endormi à côté de la fortune , qui prenoit les villes avec un filet. Est-il un prince à qui cet emblème convienne mieux qu'à Charles-Quint ? Sans former aucun plan dans le cabinet , sans tirer un sou de son trésor , sans mettre sur pied un seul régiment de ses troupes , un de ses sujets , qu'il ne connoît même pas , le rend possesseur d'un des plus vastes & des plus riches pays de l'univers. Ce n'étoit point une région habitée par des barbares , dont la conquête ne laisse au vainqueur qu'une troupe de bêtes féroces à dompter. Autant l'Europe surpasse les autres parties du monde en tout ce qui peut faire le mérite & la gloire des nations , autant les loix , la politique , les arts , la discipline militaire distinguoient les Mexicains des peuples sauvages du continent ; car , comme me disoit un homme instruit , " la fertilité de cette terre , les trésors qu'elle renferme , les salines du lac , étoient les sources de l'opulence de cet empire. Un tribunal judiciaire & éclairé les faisoit circuler ; un commerce florissant , l'industrie de ce grand peuple ,

avoient les multiplier. Il excelloit à fondre, à ciseler l'or & l'argent, à mettre en œuvre les pierreries. La terre raffinée par le feu, conduite & colorée par d'habiles mains, lui produisoit des vases utiles & précieux; le coton filé avec soin, mêlé de plumes brillantes, étoit tissu pour des étoffes somptueuses par leur éclat & par leur dessein; le marbre, le porphyre étoient employés pour l'architecture extérieure des bâtimens; le cedre, l'or, la peinture en ornoient les dedans. Le goût qui régnoit dans ces arts n'étoit point imité; le Mexicain le tenoit de la nature; il réunissoit les objets de commodité, d'agrément & de magnificence. La jeunesse, élevée dans les écoles publiques, étoit formée de bonne heure aux travaux du corps & de l'esprit; elle apprenoit l'ordre des temps par l'astronomie, l'histoire des ancêtres par la poésie; elle étoit instruite des principes du gouvernement & des mœurs, & dressée à la discipline militaire par la frugalité & les exercices qui augmentent l'adresse, l'agilité & les forces du corps. Les filles même étoient pliées, dès l'enfance, à la retraite, au travail, à la modestie,

à la pudeur, &c. Quel bien les Espagnols ne pouvoient-ils pas faire à une semblable nation, & quel mal ne lui ont-ils pas fait ? Ils avoient à lui donner une religion douce ; ils lui apportèrent une superstition furieuse ; ils auroient pu rendre libres les esclaves ; ils rendirent esclaves les hommes libres. Ils pouvoient les éclairer sur l'abus des sacrifices humains ; & au lieu de cela, ils les ont inhumainement exterminés.

Je suis, &c.

*A Panama, ce 25 mai 1750.*



## LETTRE CXXI.

## LA CALIFORNIE.

DANS ma dernière lettre, datée de Panama, je ne pouvois, Madame, vous rien dire encore de la situation & des habitants de cette ville, où je ne faisois que d'arriver. Elle n'a pas seulement l'avantage d'être la capitale de cette province, elle l'est aussi de celle de Darien & de tout le royaume de terre ferme. Les Espagnols la fondèrent au commencement du seizième siècle, dans un pays abondant en poisson, d'où lui est venu le nom de Panama, qui, en Indien, veut dire *poissonneux*. Elle s'accrut tellement dans l'espace de cent cinquante ans, qu'elle contenoit plus de six mille maisons, un grand nombre d'églises & de monastères, lorsque le célèbre Morgan la livra aux flammes, & la ruina de fond en comble. Obligés de la reconstruire, les habitants choisirent une position plus avantageuse, & la trans-

S iiij

#### 414 LA CALIFORNIE.

portèrent à une lieue & demie de son ancien emplacement ; ils la revêtirent d'un mur de pierre , & y mirent une forte garnison. Ses maisons alors n'étoient que de bois ; on y voyoit cependant de beaux hôtels & de riches couvents ; mais ayant essuyé un nouvel incendie en 1737, elle fut une seconde fois totalement consumée. La plupart des édifices furent rebâtis de pierre & de brique ; les rues sont larges, droites & pavées , & le fauxbourg est plus grand que la ville même. Le port m'a paru un des meilleurs de la mer du sud ; les gros vaisseaux mouillent à quelque distance de la place , & les petits sous ses murailles. Elle entretient un commerce lucratif avec le Pérou , le Chili , & la côte occidentale du Mexique , d'une part ; de l'autre , avec l'Europe , par la voie de l'isthme de Darien & la rivière de Chagra. Aussi voit-on tous les jours quantité d'étrangers aborder dans ses murs : les uns arrivent d'Espagne , pour passer dans les ports de la mer du sud ; d'autres reviennent de ces mêmes ports , pour retourner en Europe. La ville est environnée , du côté du continent , d'une infinité de



vergers & de jardins ; & plus loin , d'un pays agréable , entrecoupé de côteaux , de vallées & de bois.

Mais un des grands avantages de Panama , est la pêche des perles , qui se fait dans son golphe. Il y a peu d'habitants qui n'y emploient un certain nombre de negres. La méthode n'est pas différente de celle du golphe Persique , comme vous avez pu le voir dans une de mes anciennes lettres ; mais elle est ici plus dangereuse , par la multitude des monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. Il semble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément , contre les hommes qui entreprennent de les ravir ; car on observe que c'est dans les lieux où se fait cette pêche , qu'ils se trouvent en plus grand nombre. Pour combattre des ennemis si redoutables , chaque plongeur est armé d'un couteau pointu & tranchant : dès qu'il apperçoit un de ces monstres , il le lui enfonce dans le corps ; l'animal ne se sent pas plutôt blessé , qu'il prend la fuite. Un negre qui a l'inspection sur les autres esclaves , veille , de sa barque , à l'approche de ces cruels animaux , & ne

manque point d'en avertir les pêcheurs ; en secourant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent il se jette lui-même dans les flots , armé d'un fer semblable , pour secourir le plongeur quand il le voit en danger ; mais ces précautions n'empêchent pas qu'il n'en périsse toujours quelques-uns , & que d'autres ne reviennent estropiés. Les perles de ce golphe sont ordinairement d'une très-belle eau : il s'en trouve de remarquables par leur grosseur & leur figure. Une petite partie est transportée en Europe ; la plus considérable passe au Pérou , où elles sont encore plus recherchées.

Panama est le siege d'une audience royale , dont le président est , tout à la fois , gouverneur de la ville , & capitaine général de la province de terre ferme. Cette place , ainsi que la vice-royauté du Mexique , n'est occupée que par des Espagnols d'une grande distinction. L'évêque se qualifie de primat de tout le pays ; mais il préside sur un clergé peu opulent & peu nombreux ; les moines même y sont pauvres , & leurs églises mal ornées , parce que la piété des Espagnols ne s'est pas tour-

née à les enrichir , comme au Mexique. Ces religieux sont des dominicains , des cordeliers , des augustins , des peres de la merci , & des jésuites. C'est dans la maison de ces derniers , que don Juan de Mendez m'a procuré un logement , en attendant qu'un navire de Porto-Bello , qui doit faire voile pour Saint-Domingue , me transporte dans cette isle. Son excellence est elle-même déjà partie pour l'Espagne avec son monde ; & cette absence me laisse un vuide que je remplirois difficilement , sans la compagnie d'un missionnaire jésuite , nouvellement arrivé de Californie , à côté duquel je suis logé. Vous jugez bien , Madame , que le pays d'où il vient , & où il a vécu près de dix ans , a donné lieu , de ma part , à bien des questions , & de la sienne , à plusieurs réponses dont voici le résultat.

Après beaucoup de détails sur la conduite édifiante des jésuites , leur zele , leur désintéressement , les miracles fréquemment opérés en leur faveur , & le prodigieux succès de leurs travaux apostoliques dans la Californie , ce bon missionnaire me parla des

S. V

## 418 LA CALIFORNIE.

tentatives de ses confreres pour y former un établissement durable, des obstacles qui les ont arrêtés, des difficultés sans cesse renaissantes qu'ils ont eues à combattre, des secours que leur a procurés la cour d'Espagne, & des ressources qu'ils ont trouvées auprès du vice-roi du Mexique. Il m'apprit ensuite que cette grande péninsule de l'Amérique septentrionale, située au nord de la mer du sud, est habitée par des sauvages divisés en familles, qui vivent séparées les unes des autres, sans aucune forme de gouvernement. Sa longueur est de trois cents lieues, & l'on n'en compte guere que quarante dans sa plus grande largeur. L'air y est, en général, très-chaud, le terrain stérile, chargé de rochers & de sable dénué d'eau, & par conséquent peu propre pour l'agriculture, les plantations & les pâturages; il y a pourtant, vers les côtes, plusieurs cantons susceptibles de culture, & arrosés de quelques rivières. On voit, dans le centre même, des vallées & des coteaux qui nourrissent des animaux de toute espece. On y trouve même aujourd'hui tous ceux que l'on connoît en

Espagne & dans le Mexique. Les missionnaires y ont transportés des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, des chevres, des cochons, & même des chiens & des chats, qui ont parfaitement réussi.

La variété des oiseaux est infinie : on y voit une sorte de poule d'eau singulière, qui vit de poisson, & dont le missionnaire m'a fait la description que voici : " Sa grosseur est celle d'une oie, son bec est de la longueur d'un pied, ses jambes comme celles de la cigogne : elle a le jabot fort gros ; elle y met les provisions qu'elle réserve à ses petits. L'amitié que ces oiseaux ont les uns pour les autres, est quelque chose d'étonnant : ils se secourent entr'eux comme s'ils avoient l'usage de la raison. Qu'un d'eux soit malade, foible, impotent, ou hors d'état de chercher sa nourriture, les autres ont soin de lui en fournir. C'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Dans l'île de Saint-Roch, je trouvai un de ces animaux attaché à une corde, avec une aile cassée, & autour de lui, des poissons que ses camarades lui avoient apportés. C'est le stratagème dont se servent les Indiens pour avoir du poisson :

S vj

ils se tiennent cachés, pour ne point épouvanter les pourvoyeurs, & s'emparent des provisions, lorsqu'il y en a une quantité suffisante „

Entre les plantes dont abonde la Californie, la principale est une espèce de hêtre, dont le fruit sert de nourriture aux habitants. Cet arbre n'est point connu en Europe, & diffère de toutes les autres productions de ce genre. Ses branches sont cannelées, verticales, & forment un très-beau bouquet : elles n'ont point de feuilles ; & le fruit, qui naît des tiges, imite le maron d'inde, & est armé de pointes ; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cette différence qu'elle est plus molle & plus succulente. Il y en a de blancs, de rouges & de jaunes, & d'un goût très-exquis. Les uns sont doux, les autres acides ; & comme ils sont pleins de suc, ils se plaisent dans les terrains secs. Le temps où s'en fait la récolte, est, pour les Californiens, ce qu'est en France celui de la vendange, un temps de fêtes & de réjouissances. Ils perdent alors le peu de raison qu'ils peuvent avoir, & se livrent entièrement à la bonne chère & à la danse. Ils s'invitent réci-

proquement , & représentent entr'eux des farces & des comédies. On choisit les acteurs selon leurs talents ; & tous s'acquittent assez bien de leur rôle. Leurs danses sont très-variées , & rendent les différentes circonstances de leur pêche , de leur chasse , de leur sépulture , de leur mariage , de leur discipline militaire , de leurs voyages.

Les diverses nations qui habitent ce pays , ressemblent assez , pour les mœurs & le génie , aux autres sauvages de l'Amérique. Ils auroient le visage assez agréable , s'ils ne le défiguroient pas par le fard & les couleurs , & ne se perçoient pas les levres & les narines. Il est vrai qu'ils ont le teint plus basané que les Indiens de la Nouvelle Espagne ; mais , ce qui les caractérise , c'est l'indolence , la bêtise , le défaut de réflexion , & l'inconstance. On auroit de la peine à trouver une nation plus stupide , plus bornée , plus foible d'esprit , & même de corps. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient ; les pensées abstraites , les raisonnements les moins compliqués sont hors de leur portée ; ils ne perfectionnent point leurs premières

## 422 LA CALIFORNIE.

idées, toujours fausses & imparfaites ; ils ne connoissent ni l'honneur, ni la réputation, ni les distinctions, ni les titres, & ne savent ce que c'est que d'agir pour se procurer un bien, ou se garantir d'un mal. Ils s'irritent facilement ; mais ils s'apaisent de même, pour peu qu'on leur tienne tête ; & dès qu'ils commencent à céder, il n'y a point de bassesses auxquelles la crainte ne les réduise. « En un mot, me dit le jésuite, on peut les comparer à des enfants dans qui la raison n'est pas encore développée ; c'est, à proprement parler, un pays où personne ne parvient à l'âge viril ». Mais quelque stupides que soient les Californiens, on doit leur rendre cette justice, qu'ils ne sont ni méchants, ni vicieux, ni corrompus : ils ne connoissent ni le vol ni les querelles ; & il règne une union singulière, & beaucoup d'harmonie parmi les divers membres qui composent leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur : rien n'égale leur docilité & leur douceur ; mais on les porte aussi aisément au mal qu'au bien.



Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples n'avoient point de vêtements. Ils employoient quelques parures, mais sans cacher leur nudité. Les hommes connoissoient si peu la décence, qu'ils regardoient les principes qui les obligeoient à se couvrir comme ignominieux & déshonorants. Ils refusoient les habits que leur offroient les jésuites ; & s'ils en voyoient à leurs camarades, ils éclatoient de rire, comme nous ferions, en regardant un singe vêtu en moine ou en soldat. Un missionnaire nouvellement arrivé, ayant pris la peine d'habiller lui-même deux petits garçons pour les accoutumer à la modestie, ils furent si honteux de se voir la risée de leurs compatriotes, qu'ils ôtèrent leur vêtement & le pendirent à un arbre ; mais craignant de désobliger le jésuite, & d'être réprimandés, ils trouverent l'expédient de se mettre nus pour aller dans le village, & de reprendre leurs habits lorsqu'ils retourneroient à la mission.

Le palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles se couvrent ; elles

battent ses feuilles comme nous battons le lin pour en séparer le fil. Leur habillement est composé de trois pièces, dont deux forment une jupe qui descend de la ceinture jusqu'aux pieds; la troisième est une espèce de mantelet qui leur couvre les épaules & le reste du corps. Ces pièces ne sont point tissées; les fils, attachés par le haut, tombent le long du corps en forme de franges épaisses & serrées. La coëffure consiste en une sorte de réseau de même matière: elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacés de joncs, de coquillages & de noyaux qui leur descendent jusques sur le sein.

Cette façon de se mettre n'est point tellement uniforme qu'il n'y ait quelque diversité dans les ornements: les uns parent leurs têtes de divers rangs de perles qu'ils tressent avec leurs cheveux; les autres y entremêlent de petites plumes, qui de loin donnent à cette coëffure l'air d'une perruque. Quelquefois les femmes se couvrent de peau de loup marin, de renard, ou d'autres animaux que les maris prennent à la chasse. Une de leurs grandes fêtes est le jour où se fait la distribution

de ces fourrures. On se rend dans un lieu marqué, on y élève avec des branches d'arbres un berceau spacieux, précédé d'un vaste emplacement. Là, on apporte toutes les dépouilles des bêtes tuées dans l'année; on les étend par terre en guise de tapis. Un prêtre, un médecin, ou un forcier, (car ces trois mots signifient ici la même chose) se place à l'entrée du berceau & fait l'éloge des chasseurs. Les autres Indiens courent çà & là comme des fanatiques, tandis que les femmes chantent & dansent de toutes leurs forces. Les chefs alors sortant du berceau, où ils se sont régalés à frais communs, font la distribution de toutes ces peaux; & le reste du jour se passe en réjouissances.

Quelque simples que soient les Californiens dans leur parure, ils le sont encore plus dans leur logement: leurs maisons consistent en de petites huttes, où ils peuvent à peine s'étendre pour dormir. Ils les transportent d'un lieu à un autre, aussi souvent qu'ils sont obligés de chercher leur subsistance. Ils ont attention de les construire près des ruisseaux, qui sont fort rares dans ce

pays; & en hiver ils se retirent dans des cavernes. L'ameublement de ces sauvages est aussi très-conforme à leurs habitations, Ils n'ont ni lits, ni tables, ni coffres, ni chaises; un dard, un plat, une tasse, un petit morceau de bois sec pour allumer du feu, un sac pour les provisions, un autre, attaché au bout d'une perche pour porter les enfants; voilà ce qui compose à-peu-près tout le ménage d'un Californien. Les plus industrieux font des bateaux & des filets pour la pêche; on vante beaucoup l'art avec lequel ils les travaillent.

Il y avoit des nations en Californie qui admettoient la pluralité des femmes; chez d'autres plus modérées, les chefs en avoient deux; les autres se bornoient à une seule. Ceux-ci regardoient l'adultère comme un crime impardonnable, excepté dans leurs fêtes & dans leurs luttes, où le vainqueur avoit droit de jouir de l'épouse du vaincu. Les mariages se faisoient sans cérémonie; un jeune homme présentoit une cruche à la fille qu'il aimoit; s'il lui convenoit, elle y répondoit par un présent à-peu-près semblable; & ces

dons mutuels confirmoient l'hymenée , toujours accompagné de festins & de danses comme chez toutes les nations. L'usage vouloit que dès qu'une femme étoit accouchée , elle allât se baigner avec son enfant dans le premier ruisseau , & vaquât aux fonctions du ménage , tandis que le mari , assis dans sa hutte ou sous un arbre feignoit d'être malade. Cette farce duroit trois ou quatre jours , pendant lesquels il recevoit les visites & les compliments. Il arrivoit souvent que les meres qui n'avoient pas le moyen de nourrir leurs enfants , les détruisoient : pour faire cesser cette coutume barbare les missionnaires pourvurent à leur subsistance.

La religion de ces peuples présente plusieurs singularités difficiles à expliquer. Avant l'arrivée des jésuites , les Californiens , dit - on , n'avoient nulle idée de l'Être suprême , & ne lui rendoient aucun culte : cependant , si l'on en croit les missionnaires , ils connoissoient l'unité & l'universalité de Dieu. Ils avoient même , ajoutent-ils , des lumieres sur la Trinité , & la génération éternelle du Verbe. Ils croient

encore qu'il y a dans le ciel , un Maître très-puissant , auteur & conservateur de toutes choses ; qu'il a une femme dont il n'use pas , parce qu'il n'a point de corps ; mais il n'a pas laissé que d'en avoir des enfans. L'ainé fixa son séjour chez ces Indiens pour les instruire : ils se révolterent , lui mirent une couronne d'épines & le firent mourir. Cependant il conserve toujours sa beauté. Ils disent encore que le ciel est très-peuplé ; qu'un de ses principaux habitants osa exciter une révolte contre l'Etre suprême , qui le vainquit dans une bataille , le chassa & l'enferma dans des cavernes souterraines.

Les anciens peuples de cette péninsule n'avoient ni temple , ni lieu de prière , ni culte extérieur. Ils reconnoissoient un premier Etre , & bornoient là toute leur piété sans l'invoquer , sans lui rendre des actions de grâces. Ils avoient pourtant des prêtres , qui , à la vérité , n'instruisoient point le peuple , mais s'en faisoient respecter & craindre , en leur persuadant qu'ils entretenoient un commerce secret avec des esprits invisibles. Ils s'arrogeoient un pouvoir illimité ; &

il ne leur étoit pas difficile d'en imposer à des gens dont la timidité & la superstition égaloient la stupidité & l'ignorance. Ces mêmes gens s'imaginoient que pour réussir dans leurs entreprises , ou éviter les malheurs dont ils étoient menacés , il suffisoit de donner aux prêtres les prémices de leurs fruits , l'élite du poisson & du gibier. La qualité de médecin , que prenoient aussi ces derniers , augmentoit leur crédit ; & ceux qu'ils n'avoient pu intimider par leurs sortilèges , ils les effrayoient par la crainte de la mort. Si le malade étoit sans espérance , on assembloit les parents ; & sa fille ou sa sœur lui coupoit un petit doigt de la main afin que le sang répandu dissipât le chagrin de la famille. On voyoit arriver ensuite tous les habitants qui venoient lui faire visite. Sachant qu'il n'y avoit plus de remède , ils pouffoient des hurlements affreux ; & les femmes , pour exciter de plus en plus la compassion , mêloient à leurs cris l'éloge du mourant. Celui-ci prioit la compagnie de le fucer & de le souffler ; & chacun s'empressoit de lui rendre ce bon office. Le malade jugeoit de l'af-

fection qu'on avoit pour lui par la force qu'on employoit dans cette occasion , & par les lamentations des assistants. Cependant les médecins lui enfonçoient leurs doigts dans la bouche pour en arracher la mort ; & les femmes , continuant de crier , lui donnoient des coups pour le réveiller , jusqu'à ce qu'enfin il rendît l'ame. A peine étoit-il expiré , qu'on procédoit à ses funérailles : elles se faisoient à la maniere des sauvages , c'est-à-dire , qu'on brûloit ou qu'on entéroit le corps , & avec lui tout ce qui avoit été à son usage. Le plus souvent on ne se donnoit pas la peine de connoître s'il étoit mort effectivement ; & le missionnaire assure avoir retiré du tombeau un homme qui a vécu encore plusieurs années.

L'habit des prêtres Californiens consistoit en une longue tunique , qui les couvroit depuis le cou jusqu'aux pieds , & uniquement faite de cheveux d'hommes. Ils avoient sur la tête un panache de plumes de faucon , & portoient à la main un grand éventail de plumes de diverses couleurs , avec un tube de pierre pour sucer les moribonds. C'étoit dans cet état qu'ils alloient visiter



les mourants, & présidoient aux fêtes de la nation.

La plus solennelle étoit celle qu'ils célébroient lorsqu'on perçoit le nez & les oreilles aux enfans pour y mettre des pendants de perles, & d'autres ornemens d'usage. Comme cette opération ne pouvoit se faire sans beaucoup de douleur, les parents, pour empêcher qu'on n'entendît les cris de ces petites créatures, en pouffoient de plus forts. Les prêtres taxoient de lâcheté ceux qui donnoient des marques de foiblesse, & leur enjoignoient certaines pénitences, dont la plus ordinaire étoit le jeûne & l'abstinence. Quelquefois la punition s'étendoit sur une famille entière, que ces ministres barbares condamnoient à de rudes travaux, & souvent à une mort cruelle. Une des peines les plus légères étoit de leur couper les cheveux, pour en faire leur habit de cérémonie; & tel étoit l'aveuglement de ces peuples, que de pareils ordres s'exécutoient à la rigueur. Les forciens commençoient la fête par s'enivrer de tabac; & dans cet état ils se mettoient à prêcher sur leurs dogmes, avec des gestes & un ton de

## 432 LA CALIFORNIE

voix qui inspiroient la terreur. La joie succédoit à la crainte, la danse à la bonne chère, & la débauche à l'une & à l'autre. Les hommes & les femmes se mêloient ensemble, & satisfaisoient tous leurs desirs, sans égard, ni pour la décence, ni pour la pudeur.

Quoique la Californie, considérée en elle-même, soit peut-être le pays le plus stérile, le plus désagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde, cependant l'Espagne n'a rien négligé, pendant près de deux siècles, pour en faire la conquête. Fernand Cortez y employa plusieurs fois toutes les forces qu'il fut en état de lever : son exemple excita quantité de particuliers à l'entreprendre : des gouverneurs, des amiraux, des vice-rois y dépensèrent une partie de leur bien ; les souverains eux-mêmes s'en chargèrent ; & les jésuites seuls sont enfin venus à bout de soumettre cette nouvelle contrée à la domination espagnole.

Vous demanderez, peut-être, de quelle importance étoit pour cette couronne, un pays si misérable ; pourquoi elle préféreroit cette conquête à celle de tant d'autres régions dont le climat étoit plus

plus doux, le sol plus riche, & qu'on eût pu réduire à moins de frais? C'est la question que je fis moi-même au missionnaire; & voici quelle fut sa réponse.

“Ce pays ayant une connexion essentielle avec les provinces de la Nouvelle Espagne, les côtes septentrionales du Mexique, sur la mer du sud, ne seroient point en sûreté, si la Californie n'appartenoit pas à la même couronne. Les habitants de ces côtes ne pourroient pas aller à la pêche des perles dans le golphe qui sépare cette péninsule du continent, ni entretenir entr'eux aucun négoce maritime. Il est vrai que les pirogues des Californiens sont peu redoutables; mais leurs rades ont plusieurs fois servi de retraite à des pirates qui ont infesté ces mers, pris un grand nombre de vaisseaux Espagnols, troublé le commerce de l'océan méridional, & répandu l'alarme dans ces régions éloignées. Que seroit-ce donc, si quelque puissance Européenne venoit à établir des colonies, & à bâtir des forts dans ce pays? On ne peut nier que l'empire du Mexique ne courût un très-grand risque.

La Californie est encore très-importante, soit pour étendre les domaines du roi dans l'Amérique septentrionale, soit pour assurer le commerce des Philippines avec la Nouvelle Espagne. Il arrive tous les ans un gallion de Manille à Acapulco, & d'Acapulco à Manille. Ce vaisseau est obligé de relâcher dans quelque port de la Californie, sans quoi plusieurs sujets de Sa Majesté périroient dans ce long trajet; & le vaisseau deviendrait la proie de l'ennemi qui se posteroit sur son passage. Si donc les Philippines méritoient d'être conservées, peut-on douter qu'il ne fallût conquérir la Californie?

„ Indépendamment de ces raisons, il y en a d'autres très-intéressantes pour les Espagnols. On fait que les Russes, en 1741, ont débarqué sur les côtes, dans la partie la plus septentrionale. N'est-il pas naturel de croire que dans une seconde entreprise, ils pourroient arriver jusqu'à nous? Comment alors les détournerions-nous, de former des établissemens dans un pays dont nous ne serions pas les maîtres? & conviendrait-il qu'ils devinssent nos voisins & nos rivaux? Enfin, personne

n'ignore les peines que les Anglois se sont données, pour trouver un passage dans la mer du sud, par le nord de l'Amérique : si jamais ils réussissent, qui les empêchera de pousser leurs conquêtes vers le midi, & de s'emparer de l'extrémité septentrionale de la Californie ? Je ne serois point surpris qu'ils le tentassent un jour ; & si cela arrivoit, je demande en quel état seroient nos possessions ? La foi des traités suffiroit-elle pour les garantir ? La Jamaïque, la Géorgie, la Caroline, la Virginie, la Nouvelle Yorck, la Pensilvanie, & beaucoup d'autres provinces de cette nation dans le nouveau Monde, ont été découvertes par les Espagnols, & ont fait, pendant long - temps, partie de nos domaines. Elles sont actuellement entre les mains des Anglois ; & il ne leur eût pas été plus difficile de s'établir en Californie, si nous ne nous fussions assurés de la possession de ce pays.

„ Les hommes, continua le religieux missionnaire, fondoient le succès de cette conquête sur leurs armes & sur leur puissance ; mais c'étoit la volonté du ciel, qu'on la dût à la douceur,

T ij

au zèle, & à la patience de ses ministres. Peut-être n'a-t-il pas voulu favoriser les premières expéditions, parce qu'elles n'avoient pour objet, que les biens temporels; il les a bénies, lorsqu'on a eu plutôt en vue son royaume que les avantages de la monarchie espagnole. Un missionnaire jésuite, le pere Salva-Tierra, avoit cette entreprise d'autant plus à cœur, qu'elle lui paroissoit peu difficile. Il étoit doué de tous les talents nécessaires pour un pareil projet : son jugement & sa prudence lui avoient mérité l'approbation unanime de la société. Il étoit d'un tempérament fort & robuste, & par conséquent très-propre à supporter le travail & la fatigue. Tel fut l'homme que Dieu choisit pour annoncer l'évangile aux Californiens, & les rendre sujets de S. M. Catholique. Par l'ordre qui lui fut expédié, on lui enjoignoit de prendre possession du pays au nom du roi; & on lui donnoit le pouvoir de lever des troupes, de nommer un commandant, & des officiers qui jouiroient des mêmes prérogatives que s'ils avoient servi en temps de guerre. Il pouvoit les

congédier, ainsi que les soldats, les réformer, les élever aux grades, &c. selon qu'il croiroit convenir au succès de sa commission. Enfin on lui permettoit de choisir telles personnes qu'il jugeroit à propos, pour administrer la justice dans le pays nouvellement conquis.

„ Muni de cette autorité, & accompagné de plusieurs de ses confreres, le pere Salva-Tierra partit de Mexico, & arriva dans son royaume, à la tête de ses troupes, vers la fin de l'année 1697. Il débarqua près de la baie de la Conception, & s'établit dans un lieu couvert d'arbres & de verdure, où l'on trouve à peu de distance du rivage une quantité suffisante d'eau douce. Il campa dans un terrain convenable, où il déposa les vivres, les animaux & le bagage. Roi, pontife, général, conquérant & missionnaire, le pere Salva - Tierra n'en fut pas moins le premier à les charger sur son dos, & à faire l'office du plus simple manœuvre. On construisit des barriques pour la garnison; on les environna d'une ligne de circonvallation; & l'on dressa une tente au milieu de

#### 438 LA CALIFORNIE.

ces travaux pour servir de chapelle. On plaça à l'entrée un crucifix couronné de fleurs , & dans l'intérieur , l'image de la sainte Vierge , patronne de la conquête.

„ Les jésuites se donnerent d'abord beaucoup de peine pour apprendre la langue du pays , & n'étoient pas peu embarrassés de trouver les mots indiens , pour rendre divers articles du symbole des apôtres , celui-ci entre autres : *il est ressuscité d'entre les morts.* Comment s'y prendre pour le demander à ces bonnes gens , & leur faire connoître le sens qui y est attaché ? Voici l'expédient dont ils se servirent. Ils prirent quelques mouches ; & en leur présence , ils les tinrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles parussent mortes. Ils les couvrirent ensuite de cendres , & les exposèrent au soleil ; ce qui les fit aussi-tôt revivre. Les Indiens en parurent si étonnés , qu'ils s'écrierent *ibimu hu eite ! ibimu hu eite !* Les jésuites écrivirent ces mots , s'en servirent pour désigner la résurrection du Sauveur & celle des morts ; & ils n'en ont point eu d'autres depuis , pour expliquer ces deux mystères.



Les naturels du pays apportèrent à la garnison , du fruit , du poisson & quelques perles ; ils demandoient aux missionnaires s'ils n'étoient pas fils du soleil , les regardant comme des divinités. Ils se plaignoient à eux des injures que leur faisoient les soldats , qui leur enlevoient de force tout ce qu'ils avoient ; ils les conjuroient de les renvoyer , comme des hommes cruels & inhumains , & de rester parmi eux comme leurs amis , leurs protecteurs & leurs peres. Malgré ces heureux commencemens , Salva - Tierra rencontra divers obstacles au succès de son entreprise : les Indiens , excités par leurs magiciens , se souleverent ; les provisions manquerent ; on reçut de foibles secours de la part des Espagnols. Sa patience & son zele , secondés de celui d'un pere Ugarte , parvinrent à tout surmonter. Ce dernier se distinguoit dans la mission de Viggo : les peuples de ce canton étoient déjà un peu instruits ; il résolut de les civiliser ; mais il étoit difficile de résoudre des gens paresseux aux travaux qu'exigent la culture des terres & le soin des troupeaux. Il les dirigeoit dans

les bâtimens qu'il entreprenoît ; il étoit à la fois ouvrier & architecte , instituteur & pourvoyeur ; & voici le partage qu'il faisoit de son temps. Le matin il les obligeoit d'entendre la messe ; il distribuoit ensuite de la nourriture aux travailleurs. Le soir il les ramenoit à la chapelle , leur faisoit réciter le rosaire , leur expliquoit le catéchisme , & renouvelloit leurs provisions. Il eut d'abord assez de peine à les contenir pendant le sermon : ils contrefaisoient ses gestes , éclatoient de rire , se moquoient de lui. Il dissimula pendant quelque temps ; il leur fit ensuite des reproches ; mais voyant qu'ils n'aboutissoient à rien , il voulut essayer s'il réussiroit à se faire craindre. Il y avoit auprès de lui un Indien extrêmement renommé pour sa force , & qui , fier de cet avantage , le seul dont on fasse cas parmi ces peuples , se comportoit encore plus grossièrement que ses camarades. Le pere Ugarte , qui étoit d'une taille avantageuse & très - vigoureux , s'étant aperçu qu'il rioit & cherchoit à faire rire les autres , le prit par les cheveux , l'enleva de terre , le secoua pen

dant quelque temps , & inspira tant de terreur aux autres , qu'ils s'enfuirent tous. Ils revinrent le lendemain ; & le pere leur parla avec un ton si ferme , qu'ils se conduisirent dans la suite avec plus de décence ; mais ayant appris que leurs éclats de rire ne venoient que de sa mauvaise prononciation , il se servit , pour la corriger , de l'entremise des enfants , dont il voulut bien recevoir des leçons ; car il s'étoit apperçu que les hommes le reprenoient mal , pour avoir occasion de rire encore à ses dépens.

„ Le pere Ugarte jouit bientôt des fruits de son courage , de sa patience & de son zele. Il défricha les terres & civilisa les Californiens ; il leur apprit à filer la laine des troupeaux , qui s'étoient déjà fort multipliés , & fabriqua lui-même des quenouilles & des rouets. Il fit venir ensuite du Mexique à ses propres frais , un tisserand qui leur apprit son métier ; & par-là , il s'épargna l'embarras & la dépense d'acheter ailleurs les étoffes nécessaires pour les couvrir. Ces avantages furent le fruit du temps & de la prudence de ce missionnaire , dont l'exem-

Tv

ple a été suivi par ses confreres : ils en connoissoient le prix , par le besoin , la disette & les dangers qu'ils éprouverent les premieres années de leurs travaux apostoliques. Les enfants , attirés par de petits présents , furent d'abord les seuls qui les suivirent ; encore falloit-il employer bien des stratagêmes pour les habituer au travail. Quelquefois le pere gageoit avec eux , à qui déracineroit plutôt un arbre ; ou bien il proposoit une récompense à ceux qui porteroient le plus de terre. Enfin , il suffit de dire que pour façonner les briques , il devenoit enfant avec eux , les défiant à qui pétriroit mieux la terre glaise , & la fouleroit davantage en piétinant dessus. Il quittoit ses sandales & commençoit à broyer l'argille : les enfants se mettoient aussi-tôt de la partie , chantant , dansant , sautant tous ensemble ; & cet exercice duroit jusqu'à l'heure du repas. Ce fut par ce moyen qu'il bâtit une petite chapelle , & un logement pour sa personne.

„ Encore un mot de ce bon & vigoureux pere Ugarte , qui savoit être sévere , & paroître méchant.

quand les circonstances l'exigeoient. On vint l'avertir qu'une femme chrétienne se mouroit ; il y accourut ; un forcier y étoit déjà , qui lui administroit ses prétendus remèdes. Le pere le chassa , en blâmant les parents de leur foiblesse , confessa la femme , & ne la quitta point qu'elle ne fût morte. Quelques jours après , ils vinrent lui dire qu'ils avoient tué le magicien : le jésuite se fâcha , & leur fit une sévère réprimande ; les Indiens irrités à leur tour , voulurent le tuer lui-même : il alla trouver les chefs du complot ; & leur montrant un vieux mousquet rouillé , il les menaça de les exterminer , s'ils osoient exécuter leur dessein : ils en furent si effrayés , que s'étant enfuis , aucun d'eux n'osa coucher cette nuit dans sa cabane ,.

Je ne finirois pas , Madame , si je rapportois tout ce que m'a dit mon missionnaire jésuite touchant la piété , le zèle , la patience , le courage & le saint enthousiasme de ses confreres dans la Californie , où il n'y a que des perles à pêcher , & des sauvages à convertir. L'audience de Mexico

T. vi.

leur fit éprouver , pendant trente ans , toutes les contrariétés imaginables. On leur attribua des vues moins pieuses qu'intéressées , en les accusant de s'approprier exclusivement la pêche des perles. On trouvoit sur-tout très-mauvais , qu'on eût confié à des religieux une autorité entière & despotique sur les troupes. Ce dernier article avoit tellement irrité les esprits , que dans le premier transport de zèle pour l'honneur des gens de guerre , on s'en étoit plaint au roi d'Espagne. On lui représenta même cette escorte militaire comme incompatible avec la liberté , qui doit être inséparable du christianisme.

Les jésuites répondirent que cette méthode étoit , au contraire , la seule qu'on dût employer pour achever la réduction & la conversion des Californiens ; que dans plusieurs autres provinces de l'Amérique , on prêchoit l'évangile sous la protection des garnisons ; que faute de cette précaution , plusieurs missionnaires n'avoient reçu de leurs travaux apostoliques que la couronne du martyre , sans guérir les infidèles de leur aveuglement & de

leur insolence ; qu'au reste ce n'étoit ni une invention , ni une institution de la société , mais des rois d'Espagne qui n'ont fait que suivre l'avis de leur conseil ; qu'enfin on ne force personne à embrasser la foi ; que tous ceux qu'on baptise ne reçoivent le sacrement , qu'après qu'on s'est bien assuré de leur sincérité & de leur persévérance ; qu'en même temps que les soldats garantissent les missionnaires des insultes des sauvages , les intentions de Sa Majesté , & les ordres du gouvernement sont qu'ils ne fassent à ces derniers aucune injure , & ne les attaquent jamais , à moins qu'ils n'y soient forcés..

De son côté , le pere Salva-Tierra prétendit que ses efforts , ses dépenses & ses travaux seroient perdus , si le corps de la milice cessoit de lui être subordonné , & qu'il abandonneroit la partie , si ce point essentiel n'étoit décidé en sa faveur. “ En effet, disoit-il , si le capitaine & les soldats étoient indépendants des jésuites , ils seroient les premiers à aller à la pêche des perles ; & au lieu de garder le pays déjà conquis , au lieu d'escorter les missionnaires dans leurs voyages , de les

assister dans leurs fonctions, ils n'occupoient les barques & les Indiens qu'à cette pêche, pour satisfaire plus promptement leur avarice. De-là s'ensuivroit l'oppression de ces pauvres sauvages, & de-là encore des plaintes, des inimitiés, des querelles, des complots, & enfin une révolte générale, qui feroit perdre en un instant tout le fruit de la conquête. Il est donc nécessaire, continuoit-il, tant dans les affaires civiles que spirituelles, que les troupees soient soumises à notre direction „

Ce fut aussi l'avis du conseil d'Espagne ; & le roi ordonna de plus, qu'on fourniroit, aux frais de sa majesté, toutes les choses nécessaires pour le service divin, telles que les cloches, les tableaux, les ornements, l'huile, les cierges & le vin pour la messe. On prétend que cet ordre n'a jamais été exécuté, & que les missionnaires sont obligés de pourvoir, non-seulement à l'entretien de leurs églises, mais encore à la subsistance de leurs néophytes. Au commencement, ils nourrissoient tous les Indiens qui venoient s'établir dans les villages, à condition qu'ils n'erreroient plus dans les montag



gnes ni dans les forêts, & qu'ils se feroient iustruire des vérités de la religion. C'est à ces charités qu'étoient employées les contributions des bienfaiteurs ; mais quand on les eut tous rassemblés, & qu'il ne fut plus possible de faire subsister tant de monde réuni, on eut recours à d'autres moyens. Il fut statué qu'on n'alimenteroit que ceux qui assisteroient au service divin ; que le matin & le soir on leur donneroit une portion de maïs cuit dans de l'eau, & à midi du pozolî, ou du même maïs avec de la viande. Telle est la nourriture qu'on distribue aux chefs du village, aux malades, aux vieillards & aux enfants. Le vin est la seule chose qu'on leur refuse, pour empêcher l'ivrognerie : aussi, quoiqu'on n'en fasse pas beaucoup dans la Californie, on ne laisse pas d'en envoyer au Mexique, en échange contre d'autres marchandises. S'il en reste au missionnaire, il le réserve pour les malades, auxquels il fournit aussi les médicaments. Il est non-seulement chargé du soin des âmes, mais encore de tous les devoirs d'un père de famille. Il doit être, tout à la fois, leur mên-

decin, & leur économe, se priver du superflu, le plus souvent du nécessaire, pour subvenir à leurs besoins. Tel fut le gouvernement qu'établit le pere Salva-Tierra dans la Californie; & tel il subsiste encore actuellement. Dans chaque mission nouvellement fondée, outre les soldats que le jésuite a sous ses ordres, il nomme un chef de communauté qui relève de lui seul, & un Indien instruit, de mœurs irréprochables, pour faire les fonctions de catéchiste. Un marguillier est chargé du soin de l'église, de pointer ceux qui manquent à la messe, ou aux autres exercices de dévotion, & de donner avis au pere de tout ce qui se passe de mal dans l'habitation. Lorsque le missionnaire s'absente pour visiter les malades, administrer les sacrements, appaiser les querelles, &c. il laisse un substitut tiré du corps de la milice, à qui il confie toute son autorité; celui-ci peut arrêter les coupables, les juger, punir les petites fautes par le fouet, les plus grandes par la prison.

La Californie n'est point, comme les autres pays, divisée en royaumes ni en provinces, mais en missions. On

en compte quatre principales , Lorette , S. Xavier , Notre-Dame-des-Douleurs , & S. Jean , qui comprennent chacune plusieurs bourgades. Quelques-uns croient qu'elles font partie de ce qu'on appelle le nouveau Mexique , situé au nord de l'ancien , & où se trouvent le nouveau Léon , & la nouvelle Navarre. Ces régions sont peu connues , & leurs limites , du côté du nord , très - incertaines : on fait à peine en quel temps les Espagnols en ont fait la découverte ; ils les ont partagées en dix-huit provinces ; mais il en reste encore beaucoup , soit à découvrir , soit à soumettre. Elles jouissent d'un climat agréable dans la zone tempérée ; & leur terrain produit , dans plusieurs endroits , tout ce qui peut contribuer au plaisir & aux commodités de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent , que l'on exploite avec succès ; & les colonies Espagnoles se multiplient à proportion de leur abondance & de leurs richesses.

Les habitants du nouveau Mexique ont été depuis peu convertis au christianisme par des missionnaires jésuites , qui les ont civilisés , leur ont appris

le commerce & la culture de la vigne & du froment : aujourd'hui ils envoient quantité de vin & de bled à la nouvelle Espagne. Ils different entr'eux pour le langage & pour les mœurs : les uns errent avec leurs troupeaux ; les autres vivent dans des bourgs & des villages , sous l'autorité de leurs caciques. Les Apaches , partagés en quatre tribus , forment la nation la plus nombreuse : ils sont établis des deux côtés du fleuve *d'el Norte* ou du nord , campent sous des tentes , ont l'humeur guerrière , adorent le soleil & la lune , & épousent plusieurs femmes. Le gouverneur fait sa résidence à *Santa-Fe* , capitale de tout le pays.

Je ne finirai pas cette lettre sans dire aussi un mot de la Nouvelle Albion , qui confine à la partie septentrionale de la Californie. Elle fut découverte , au seizième siècle , par un navigateur Anglois ( François Drake ) qui en prit possession pour son souverain , & lui donna l'ancien nom de sa patrie. Les sauvages qui habitoient proche des côtes , vinrent en foule au-devant de lui , & lui offrirent divers ouvrages de plumes. Il leur donna en échange de

petites merceries d'Europe, qui les charmerent tellement, qu'ils regarderent les Anglois comme des dieux. S'étant ensuite assemblés en plus grand nombre, ils quitterent leurs armes, vinrent, en chantant, prier Drake de prendre leur pays sous sa protection, & lui mirent une couronne sur la tête. Les hommes étoient nus; les femmes avoient les épaules couvertes de peau de daim; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espece de toile faite d'écorce d'arbre. Les maisons, semblables à nos colombiers, étoient rondes & sans fenêtrés, avec une seule porte & une ouverture au sommet pour le passage de la fumée. Ils couchoient sur du jonc & des rameaux de sapin étendus par terre, & disposés en cercle autour du foyer. Drake en partant de cette contrée, y adressa une colonne à laquelle il attacha les armes d'Angleterre, avec le nom de la reine Elisabeth & le sien. Les sauvages témoignèrent beaucoup de chagrin de ce qu'il s'éloignoit d'eux. Pendant le séjour qu'il y fit, il ne vit presque aucune terre qui ne portât les apparen-

## 452 LA CALIFORNIE.

ces de quelque mine d'or ou d'argent.  
Les daims y sont en si grand nombre,  
qu'il en rencontroit par milliers. Il y  
vit aussi une sorte de lapins, dont les  
pieds ressembtent à ceux des taupes,  
& la queue à celle des loirs. Ces ani-  
maux ont un sac de chaque côté du  
ventre ; & quand ils sont rassasiés,  
ils y gardent ce qu'ils ne peuvent  
manger.

Je suis, &c.

*A Panama , ce 31 Mai 1750.*

*Fin du Tome X.*



# T A B L E

## D E S

# M A T I E R E S

*Contenues dans ce Volume.*

## L E T T R E   C X I .

### L A   L O U I S I A N E .

<b>H</b> ISTOIRE de la découverte de la Louisiane.	Page 5
par les François.	
On envoie des filles dans ce pays pour le peupler.	7
Fondation & description de la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane.	8
Projet pour peupler cette ville.	9
Idée qu'on peut prendre de cette capitale.	10
Députation des sauvages de la Louisiane au gouverneur.	12
Discours du chef de la députation.	13
Comment les sauvages de la Louisiane adop-	

tent les Européens; cérémonies de cette adoption.	16
Avantages de cette adoption.	18
Marques d'honneur chez les sauvages de la Louisiane; ce qu'elles exigent.	19
Les Natchés, peuples sauvages de la Louisiane.	20
Ils massacrent les François, & pourquoi.	21
Discours d'une mere à son fils, pour l'engager à lui découvrir le complot formé contre les François.	22
Moyens qu'elle emploie pour l'empêcher.	23
Elle n'y réussit qu'en partie.	25
Vengeance des François; extrême diminution des Natchés; & quelle en est la cause.	ib.
Religion de ses peuples, ses temples.	26
Feu qui y brûloit continuellement.	27
Les Natchés adoroient le soleil; & leurs chefs prennent la qualité de freres de cet astre.	28
Autorité despotique de ces chefs.	29
Respects infinis qu'on leur rendoit.	30
Comment ils étoient servis.	32
On les suivoit dans l'autre monde après leur mort.	33
Histoire d'un sauvage qui ne voulut point se soumettre à cette loi.	34
On acquiert la noblesse en étranglant ceux qui suivent leurs chefs dans l'autre monde.	35
Histoire d'une jeune veuve qui meurt sur le tombeau de son mari.	36
Discours qu'elle fait à ses enfants.	ibid.
Privileges des femmes soleils, ou des femmes des grands chefs de la nation des Natchés.	38



## DES MATIERES. 455

Comment chez ces peuples on cultivoit les terres.	39
Fête particuliere qu'on célébroit autrefois.	49
Maniere dont les Natchés se préparoient à la guerre.	42
Médecins, charlatans, & jongleurs chez les Natchés.	42
Comment se faisoient les traités de paix & d'alliance.	43

## LETTRE CXII.

### SUITE DE LA LOUISIANE.

<b>L</b> es Illinois, peuples sauvages de la Louisiane, constamment attachés aux François.	47
Chikagou, chef des Illinois, vient en France, & ce qu'il pense de notre nation.	48
Histoire de la liaison des François avec les Illinois.	50
Ces peuples rejettent l'alliance des Anglois.	51
Portrait des Illinois avant leur conversion.	52
Moyens qu'on a pris pour les civiliser.	53
Négociation entre les Anglois & les Illinois.	54
Discours d'un Illinois au gouverneur de Boston.	55
Nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Angleterre & la France; le parti que prennent les Illinois.	56

Maniere dont les Illinois font la guerre.	57
Victoire qu'ils remportent sur les Anglois.	58
Ce qui se passe chez les Illinois, lors de la paix entre les deux couronnes.	59
Description du pays des Illinois.	60
Occupation des femmes Illinoises.	61
Frayeur que causent les Chicachas dans le pays des Illinois.	62
Les Chicachas sont des sauvages alliés des Anglois, & ennemis des François & des Illinois.	63
Caracteres & usages des Chicachas.	64
Férocité de ce peuple contre quelques Fran- çois.	65
Comment se font les festins des Illinois.	66
Abondance du pays des Illinois.	67
Les bœufs de ce pays; comment on les prend à la chasse.	68
Climat, terroir & production du pays.	69
Ce que font les Illinois depuis que les terres sont ensemencées, jusqu'au temps de la ré- colte	70
La jonction du fleuve de Mississipi avec la riviere de Missouri; description de l'un & de l'autre.	71
L'embouchure du Mississipi.	73
Les bords de ce fleuve & leurs environs.	74
Arbres de la Louisiane.	75
Colonie Allemande établie dans ce pays.	76
Le fort de la Pointe coupée.	77
Le poste des Natchés.	<i>ibid.</i>
Les Akanfas, nation sauvage.	78
Danse obscene de ce peuple, que les François ont fait abolir.	79
Chasse abondante qui se fait dans ce pays.	<i>ibid.</i>

Quantité

## DES MATIERES. 457

Quantité prodigieuse de pigeons ramiers.	80
Comment se fait cette chasse.	81
Description du fort de Chartres , dans le pays des Illinois.	82
Comment les François s'assuroient la possession de leurs découvertes.	83
Cause de la diminution des Illinois.	84
Mœurs & usages des Illinois.	85
Comment ils punissent les lâches.	86
Plusieurs Illinois passent en France.	87
A leur retour , une femme qui s'étoit mariée en France , fait égorger son mari , & tous les François de la garnison du fort des Missouris.	88
Tromperies continuelles que font les François aux Missouris.	89
Ceux-ci prennent leur revanche.	90
Extrême simplicité de ce peuple , toujours dupe des François.	91
Gouvernement des Illinois ; leurs chefs.	92
Leurs vieillards.	93
Etonnement des Illinois à la vue d'une loupe de verre qui allume du bois sec.	94
Discours que fait à ce sujet un Illinois à un François.	96

## L E T T R E   C X I I I .

### S U I T E   D E   L A   L O U I S I A N E .

**C**OURS du fleuve du Mississipi , depuis la Nouvelle Orléans. 99  
*Tome X.* V.

L'isle Dauphin , anciennement appelée l'isle Massacre.	100
Le fort Louis de la Mobile , sa description.	<i>ib d.</i>
Le fort Toulouse, dans le pays des Alibamons.	101
Les François sont fort accueillis de ces peuples.	102
Punition des femmes infidelles chez les Aliba- mons.	103
Comment ils élèvent leurs enfans.	104
Vains efforts des Anglois pour s'attacher cette nation.	105
Combien les Alibamons sont sensibles aux pe- tits présents que leur font les François.	106
Convention mutuelle qui assure la bonne in- telligence entre les François & les Aliba- mons.	107
On punit de mort ceux qui y manquent de part & d'autre.	108
Discours d'un chef de sauvages après une pa- reille punition.	110
Les Alibamons détestent les Espagnols.	<i>ibid.</i>
Caractères des sauvages des environs du fort Toulouse.	111
Usage particulier des Chaëtas , à l'égard des femmes infidelles.	112
Le peu d'autorité des meres sur leurs fils.	113
Aventure tragique & héroïque d'un Colla- pissa.	114
Histoire de Mr. de Bellisle, officier François.	117
Il est abandonné par ses compatriotes , avec quelques-uns de ses camarades.	118
Il arrive chez les Attakapas , qui se nourris-	

# DES MATIERES. 459

sent de chair humaine.	119
Il est donné à une veuve en qualité d'esclave, & devient son amant.	120
Il trouve le moyen de faire savoir aux François le lieu où il est.	121
Il est rendu aux François.	122
Depuis cette époque les Attakapas & les François ont toujours été unis.	124
Climats & productions de divers pays de la Louisiane.	124
Les coups de soleil sont fréquents ; comment on y remédie.	125
Vignes & raisins de la Louisiane.	126
La patate, espece de pomme de terre.	<i>ibid.</i>
Roseaux qui se mangent comme des asperges.	127
Les arbres qui produisent le goudron , & la maniere de le faire.	128
Mouffe appelée barbe espagnole ; ses usages différents.	129
Utilité de la graisse d'ours.	130
Comment on découvre la demeure de ces animaux , & la maniere de les prendre.	131
La chasse du chevreuil à la Louisiane.	132
Danger de rencontrer des crocodiles ; histoire à ce sujet.	133
Le mocqueur, oiseau singulier de la Louisiane.	134
Quelques usages particuliers de divers peuples de ce pays.	135
Distinction de différentes classes d'hommes de chez les sauvages.	136
Langues des sauvages de la Louisiane.	137
Production & autres avantages de ce même pays.	138

## L E T T R E   C X I V.

*L E   M E X I Q U E.*

<b>L</b> Es grands objets que présente au lecteur la conquête du Mexique.	140
Ce qu'étoit le Mexique lorsque Cortez entreprit de le conquérir.	142
Histoire de Fernand Cortez.	143
L'étonnement des Mexicains à la vue des troupes Espagnoles.	144
Histoire de Marine , maîtresse de Cortez.	145
Ce général fait fortifier l'ancien port de Vera-cruz.	146
Description de ce port.	147
La nouvelle ville de Vera-cruz.	148
Mœurs & usages des habitants de cette ville.	149
Ils y font un grand commerce.	150
Quels étoient les couriers qui portoient à la cour du Mexique les nouvelles des provinces éloignées.	151
Ambassadeurs de Montezuma , empereur du Mexique , à Cortez.	152
Vains efforts des Mexicains pour empêcher ce général de pénétrer dans la capitale.	153
Entrevue de Cortez & de Montezuma.	154
Ils se font des présents mutuellement , & ont ensemble plusieurs conférences.	155
Montezuma conduit les Espagnols dans le principal temple de Mexico ; sa description.	156

## DES MATIERES. 461

- L'empereur du Mexique explique à Cortez l'usage que l'on fait des édifices qui environnent le temple.** 157
- Vie que menent les filles & les garçons renfermés dans le temple.** 158
- La charge de grand sacrificateur est la première dignité du sacerdoce.** 160
- Ce que Montezuma dit à Cortez au sujet de ses Dieux.** 161
- Grandeur de l'empire du Mexique.** 162
- Cortez forme & exécute le projet de se saisir de la personne de l'empereur.** 163
- Le général Espagnol fait exécuter à mort un officier du Mexique, qui avoit attaqué les Castillans de Vera-cruz.** 165
- Cortez fait mettre Montezuma dans les fers.** 166
- Révolte des Mexicains contre les Castillans.** 167
- Montezuma veut les appaiser, & est blessé d'un coup mortel. Il meurt dans des transports de fureur.** 168
- Caractere de ce prince.** 169
- Ses obseques & ceux des empereurs du Mexique.** 170
- Ses cendres sont portées à Chapultepeque, lieu de la sépulture des monarques Mexicains.** 172
- Les enfants de Montezuma.** 173
- Gatimosin, neveu de ce prince, lui succede.** 174
- Il ne veut prêter l'oreille à aucune voie de conciliation avec les Espagnols, & cela par le conseil des prêtres.** 175
- Cortez se rend maître de la capitale & de la personne de Gatimosin.** 176
- On met ce prince à la torture pour découvrir**

V iij

ses trésors ; ce qu'il dit dans les tourments.	177
Il s'efforce de soulever ses sujets , & périt sur un échafaud.	178
Cortez est rappelé en Europe, & est mal accueilli par l'empereur Charles-Quint.	179
Politique des cours d'Espagne & de Portugal, à l'égard de ceux qui font des découvertes.	180

---

## L E T T R E C X V.

*S U I T E D U M E X I Q U E.*

<b>L</b> A nation des Zopotécas ; ses usages envers ses prisonniers.	182
Quelle étoit la principale idée des Mexicains.	183
Fête qui se célèbre tous les quatre ans à l'honneur d'une idole.	184
Une troisième idole composée de choses comestibles.	185
Autre idole qui se distribue au peuple par petits morceaux.	186
Cérémonie qui s'observoit dans cette occasion.	187
La divinité des marchands fort honorée au Mexique.	188
Usage singulier observé le jour de sa fête	189
La multitude des victimes humaines que les prêtres Mexicains offroient à leurs Dieux.	190
Edifice uniquement bâti de têtes d'hommes.	191



## DES MATIERES. 463

Maniere dont on immoloit les victimes humaines au Mexique.	192
Pourquoi la religion chrétienne s'est établie si facilement dans ce pays.	193
Les Mexicains ont difficilement quitté l'usage de manger de la chair humaine.	194
Portrait peu flatté des religieux de la Nouvelle Espagne.	195
Chambre d'un jeune supérieur de la Vera-cruz.	196
Luxe d'un religieux cordelier.	197
Education des filles dans les couvents.	198
Richesses du clergé.	199
Trait édifiant d'un Evêque.	200
Supercherie des moines qui abusent de la simplicité des Indiens.	201
Les Espagnols du Mexique préfèrent l'état religieux à celui de laïque.	203
Dans les Couvents on aime à abaisser les religieux créoles.	204
Les Européens conservent les supériorités.	205
Ignorance des religieux créoles.	206
La ville de Sant'Yago , dans le canton de Nixapa.	207
La cochenille.	208
Comment on s'en procure une grande quantité ; utilité de ce commerce.	210
Abondance du cacao dans les provinces de Guaxaca ; description de cette plante.	211
Maniere de la cultiver.	212
Ses différentes récoltes.	213
L'achiote ou roucou.	214
La vanille ; sa description.	215
Avec quoi se fait le chocolat , & à qui nous devons cette boisson.	216

V iv

Différentes manieres de faire le chocolat.	217
La ville de Guaxaca , capitale de la province de ce nom.	221
Description de cette ville.	222

---

## L E T T R E   C X V I.

## S U I T E   D U   M E X I Q U E.

<b>L</b> es mines de Pachuca.	223
Comment les Indiens du Mexique exploitent ces mines.	224
La mine la plus célèbre est celle de la Trinité.	225
Danger qu'il y a à visiter les mines.	226
Comment on fuit une mine.	227
Comment on sépare le métal de la pierre.	228
Comment on affine l'argent.	229
Comment on fait de la monnoie.	230
Différentes sortes de monnoie.	231
Différentes charges de l'hôtel de la monnoies.	<i>ibid.</i>
Opinion des Mexicains sur les lievres de ce pays.	232
Multiplication prodigieuse des animaux d'Europe au Mexique.	233
Usage que l'on fait des chevres dans ce pays.	234
Les vaches & les bœufs du Mexique.	235
Chasse des bœufs sauvages.	236
Les chevaux du Mexique.	237
Autres animaux & bêtes féroces du pays.	238
La chasse des sangliers au Mexique.	239

## DES MATIERES. 465

Description de l'ours à fourmis.	240
Description d'un animal nommé le paresseux.	241
La beauté , l'excellence & la variété des oiseaux du Mexique.	<i>ibid.</i>
On fait avec leurs plumes des tableaux qui paroissent peints.	242
Le sansoufflé , le vicicili , les subtiles , oiseaux singuliers du Mexique.	243
Avant les Espagnols on ne connoissoit point au Mexique les jardins potagers.	244
On ne cultivoit que des fleurs & des simples dans les jardins de l'empereur.	245
Arbres fruitiers.	246
Comment les finances sont administrées dans ce pays.	247
Différents droits royaux.	248
Description du port d'Acapulco.	249
Cette ville est un des plus riches marchés de l'univers.	250
Les profits immenses que font les habitants.	251
La province de Tlascala , célèbre dans les annales du Mexique.	252
Descriptions de l'ancienne ville des Tlascalans.	253
Cortez députe d'autres Indiens chez ces peuples.	254
Habillemens des ambassadeurs.	255
Comment ils sont reçus par les Tlascalans.	256
Les Espagnols fondent une ville nouvelle dans la province de Tlascala , sous le nom de Puebla-de-los-Angeles , qui en est la capitale.	257

Célebre volcan de cette province.	258
Description de la ville de Los Angeles.	259
Mœurs & usages des anciens Tlascalans.	260
Loix concernant le mariage ; histoire d'une hermaphrodite.	262
Maniere dont ces peuples faisoient la guerre.	263
Plante singuliere du pays des Tlascalans & ses divers usages.	264
Ce qu'est aujourd'hui la ville de Tlascala.	265
La ville de Cholula.	266

## L E T T R E C X V I I .

## S U I T E D U M E X I Q U E .

<b>C</b> OUVENT des Dominicains de Mexico.	267
Abrégé historique de l'empire du Mexique.	268
Les premiers habitants de cet Empire.	269
Premiere forme de leur gouvernement.	<i>ibid.</i>
Serment singulier des Empereurs.	270
Cérémonies pratiquées à leur avènement à la couronne.	271
Politique de Montezuma , premier du nom , pour ne pas détruire la république de Tlascala.	272
Ce qu'a fait le même prince pour l'agrandissement de la nation.	273
Montezuma , second du nom , gouverne son peuple despotiquement.	274
Appareil fastueux avec lequel il contient la majesté de l'empire.	275
Préparatifs imposants avec lesquels il donnoit les audiences publiques.	276

## DES MATIERES. 467

Cérémonies observées à ses repas.	277
Comme il étoit servi à table.	278
Magnificence de son cortège dans les occasions d'éclat.	279
Comment il parut devant Cortez.	280
Gouvernement de l'empire Mexicain , ses loix.	281
Rigueurs des peines contre les magistrats coupables.	282
Titres étranges que prenoient les conseillers d'état.	283
Ordres de chevalerie établis par l'empereur Montezuma.	<i>ibid.</i>
Epreuves qui précédoient la réception des chevaliers.	284
Ce qui suivoit les épreuves.	286
Autre ordre appelé les <i>grandes parentés</i> .	287
Les gouverneurs de province dans l'empire du Mexique.	288
Sort des laboureurs.	<i>ibid.</i>
Devoir des vassaux envers leurs seigneurs.	289
Ordre des successions.	290
Epreuves auxquelles devoient être exposés ceux qui étoient appelés au gouvernement d'une province.	291
Maisons des seigneurs Mexicains , & celles des particuliers.	292
Meubles & nourritures de ces peuples.	293
Passions des Mexicains pour le jeu , la danse & autres divertissements.	294
L'éducation Mexicaine.	295
Celle des garçons.	296
Celle des filles.	297
Ce qui se pratiquoit à leurs mariages.	298
Ce qui se pratiquoit à la naissance des enfants.	299

Portrait des anciens Mexicains.	300
Leurs habillemens.	301
Ornement féroce des gens de guerre.	302

## L E T T R E   C X V I I I.

## S U I T E   D U   M E X I Q U E.

<b>M</b> AISON de plaifance des religieux Jacobins qui fe préparent aux miffions.	304
Défert des Carmes, autre maifon de plaifance & de pénitence tout à la fois.	305
Richelfe de cet hermitage, fondé par un dévot Efpagnol.	305
Antiquités Mexicaines, ou pyramides qui fervoient de tombeaux aux rois du pays.	307
La province de Méchoacan, qu'on vante pour fa fertilité.	309
Volcan de Colima.	310
Fameufe plante de Méchoacan; fa defcription, fes ufages.	311
Idée que les peuples de Méchoacan avoient de la divinité.	312
Ce qu'ils penfoient de facrifices humains.	313
Ce qui fe pratiquoit à la mort de leurs caciques.	314
Victimes qu'on immoloit fur leurs tombeaux.	315
Cérémonies de leurs obfeques.	316
Il n'y avoit rien de fixe dans les cérémonies funéraires des Mexicains.	317
La nation des Otomies, anciens alliés de Cortez.	318
Leur haine contre les Mexicains.	319

## DES MATIERES. 469

Ce qui se pratiquoit à leurs mariages.	320
Les Yzcatlans , autre nation du Mexique.	321
Usage singulier de cette nation à l'égard du mariage.	322
Autres usages de quelques peuples voisins.	323
Description de la ville de Panuco.	324
Diverses provinces situées au nord du Mexique.	325
Plusieurs villes & bourgs situés sur le lac de Mexico.	326
Les isles flottantes , singularité de ce lac.	327
La ville de Mexico , merveilleusement placée sur les eaux , comme Venise.	328
Description du lac de Mexico.	329
Diverses opinions sur l'origine de ses eaux.	<i>ibid.</i>
Les chaussées qui le traversent.	330

---

## L E T T R E C X I X.

### S U I T E D U <sup>e</sup> M E X I Q U E.

<b>D</b> ESCRPTION de Mexico , à l'arrivée des Espagnols dans l'Empire.	332
Grandeur des places & des marchés.	334
Meubles de bois peint, ouvrage des Mexicains.	335
Les différentes especes de marchandises qui se vendoient dans les marchés de Mexico.	337
Comment se faisoit ce commerce.	338
L'écriture des Mexicains consistoit en hiéroglyphes & figures peintes.	339
Comment les ambassadeurs de Montezuma firent savoir à ce prince ce qui se passoit au camp de Cortez.	340
Cortez fait faire devant eux l'exercice à ses	

troupes.	341
Livres du Mexique.	342
Maniere dont les Mexicains comptoient leurs siecles , leurs années , leurs mois , &c.	343
Ce qui se pratiquoit à la fin de chaque siecle.	344
Palais de l'Empereur du Mexique , dont le principal se nomme Tepac.	345
Logement des femmes del'Empereur & de ses concubines.	346
Quel en étoit le nombre.	347
La ménagerie , où se trouvoient toutes sortes d'animaux.	348
Les arsenaux.	350
La maison de la tristesse , palais singulier de Montezuma.	351
Revenus & richesses de l'empereur.	352
Aqueduc qui fournissoit de l'eau à la ville de Mexico.	353
Cortez rebâtit cette ville , après qu'il en a fait la conquête.	354
Il fait venir les Espagnols pour l'habiter , & diverses especes d'animaux d'Europe , pour fournir des bestiaux & des bêtes de charge.	355
Différents travaux que ce général fait faire dans cette capitale.	356
La ville a été presque totalement renouvelée depuis Cortez.	357
Description de cette ville.	358
Ses places , ses canaux , son commerce.	359
Beauté des femmes Mexicaines , leur goût pour les Européens qu'elles préfèrent aux créoles.	362
Cours magnifique de Mexico , où tous les soirs	



## DES MATIERES. 471

on va se promener.	363
Magnificence des équipages.	364
Richesse du clergé.	365
Combien de sortes d'habitants il y a à Mexico.	366
Attachement de ces peuples à la religion catholique.	367
Leur goût pour les processions : ce qui s'y passe.	368
Diverses églises & maisons religieuses de cette capitale.	369
Le vice-roi du Mexique & autres Officiers.	370
Abus énormes qui se commettent dans l'administration.	371
Ce que les Espagnols ont à craindre des autres puissances de l'Europe , à l'égard du Mexique.	373
Les trois audiences du Mexique.	374

---

## L E T T R E   C X X.

### S U I T E   D U   M E X I Q U E.

<b>L</b> A ville d'Atlixco, & la vallée de S. Paul.	375
Les montagnes de Missteque.	376
Usages singuliers des anciens peuples de ces contrées.	377
Ce qui s'observoit à la mort du Cacique.	378
Les montagnes des Quelennes ; beauté du pays qui les précède.	379
Combien leur passage est périlleux.	380
La province de Chiapa commence au bas de	

ces montagnes.	382
Beauté & fécondité de cette province.	383
Deux villes de Chiapa , dont l'une n'est presque habitée que par des Espagnols , tous entichés de leur noblesse.	384
L'autre est habitée par des Indiens ; leurs mœurs , leurs occupations , leurs amusements.	385
Opulence des moines de cette ville , leur crédit.	386
Les provinces de Tabasco & d'Yucatan.	387
La ville de Campeche , célèbre par le bois de ce nom , qui sert à la teinture des étoffes.	388
Description & commerce de ce bois précieux.	389
Sel & inondation , & autres singularités du pays de Campeche.	390
Corneilles carnassieres, oiseau du même pays.	391
Montagnes de Cuchumatlanes ; comment on y voyage.	392
Village nommé Chianssa , fameux pèlerinage ; richesse du couvent.	393
La ville de Guatimala , capitale de l'audience de ce nom ; sa description , les volcans.	394
Tradition des Espagnols au sujet de la rivière qui arrose les environs de Guatimala.	396
Le gouverneur , les officiers de l'audience & les moines de cette ville.	397
Vallée agréable à quelques lieues de Guatimala , & par qui elle est gouvernée.	398
Gouvernement singulier de l'ancienne province d'Atlatan.	399
Les provinces de Soconusco, de Verapaz , de Honduras , de Nicaragua.	400

## DES MATIERES. 47

La nation des Mosquites, près du cap de Grati- tias-à-dios.	401
Les causes de leur liaison avec les François & les Anglois.	402
Histoire des negres qui habitent chez les Mos- quites.	403
Religion des anciens peuples; usage singulier.	404
Coutume de ces peuples coucernant les funé- railles.	405
Beauté & fertilité de la province de Nicara- gua; mollesse des habitants.	406
Leon & Grenade, villes de cette province.	407
La province de Costaricca, dont Carthago est la capitale.	<i>ibid.</i>
La province de Veraguas, érigée en duché en faveur de Christophe Colomb.	408
Especce particuliere de singes, fort communs dans cette province.	<i>ibid.</i>
Combien le Mexique est une conquête im- portante pour la couronne d'Espagne.	409
Ce qu'il étoit avant que d'appartenir aux Es- pagnols.	410
Les Mexicains cultivoient les arts & l'astrono- mie.	411
Quels biens les Espagnols pouvoient faire aux Mexicains; quel mal ils leur ont fait.	412

## L E T T R E C X X I.

### . L A C A L I F O R N I E .

<b>L</b> A ville de Panama.	413
Elle est détruite par les Flibustiers; rebâtie	

dans un autre emplacement.	414
La pêche des perles qui se fait près de Panama.	415
Les divers habitants de cette ville.	416
Détails sur les missions de la Californie.	417
Etat de la Californie , de ses productions , de son climat.	418
Description d'une sorte de poule d'eau singuliere.	419
Plante particuliere , dont le fruit sert de nourriture aux Californiens ; sa récolte.	420
Portrait & caractère de ce peuple.	421
Les Californiens n'avoient point de vêtements avant l'arrivée des missionnaires.	423
Quels sont les habillements des femmes.	424
Simplicité des Californiens dans leurs habillements, leurs logements & leurs meubles.	425
Mariage de ces peuples ; la maniere dont les femmes mettent au monde leurs enfants.	426
Religion du pays avant l'arrivée des jésuites.	427
Les prêtres Californiens.	428
Ce sont aussi les médecins de la nation.	429
Des habits de ces prêtres.	430
Fêtes des Californiens.	431
Aveuglement de ces peuples dans leur soumission pour leurs prêtres.	<i>ibid.</i>
Combien il étoit important aux Espagnols de se rendre maîtres de la Californie.	432
Si les Espagnols n'étoient pas maîtres de la Californie , le commerce & les côtes du Mexique ne seroient pas en sûreté.	433
Les Russes ou les Anglois pourroient s'établir	

# DES MATIERES. 475

en Californie, & inquiéter les Espagnols. 434

Ce sont les jésuites qui ont conquis la Californie pour l'Espagne. 436

On leur donne toute autorité sur les troupes qu'ils levent eux-mêmes. 437

Ils forment un établissement près de la baie de la Conception. 438

Ils apprennent la langue du pays. *ibid.*

Comment ils sont regardés par les sauvages. 439

Comment ils se comportent à leur égard. 440

Ils leur apprennent à travailler. 441

Comment ils excitent leur émulation. 442

Comment ils savent intimider les Californiens. 443

Contrariétés de tout genre, que les missionnaires ont à essuyer. 444

On les accuse & ils se justifient. 445

Il est décidé qu'ils conserveront l'autorité sur les troupes. 446

Les missionnaires fournissent la nourriture aux Californiens. 447

Gouvernement que les jésuites établissent parmi eux. 448

Le nouveau Mexique situé au nord de l'ancien. 449

Mœurs & usages de habitants du nouveau Mexique. 450

La Nouvelle Albion, découverte par François Drake, navigateur Anglois. 451

Mœurs & usages des habitants de la Nouvelle Albion. 452

Productions naturelles du pays. *ibid.*

*Fin de la Table des matieres.*

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , les neuvieme & dixieme volumes du *Voyageur François* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , le premier Septembre 1769.

**GUIROY.**

---

## C A T A L O G U E

*Des livres qui se trouvent chez le même  
Libraire.*

**I**NSTITUTES au Droit Criminel , ou principes généraux sur ces matieres , suivant le Droit Civil , Canonique & la Jurisprudence du royaume , avec un Traité particulier des Crimes , par Mr. *Muyard de Vouglans* , Avocat au Parlement , *in-4.* 12 l.

*Suite.* Instruction criminelle , suivant les Loix & Ordonnances du royaume , par le même , *in-4.* de 1300 p. 14 l.  
Nouvelle Encyclopédie portative , ou Tableau général des connoissances humaines , par Mr. *Roux* , *in-8.*  
2 vol. 1766. 12 l.

La même , *in-8.* petit format , 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *sous presse.*

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane , par Mr. *de la Croix* , *in-8.* petit format , 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne , par le même , *in-8.* petit format , 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire de Droit & de Pratique ,

- par M. de Ferriere , 2 vol. in-4. 20 l.
- Eléments de la Jeunesse , par M. de Blé-  
gny , in-8. 6 l.
- Hist. Poétique , avec un Traité de la  
Poésie & de l'Eloquence , par Mr.  
Hardion , 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.
- Hist. de France , de l'Abbé Vely , con-  
tinuée par MM. Villaret & Garnier ,  
20 vol. in-12. 60 l.
- Institutes de Justinien , par Ferriere , 7  
vol. in-12. 18 l.
- Institution au Droit François , par Ar-  
gou , nouv. édit. revue par M. Bou-  
cher d'Argis , 2 vol. in-12. 6 l.
- Instruction Militaire du Roi de Prusse à  
ses Généraux , in-12. fig. 3 l.
- Journal du Palais , 2 vol. in-fol. 45 l.
- Loix Civiles , par M. Domat , in-fol. 24 l.
- Notionnaire , ou Mémoirel raisonné de  
ce qu'il y a de plus intéressant dans  
les connoissances acquises depuis la  
création du monde jusqu'à présent ,  
in-8. 40 planches , par Mr. de  
Garfaut. 9 l.
- Dictionnaire historique des mœurs ,  
usages & coutumes des François , in 8.  
3 vol. 1767. 15 l.
- Dict. des femmes célèbres , in-8. 2 vol.  
10 l.



- Le Voyageur François , ou la Connoissance de l'ancien & du nouveau Monde , par Mr. l'Abbé Delaporte ,**  
*in-12.* 8 vol. 1766 & 1767. 24 l.
- Les tomes IX & X , 1768.** 6 l.
- Les tomes XI & XII** *sous presse.*
- Lettres sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie , par M. Linguet ,**  
*in-12 ,* broché , 1768. 1 l. 4 f.
- La Pierre Philosophale ,***in-12 ,* 2 vol. 6 l.
- Hist. des révol. de l'Emp. Romain , par M. Linguet ,** 2 vol. 6 l.
- Hist. du Siecle d'Alexandre le Grand ,**  
 nouv. édit. revue , corrigée , & entièrement changée , 1 vol. 3 l.
- Canaux navigables ,** *in-12 ,* 1 vol. 3 l.
- La Cacomonade ,** *in-12 ,* br. 1 l. 4 f.
- L'Aveu Sincere ,** *in-12 ,* br. 1 l. 4 f.
- Hist. des Variations , par Mr. Bossuet ,**  
 5 vol. *in-12 ,* nouv. édit. 15 l.
- Œuvres spir. de Fénelon ,** *in-12 ,* 4 vol. nouv. édit. 10 l.
- Hist. Univ. de M. Hardion ,** 18 vol. 54 l.
- Suite. Tom. XIX & XX.** 6 l.
- Le Passe-temps , ou Recueil de Contes ,**  
 par M. Brunet , 2 vol. br. 1769. 4 l.
- Maria , traduit de l'Anglois ,** nouv. édit. *in-12 ,* 2 vol. br. 4 l.
- Traité des Matieres Criminelles , par**

- Lacombe*, in-4. nouv. édit. 12 l.  
 Recueil de Jurisp. civile, par *Lacombe*,  
 in-4. nouv. édit. augm. & cor. 12 l.  
 Architect. de *Bullet*, in-8. nouv. édit. 6 l.  
 Arrêts & Réglemens notables du Parle-  
 ment de Paris, par *Lacombe*, in-4. 9 l.  
 Arrêts d'Augeard, 2 vol. in-fol. 42 l.  
 Collection de Jurisprudence, par Mr.  
*Denizard*, 3 vol. in-4. 42 l.  
 Commentaire sur la Coutume de Paris,  
 par *Ferriere*, 2 vol. in-12. 5 l.  
 Conférences des Ordonnances de Louis  
 XIV, par *Bornier*, 2 vol. in-4. 20 l.  
 Coutume de Paris, par *Tournet*, *Joly*,  
*l'Abbé*, 2 vol. in-12. 5 l.  
 Coutume de Paris, par *le Maître*,  
 in-fol. 15 l.  
 Coutumier Général de *Richebourg*, 4  
 vol. in-fol. 110 l.  
 Contes de Mr. de *Bastide*, 4 part. 6 l.  
 Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de  
 Physiologie, par Mr. *Dufieu*, 2 vol.  
 in-8. 10 l.







